LES SOIRÉES

DU

CHATEAU DE RAMEZAY

PAR

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

LOUIS FRÉCHETTE, WILFRID LAROSE, CHARLES GILL
GONZALVE DESAULNIERS, E. Z. MASSICOTTE
JEAN CHARBONNEAU, GERMAIN BEAULIEU, ALB. FERLAND
HENRI DESJARDINS, ÉMILE NELLIGAN
G. A. DUMONT, ARTHUR DE BUSSIÈRES, PIERRE BÉDARD
HECTOR DEMERS, ANTONIO PELLETIER
H. DE TRÉMAUDAN, ALBERT LOZEAU

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1900

LES SOIRÉES

DU

CHATEAU DE RAMEZAY

LES SOIRÉES

DU

CHATEAU DE RAMEZAY

PAR

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

LOUIS FRÉCHETTE, WILFRID LAROSE, CHARLES GILL
GONZALVE DESAULNIERS, E. Z. MASSICOTTE
JEAN CHARBONNEAU, GERMAIN BEAULIEU, ALB. FERLAND
HENRI DESJARDINS, ÉMILE NELLIGAN
G. A. DUMONT, ARTHUR DE BUSSIÈRES, PIERRE BÉDARD
HECTOR DEMERS, ANTONIO PELLETIER
H. DE TRÉMAUDAN, ALBERT LOZEAU

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & CIE., IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1900

A LA FRANCE

A LA MÈRE PATRIE

CE LIVRE

EST DÉDIÉ

UN MOT AU LECTEUR

Celui qui passerait, un vendredi soir, devant le Château de Ramezay—cette ancienne résidence des gouverneurs convertie en Musée des antiquités nationales—trouverait, contre l'habitude, la grille extérieure ouverte, et s'étonnerait, sans doute, de voir filtrer la lumière par la porte entre-bâillée. Si la curiosité le poussait à entrer, après avoir traversé un sombre couloir garni de portraits, de flèches et de tomahawks, il pénètrerait dans une pièce étroite où il apercevrait quatre avocats, un graveur, deux journalistes, un médecin, un libraire, cinq étudiants, un notaire et un peintre réunis autour d'un tapis

*vert jonché de manuscrits : c'est l'*École Littéraire, *à laquelle le vieux château donne asile ce soir-là.*

Les élèves y discutent les grandes lignes de l'art sous la frimousse de la marquise de Pompadour que le conservateur du Musée a trouvée trop généreusement dévêtue pour être exposée dans la galerie. Comme à Versailles à la lecture de quelque madrigal, l'œil de la belle est souriant. Ironie ! Cet œil ne pleure pas ! il sourit à ses victimes, à celles qui ont le plus à déplorer l'arrachement : les amoureux de la langue.

Mais d'autres souvenirs planent dans l'enceinte de ces murs ; il s'y attache comme la hantise de toute une époque glorieuse. Les plus grands sont là, dans leurs cadres. Les canons qui grondèrent les réponses héroïques, la cloche qui sonna l'adieu, sont là ; il semble qu'un mystérieux écho de leurs vibrations d'airain vient chanter à notre oreille, du fond du passé, pour nous apprendre à faire gronder la victoire et sonner les adieux dans les beaux vers... Monsieur de Montcalm ! tout n'était pas fini !... Monsieur de Lévis ! nous avons ramassé les tronçons de votre épée, et nous en avons fait des styles.

Certes, en la brisant, vous ne croyiez pas que l'on apprendrait encore à écrire et à penser en français à Ville-Marie, en mil neuf cent !

*Apprendre à écrire !... Il ne s'agit pas de s'admirer. Les pièces qui figurent dans ce recueil ont été lues, analysées et critiquées au cours de nos soirées du vendredi où les absents se font rares. C'est une école sans maître que l'*Ecole Littéraire *; nul n'a le droit d'y élever la voix plus haut que son voisin. Et comme il n'y a d'autre honneur à briguer que les applaudissements des camarades, quand un vers bien frappé monte dans la fumée des cigarettes ou qu'une page bien sentie retient les souffles, la jalousie n'a pas jeté d'ombre sur notre enthousiasme : les rares compliments, aussi bien que les critiques, y sont sincères. Chacun s'empresse d'y soumettre son dernier travail. Chacun y communique ce qui a pu l'intéresser dans la semaine. Un jour, celui-ci arrivera avec le dernier succès de librairie ; celui-là, avec une primeur ; cet autre apportera Leconte de Lisle, pour bien citer son idole dans une discussion avec tel camarade qui connaît Lamartine par cœur. Après l'étude des manuscrits, vient l'heure des bonnes cau-*

series, l'heure où les paradoxes ont libre cours ; les projets se rencontrent, les chimères s'encouragent, les illusions se confondent... Ah ! quand tant d'hommes sérieux s'ennuient à mourir, qu'il est doux de pouvoir s'amuser ainsi !

Nous n'avons communiqué avec le dehors que depuis un an, et ce, par quatre séances publiques auxquelles l'élite de la société nous a fait l'honneur d'assister. Aussi, l'envie a-t-elle dressé sa tête hideuse, et l'ignorance a-t-elle montré sa patte d'ours ! Mais la sympathie que nous ont témoignée les gens de goût nous encourage à publier ce que chacun de nous a écrit de moins mauvais.

Puissent nos compatriotes être moins hostiles que d'habitude aux productions de l'esprit n'émanant pas d'une réputation établie !

Que nos grands confrères de France soient indulgents envers cette voix mal assurée qui leur arrive par delà le siècle et l'Océan : nous travaillons pour la bonne cause. Une nation n'a pas cessé d'être elle-même *tant qu'elle a conservé son idiome ; la politique internationale nous en a fourni un exemple, l'an passé.*

Les fleurs sacrées des bords de la Seine que nous voulons cultiver ici, ont à souffrir de la neige et des grands vents ; pourtant, si elles sont chétives, l'espèce en est bonne... elles s'acclimateront... nous verrons à ce qu'elles ne meurent pas.

Hardi ! les amis, à l'œuvre !

CHARLES GILL

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. WILFRID LAROSE

Président de l'École Littéraire

A L'INAUGURATION DES SÉANCES PUBLIQUES

Mesdames et messieurs,

L'Ecole Littéraire de Montréal a aujourd'hui trois ans. Si l'on tient compte du caractère quelque peu inhospitalier de notre pays pour des institutions de ce genre, on peut dire qu'elle est déjà vieille, et pourtant, vous assistez ce soir à une démonstration non équivoque de sa vitalité, de sa jeunesse, de son développement et de ses espérances.

Comme l'indique son nom, elle a pour objet l'étude de la littérature et des grands génies qui l'ont illustrée, mais cela ne l'empêche de cultiver les sciences, de les faire fleurir à côté des belles-lettres,

sous l'inspiration d'un même amour. Savants comme littérateurs sont donc invités à faire partie de l'Ecole Littéraire ; elle sera toujours heureuse de profiter de leur enseignement, de les voir figurer parmi ses conférenciers, parmi ceux qui auront à jouer un rôle principal dans ses séances publiques.

D'ailleurs, pour éviter le froissement des susceptibilités, pour obvier aux inconvénients qui pourraient surgir des différences d'âge, de condition ou d'aptitudes, il est entendu qu'ici, nous sommes tous élèves les uns des autres, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de maîtres attitrés. Que ce soit par telle ou telle voie, par les procédés de l'école classique, romantique, parnassienne, décadente ou naturaliste, nous poursuivons toujours la recherche du vrai, du bon et du beau, en toute liberté, comme en toute bonne foi, à la lumière de la discussion, de l'expérimentation et de la critique.

On nous demandera peut-être : La politique, la religion, qui consument les instants, qui absorbent la vie de tant de monde, qu'est-ce que vous en faites ? —Messieurs, ces deux sujets si explosifs, si dangereux à manier, ont toujours eu et auront toujours, de notre part, tout le respect qu'ils méritent. Aussi, nos règlements pourvoient-ils à ce qu'ils ne servent jamais de thème à aucune controverse.

Pour notre invitation aux littérateurs et aux savants, elle regarde particulièrement ceux d'entre eux qui peuvent disposer d'une plus grande somme de

loisir et nous gratifier d'une collaboration plus active ; elle s'adresse aux étudiants, aux jeunes recrues des professions libérales, aux femmes canadiennes, dont plusieurs, je suis fier de le proclamer devant cet auditoire d'élite et dans ce sanctuaire du souvenir, ont déjà fourni de si authentiques joyaux à l'écrin de notre littérature nationale.

La littérature d'un peuple, c'est le résumé de ce qu'il signifie, c'est le recueil des notes qu'il a préparées lui-même aux contemporains et à la postérité ses juges, pour qu'ils prononcent jugement sur son compte. Nous travaillerons donc, d'un commun accord, à développer la nôtre, à l'enrichir, à l'agrémenter d'une substance et d'une physionomie plus expressives.

Nous ne l'ignorons pas, de l'idée à sa réalisation, il y a toujours loin, et ce qui semble beau et désirable à tous est bien souvent ce qu'on a le plus de misère à faire pratiquer à chacun. Si louable que puisse être notre intention, si naturellement qu'elle paraisse devoir s'imposer, pour en assurer le triomphe, il faudra donc du courage. Il en faudra d'autant plus, qu'à l'Ecole Littéraire, il n'y a absolument pas d'argent à faire, et que nous vivons dans un siècle et sur un continent où la dévotion aux choses qui ne paient pas est réputée gaspillage de temps, erreur de jugement, en attendant qu'elle constitue, comme elle s'en va menaçant de constituer, aux yeux de la masse, un

signe certain de déchéance, et j'oserais presque dire : d'aliénation mentale.

N'importe ! ce courage, nous l'aurons, et il ne manquera pas de se soutenir en nous par la jouissance d'une confraternité aussi douce que désintéressée, par l'intelligence de plus en plus nette des choses de cet univers et des attributs de son Auteur, par la conquête graduelle de cette émancipation particulière de l'esprit, de cette liberté sans égale que l'étude offre à ses amis comme une souveraine et ineffable récompense.

Certes, il n'est pas sans valeur ce métal qui nous vient en aide sous tant de rapports et nous tient sous le charme, même des fleurs artificielles dont il borde le sentier de la vie ; mais sans compter que plusieurs sciences contribuent précisément à le procurer, la science en général, la science qui délivre, et, tout néant que vous êtes, vous découvre les merveilles du ciel et de la terre ; qui, en mariant la raison à la foi, élève celle-là jusqu'à la hauteur de celle-ci et vous rend imperméable au fiel de la piété pharisaïque ; la science est quelque chose et vaut que l'humanité lui consacre le meilleur de son être.

La nature humaine a soif d'idéal, mais — tous tant que nous sommes, une courte expérience suffit à nous en convaincre — cet idéal ne réside pas dans les choses d'ici-bas, pour l'excellente raison qu'elles sont périssables et que notre âme est immortelle. Il réside dans le sein de l'Etre Suprême. Or, comment

remonter jusque-là pendant que nous sommes sur la terre, sinon par notre application à concevoir, à découvrir, à admirer et à chanter la sagesse, la puissance, la bonté, l'amour infini, tous les attributs divins qui s'accusent jusque dans le moindre objet de la création ? Qu'est-ce que cela, sinon le point initial de tous les arts et de toutes les sciences ?

Au nom de la science et de l'art, nous nous attacherons donc à connaître et à chanter ce pays qui fut notre berceau, et dont la terre recueillera un jour la cendre de ce que nous aurons été. Et comme la poésie est la plus parfaite expression de l'art d'écrire, nous lui avons entièrement consacré cette première de nos séances publiques. Vous nous en approuverez sans doute, lorsque vous aurez entendu la lecture du drame dont j'ai maintenant le plaisir de vous présenter l'auteur, M. Louis Fréchette, le président d'honneur de notre association.

LOUIS FRÉCHETTE

I

FRAGMENT

DE

VERONICA

DRAME EN CINQ ACTES

La scène se passe à Florence, en 1633.

Le duc Jacques de San Giuliano est le favori de Ferdinand II de Médicis, et le premier fonctionnaire de Toscane. Il doit sa fortune et sa position à sa femme Veronica Cybo, qui est plus âgée que lui, et qu'il délaisse outrageusement en faveur d'une jeune fille Stella, dont il a gagné la confiance en se faisant passer pour son propre secrétaire, et qui n'a pour tout protecteur que son frère Pietro, un soldat aux mœurs de bohême. La duchesse a près d'elle un Kabyle, Yesouf, qui lui est dévoué jusqu'au crime. Folle de jalousie et altérée de vengeance, elle s'introduit de nuit, grâce aux indiscrétions de Pietro et à l'astuce d'Yesouf, dans la demeure de Stella, dont la seule domestique a été préalablement écartée.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un salon modeste chez Stella. *A gauche une alcôve fermée par des portières. A droite une porte conduisant à la chambre de* Stella. *Sur un*

autre plan, plus près de l'avant-scène, une porte dérobée. Au fond, l'entrée principale.

Au lever du rideau la scène est dans l'obscurité, mais elle s'éclaire au moment où STELLA, *sortant de sa chambre, entre en scène un flambeau à la main.*

SCÈNE I

STELLA, seule, entrant et allant écouter près de la porte du fond.

Est-ce vous, Teresa ?... Teresa !... Tout repose...
J'avais bien cru pourtant entendre quelque chose.
C'est étrange, parfois, comme un semblant de bruit
Peut éveiller d'échos sinistres dans la nuit...
C'est bien lugubre aussi, ce farouche silence...
Il me prend des accès subits de défaillance...
J'ai peur ...

(Elle regarde à la pendule.)

Voici bientôt une heure du matin...

(Elle dépose le flambeau sur une table.)

Et je suis seule ici dans l'ombre et l'incertain,
Frissonnante, et croyant, au moindre vent qui passe
Ouïr des inconnus qui parlent à voix basse...
Et Teresa sortie, et qui ne revient pas !...
Quel piège aurait donc pu se tendre sous ses pas ?
Elle, au poste pourtant toujours si ponctuelle.
Que faire ?... O Lorenzo, quelle attente cruelle !...
J'ai le cœur tourmenté d'affreux pressentiments...
Je ne sais quel émoi m'affole par moments.
Non, non, si Teresa n'est pas bientôt rentrée,
Ni Lorenzo non plus, c'est parole jurée,

Je ne passerai point la nuit sous ce toit-ci :
Un souffle de malheur semble flotter ici !

(On entend un bruit de pas.)

On vient... Un bruit de clé !... C'est Teresa peut-être !...

(Avec un cri de joie.)

Non, c'est par le couloir dérobé.... C'est le maître !...

(Elle court à la porte secrète.)

C'est Lorenzo, c'est lui !...

(La porte s'ouvre ; le duc de San Giuliano paraît, et Stella se précipite dans ses bras.)

SCÈNE II

STELLA, LE DUC.

LE DUC

Stella !...

STELLA

Mon Lorenzo !...
Tiens, vois, chéri ! mon cœur vibre comme un oiseau
Qui bat de l'aile et veut s'envoler dans l'espace...

(Elle l'embrasse follement à plusieurs reprises.)

LE DUC

On est heureuse alors ?

STELLA

Oh oui !... Mais quelle impasse
Vous a donc cette nuit si longtemps retardé ?
Je ne vous ai jamais tant de fois demandé.

LE DUC

Mon service bien tard quelquefois me réclame ;
Je n'ai pu m'échapper auparavant, chère âme !
Nos plus fervents désirs sont frustrés bien souvent.

STELLA

J'ai ressenti ce soir mille terreurs d'enfant ;
C'est affreux d'être ainsi toute seule enfermée.

LE DUC

Seule !... Que dis-tu là, ma Stella bien-aimée ?
Et Teresa ?

STELLA

Sortie avant la fin du jour ;
Et depuis lors j'attends vainement son retour.

LE DUC

Possible ?... Teresa l'impeccable... un modèle !
Il faudrait que quelqu'un se fût emparé d'elle...
Mais dans quel but alors ?...

STELLA

Peut-être un accident...

LE DUC

Bien grave dans ce cas, car il est évident
Qu'elle aurait prévenu. Sans retard je veux faire
Par nos plus fins limiers éclaircir cette affaire.

STELLA

Vous allez me quitter encor ?...

LE DUC

Mais je ne puis
M'en dispenser, cher cœur ; songe à ce que je suis !

Mais, nè crains rien : sitôt la police en alerte,
Nous enverrons ici quelque patrouille experte ;
Et vous pourrez dormir en paix, ô ma Stella !

STELLA

Comment dormir en paix quand vous n'êtes pas là ?

LE DUC, la faisant asseoir près de lui, sur un divan.

Voyons, mon ange, encore un léger sacrifice
Pour couronner enfin le superbe édifice
De ce bonheur futur que nous rêvons toujours !

STELLA, se jetant aux genoux du Duc.

Oh ! ce bonheur futur ! Oh ! ce jour de mes jours !
Quand le verrai-je enfin à l'horizon paraître ?
Au pieds des saints autels quand donc la main du prêtre,
Avec un anneau d'or, mon Lorenzo chéri,
Fera de moi ta femme et de toi mon mari ?

LE DUC

Mariés, ma Stella ? devant Dieu nous le sommes.

STELLA

C'est vrai; mais je veux l'être aussi devant les hommes!
Je veux, là, dans la rue, attachée à ton bras,
Pouvoir sourire aussi quand tu me souriras,
Et porter, à l'égal de la plus noble dame,
Devant tous les regards ma dignité de femme...
Et de mère peut-être... O Lorenzo, dis-moi
Que ce sera bientôt !

LE DUC

Oui, bientôt ! calme-toi !
Je te l'ai répété plus d'une fois, ma chère,
Je suis dans un état de gène passagère
Qui ne me permet pas de combler ton désir.
Faut-il le dire encor pour te faire plaisir ?...

Non ?... Alors à quoi bon tous ces détails ? Ecoute :
Avant peu notre ciel s'éclaircira sans doute ;
Et tu seras ma femme aimée ; et nous irons,
Si tu veux, par la ville et dans les environs.
Dire à tous les passants, aux oiseaux, aux fleurs même,
Que j'adore un doux ange, et que cet ange m'aime !

STELLA

Mon Lorenzo !...

LE DUC

Voyons, c'est cela que tu veux ?
Tu l'auras !... Mais, ce soir, à moi tes beaux cheveux !
A moi ta bouche rose et ton regard céleste !
Aimons-nous bien, mignonne, et faisons fi du reste !

STELLA

Tu ne voudrais jamais me tromper, n'est-ce pas ?

LE DUC

Folle !... Embrassons-nous, tiens !

(Il l'embrasse.)

Et parle-moi tout bas...

STELLA

Ecoute ! il ne faut pas que la chose te froisse,
Mais souvent, quand tu pars, je ne sais quelle angoisse
Me passe par le coeur...

LE DUC

Enfant !...

STELLA

Oui, l'on dirait
Qu'il existe entre nous quelque étrange secret
Que tu ne voudrais pas livrer à ma tendresse ;
Et cela bien souvent m'inquiète et m'oppresse !

Mais cette anxiété s'efface en t'écoutant :
Parle ! rassure un peu ce coeur qui souffre tant !

LE DUC

Pourquoi songer toujours à des choses amères,
Ma Stella ? Chasse au loin ces absurdes chimères ;
Je suis tout à toi, tout à toi, tu le sais bien ;
L'amour est tout, te dis-je, et le reste n'est rien !
Allons, dis-moi le mot des ivresses suprêmes,
Le mot du paradis : n'est-ce pas que tu m'aimes ?

STELLA

Si je t'aime !... Demande au papillon du pré
S'il faut l'azur du ciel à son vol diapré !
S'il faut le soleil d'or à la verte prairie,
Et la rosée aurorale à la plaine fleurie,
Et, dans l'enivrement du souffle printanier,
S'il faut l'espace libre à l'oiseau prisonnier !
Tout cela, Lorenzo, tu l'es pour moi ; ma vie
N'a plus qu'un seul objet, qu'un seul but, qu'une envie :
Toi ! toi ! toi seul toujours !... Ah ! t'aimer, t'admirer,
Ce n'est rien : j'ai besoin de toi pour respirer !...
Tu le sais bien, ingrat, que ta Stella t'adore...
Laisse-moi te couvrir de baisers... tiens ! encore !...

(Elle le couvre de baisers.)

Et maintenant, Signor, passez-moi ce flambeau !

(Il lui passe le flambeau.)

Je veux vous regarder... Oh ! oui , vous êtes beau ;
Oui, certe ! et brave aussi, n'est-ce pas ? En honneur,
Mon Lorenzo chéri, c'est toi le grand seigneur,
Et c'est San Giuliano, le puissant dignitaire,
Qui devrait bien plutôt être ton secrétaire...

LE DUC

Enfant, te dis-je !

STELLA, se relevant et remettant le flambeau sur la table.

Au fait...

(Réfléchissant.)

Après tout... Ah ! mais non !
Le duc ne pourrait pas, lui, me donner son nom,
Puisqu'il est marié... Tu connais la Duchesse ?

LE DUC

Assez !

STELLA

Est-ce bien vrai que le Duc la délaisse ?

LE DUC

Qui te tient au courant de ces beaux cancans-là ?

STELLA

Mais c'est un bruit qui court un peu comme cela ;
Pietro peut-être... ou mieux mon ancienne servante...

(Avec une expression de reproche.)

Que vous m'avez ôtée...

LE DUC

Et certes, je m'en vante !

STELLA

Pourquoi donc ?

LE DUC. rieur.

Vous aviez un service mal fait :
J'ai voulu vous doter d'un personnel parfait.

STELLA avec un soupir

C'est la perfection surtout pour la consigne !
Pauvre Pietro !... Voyons, je sais qu'il est peu digne
D'intérêt ; mais enfin c'est mon frère après tout ;
Nous nous aimons... Et puis, il a besoin surtout...

C'est un pauvre égaré dans la vie ; et mon père,
Qui nous laissait, hélas ! en état peu prospère,
Me l'a confié comme un enfant maladif.
Aussitôt qu'à venir il s'est montré tardif,
Je n'ai d'abord senti qu'un peu d'inquiétude ;
Mais, plus tard, lorsque j'eus la presque certitude
D'un malheur, je voulus votre aide, vos avis...
Et c'est alors, cher cœur, que je vous écrivis
Ce mot d'angoisse qui, paraît-il...

LE DUC

Cette lettre,
Imprudente ! a failli plus que me compromettre ;
Elle a failli briser nos projets d'avenir.
N'écris jamais, Stella ! cela pourrait fournir
Des armes contre nous...

STELLA

C'est à n'y rien comprendre.

LE DUC

Mais aussi, chère enfant, pourquoi donc entreprendre
De tout sonder ? Pourquoi ton amour, rassuré,
Ne se fierait-il pas à mon cœur ?

STELLA

J'essaierai !

LE DUC

Ainsi, tes sentiments pour ton malheureux frère,
Je suis loin d'y trouver à blâmer, au contraire.
Mais, sur ce point aussi, tu dois t'en rapporter
A ma sagesse, et sans en rien t'inquiéter.
Un soldat comme lui peut connaître de vue
Bien des gens de la cour, et la moindre bévue
— Il serait bien trop long de t'expliquer comment —
Pourrait causer pour nous tout un effondrement...

(On entend un grand bruit dans l'escalier).

Qu'est ceci ?...

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO

PIETRO, en dehors, d'une voix avinée.

Plus de clé ?... Pardieu, la belle perte !
Qu'a-t-on besoin de clé quand la porte est ouverte ?

STELLA

C'est lui, mon Dieu !...

LE DUC

Qui lui ? Ton frère ?

PIETRO, chantant.

O ma Stella !...

LE DUC

Que faire ?

STELLA

Ce n'est rien, Lorenzo, je suis là !

LE DUC

C'était fatal !

Au moment ou Pietro entre, il tourne le dos, et se dissimule autant que possible dans l'embrasure d'une fenêtre.

PIETRO, entrant.

Le Turc avait bien eu la ruse
De me voler la clé du fort...

(Apercevant Stella et le Duc.)

Pardon !... excuse,
La compagnie !...

(Il s'approche familièrement du Duc, et, apercevant son visage, s'arrête stupéfait.)

Ah ! bah !...

LE DUC, bas.

Tais-toi !...

PIETRO

Je suis perdu !

(Se jetant à genoux.)

Monseigneur !

STELLA

Monseigneur !... Ai-je bien entendu ?
Mon Dieu, se pourrait-il ?...

(Elle tourne sur elle-même dans une crise terrible, et s'affaisse sur le divan, évanouie.)

LE DUC, à Pietro.

Vois ton ouvrage, infâme !...

PIETRO

Ma sœur ! ma pauvre sœur !.. A l'aide ! elle se pâme !...

LE DUC

Arrière, chenapan ivre !... Tu viens ici
Pour chercher de l'argent, n'est-ce pas ?... En voici !

(Il lui jette une bourse.)

PIETRO, la ramassant.

Une bourse... De l'or !...

LE DUC

Oui, va-t'en, misérable !

PIETRO

Vous frappez, Monseigneur, à mon point vulnérable...
Mais cela, c'est l'argent du déshonneur, pas vrai ?
Eh bien, maudit le jour où je le recevrai !...

(Il jette la bourse par terre.)

LE DUC

Eh bien, alors, va-t'en, maudit ivrogne ! ou gare
Qu'aux plis de ton pourpoint ce poignard ne s'égare !

(Il tire un poignard.)

PIETRO, tout tremblant.

Monseigneur !...

LE DUC

Hors d'ici, gredin ! ou, par la Croix,
Je te plante ce fer dans la gorge !...

STELLA, revenant à elle.

Hein !... je crois...
Qu'on a parlé...

(Apercevant le Duc et Piétro.)

Quoi donc ?... Ah ! juste ciel, qu'entends-je !
Arrêtez ! arrêtez !...

(Piétro sort en titubant, et le Duc regaine son arme.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS MOINS PIETRO

LE DUC, s'approchant de Stella.

Ne craignez rien, pauvre ange !

STELLA, le repoussant.

Halte-là, Monseigneur !... Rien de plus entre nous !

LE DUC

Stella !

STELLA

Stella n'est plus, elle est morte pour vous !

LE DUC

Pardonne-moi, Stella ! pardon pour mon mensonge !
Je l'avoue, oui, je suis bien coupable ; mais songe
Que nous nous aimions...

STELLA

Moi !... non, Monseigneur, j'aimais
Un jeune homme sans nom et sans fortune, mais
Cœur loyal, qui m'offrait de partager sa vie.
Je n'ai jamais vécu pour contenter l'envie
D'un séducteur sans foi, d'un riche et grand seigneur
Capable de mentir pour m'arracher l'honneur !

LE DUC

Si j'ai menti, Stella, c'était dans mon ivresse ;
Je ne t'ai pas trompée au moins sur ma tendresse,
Car je t'aime !... je t'aime !...

STELLA

Ah ! je ne vous crois plus !

LE DUC, la main au cœur.

Ces sentiments, pourtant, tu dois les avoir lus...

STELLA, interrompant.

Ah ! trêve, Monseigneur, d'inutiles paroles !
J'ai servi de jouet à vos amours frivoles ;
Que voulez-vous de plus ?

LE DUC

Je veux votre pitié,
En attendant d'avoir droit à votre amitié.
Stella, ne soyons pas si cruels à nous-mêmes...
Nous souffririons tous deux, car je t'aime et tu m'aimes!

STELLA

Moi, vous aimer, après tant de vœux solennels
Trahis !... Non, non !...

LE DUC

Au moins, point d'adieux éternels !
Engager l'avenir est toujours téméraire.

STELLA

Quoi ! vous espèreriez...

LE DUC, interrompant.

Je veux être ton frère !
Si je ne puis t'aimer autrement désormais,
Je pourrais embellir ta vie au moins...

STELLA

Jamais !

LE DUC

Voyons, ma Stella...

STELLA, faiblissant

Non, laissez-moi !

LE DUC

Je t'en prie !
Je ferai ta jeunesse enviée et fleurie !...

STELLA, hésitant

Non !...

LE DUC

Soit ! adieu!... Plus tard, tu regretteras bien
D'avoir fait si gaîment ton malheur et le mien !

(Il sort.)

STELLA, prise de désespoir, et le rappelant.

Ah ! Lorenzo !...

(Le Duc rentre et se précipite dans les bras de Stella qui pleure.)

LE DUC

Stella !... ma Stella que j'adore !...
Tu me pardonnes donc ! tu m'aimes donc encore !...
Tu fais renaître au jour mon cœur désespéré !
Ah ! je t'aimerai bien, vois-tu, je t'aimerai !
Oui, nous nous aimerons tous deux à la folie !...
Scellons par ce baiser le pacte qui nous lie,
Notre pacte sacré d'éternelles amours !...

(Pendant qu'il l'embrasse éperdument, on aperçoit, soulevant les rideaux de l'alcôve, la Duchesse, qu'Yesouf retire vivement en arrière.)

Maintenant, à demain, cher ange, et pour toujours !...

(Il sort, et Stella se jette à genoux sur un prie-Dieu en sanglotant, tandis que la Duchesse, masquée, sort lentement de l'alcôve.)

SCÈNE V

LA DUCHESSE, STELLA

STELLA, sans voir la Duchesse.

C'en est donc fait !... Je suis décidément perdue !...
Ah ! qui relèvera ma pauvre âme éperdue ?...
Qui suis-je maintenant ?... Que vais-je devenir ?...
Quelle vie à passer, mon Dieu !... Quel avenir !...

LA DUCHESSE

L'avenir !... Ah ! pardieu, fiez-vous à mon zèle :
Il ne sera pas long pour vous, Mademoiselle !

STELLA, se dressant debout et bondissant en arrière.

Mon Dieu, que vois-je donc ?...A cette heure...Comment !

LA DUCHESSE

Elle vient tard parfois l'heure du châtiment.

STELLA

Qu' êtes-vous ?

LA DUCHESSE, baissant sa cagoule, et s'avançant terrible, comme pour saisir Stella à la gorge, visage contre visage, et la faisant ainsi reculer jusqu'à l'avant-scène.

Qui je suis, monstre ? Je suis la femme
De celui qui, souillé de ton baiser infâme,
Lâche larron d'honneur, vient de sortir d'ici !

STELLA, éperdue.

La Duchesse !...

LA DUCHESSE

Oui, tu peux regarder : la voici,
La délaissée !...

STELLA, se jetant à genoux.

Ah ! ciel, pitié, pitié, Madame !...
Je suis moi-même, hélas ! victime d'une trame :
Je croyais son cœur libre, il demandait ma main...

LA DUCHESSE

Mais tu sais, maintenant, misérable ! et demain,
— Va, j'ai tout entendu du fond de cette alcôve
Où j'écoutais, râlant comme une bête fauve
Qu'on étrangle — oui, demain, l'infâme doit oser
Venir comme autrefois mendier ton baiser!
Et tu vas, d'ici là, toi, pour sa bienvenue,
Parer ton impudeur de fille entretenue !...
Tu demandes merci, tu voudrais ton pardon ;
Pitié ! pitié, dis-tu !... Mais regarde-moi donc !
Vois mes regards éteints, ma figure fanée !
Ce teint hâve et flétri de pauvre abandonnée !
Ces traits émaciés par le deuil et les pleurs !
Sais-tu de qui je tiens ces rides, ces pâleurs ?
C'est de son abandon qui fit ma vie amère !
C'est de toi qui brisas... jusqu'à mon cœur de mère ;
De mère, comprends-tu ?

STELLA

Mais, Madame...

LA DUCHESSE

En effet,
Tu ne connais pas tout le mal que tu m'as fait...
Eh bien, écoute ! Moi, duchesse souveraine,
Moi qui porte à mon front presque un bandeau de reine,
Un soir que tu mandais le traître au rendez-vous,
Je me suis lâchement traînée à ses genoux ;
Et quand, seul réconfort de sa mère en détresse,
Mon enfant accourait pour m'offrir sa caresse...
Lui, mon Angiolino, le trésor de mon cœur,
Lui, tout ce qui me reste ici-bas de bonheur !...
Folle de jalousie et de honte et de rage,
J'ai frappé mon enfant, démon !... et cet outrage,
C'est à toi qu'il le doit... à toi, comprends-tu bien ?...
Et tu demandes grâce... Ah ! non, chacun le sien !

STELLA

Ah ! Madame, devant le malheur qui m'accable,
Votre haine à ce point ne peut être implacable !
Qu'ordonnez-vous ? Je suis prête à vous obéir !
C'est le sort et non moi que vous devez haïr.
Ne me maudissez pas, mon cœur vous en conjure !
Je ne le reverrai jamais, je vous le jure
Par la Madone, et sur mon salut éternel !
Liez-moi par un vœu terrible et solennel !
Emmurez ma jeunesse au fond d'un monastère ;
Chaque jour qui me reste à passer sur la terre,
Je l'emploierai, dans l'ombre et les austérités,
A pleurer les chagrins que je vous ai coûtés !

LA DUCHESSE, avec un rire sardonique.

Ha ! ha ! ha ! ha ! Que Dieu me pardonne, tu railles !
Tu parles de couvent... Montre-moi des murailles

Que l'amour ne saurait ni percer ni franchir !...
Ah ! non, ma belle enfant, en vain pour me fléchir
Tu recours à mon coeur : je ne veux rien entendre !
C'est demain, n'est-ce pas, qu'il t'a dit de l'attendre...
Fais-en ton deuil, demain n'existe plus pour toi !

STELLA, effarée.

Plus de demain? comment? je ne comprends pas... Quoi?
Que dites-vous ?

LA DUCHESSE, la saisissant par les deux mains.

Je dis, monstre, que je me venge !
Que mon Angiolino, mon fils, mon petit ange,
Avec tous les tourments que l'on m'a fait souffrir,
Tout va se payer, tout !... et que tu vas mourir !

STELLA, s'échappant.

Mourir ?

LA DUCHESSE

Oui, mourir !

STELLA

Ah ! quelle horrible parole !
Où suis-je donc ici ?... Vais-je devenir folle?...

LA DUCHESSE, appelant.

Yesouf, à moi !

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, YESOUF, ARMÉ D'UN COUTELAS

STELLA

Mon Dieu, ce fer hors du fourreau...
Cet homme... qu'est cela ?

LA DUCHESSE

Cela, c'est le bourreau !
Tu comprends, n'est-ce pas ?

(A Yesouf.)

Vite !...

YESOUF, hésitant.

Duchesse !

LA DUCHESSE

Achève !
Ne la laisse pas fuir !

STELLA

Ce n'est donc pas un rêve !

(Elle se jette à genoux.)

O mon Dieu, j'ai vingt ans... Finir ainsi mes jours !...
Non, non, je ne peux pas... A l'aide ! à mon secours !...

(Elle se tord aux pieds de la Duchesse.)

O Madame, Madame, au moins pas tout de suite !
Accordez-moi deux jours, un jour...

LA DUCHESSE, la repoussant.

Non, meurs, maudite !...

STELLA

Ah !

LA DUCHESSE

Yesouf, obéis !... Prends-la par les cheveux...
Cette tête, entends-tu...

YESOUF, suppliant.

Madame...

LA DUCHESSE

Je la veux !...

YESOUF, résigné.

Allons !

STELLA

Ah ! Dieu du ciel, à moi !...

LA DUCHESSE, avec un geste impérieux.

Je veux sa tête !...

(Stella se réfugie dans l'alcôve, où Yesouf la suit en emportant le flambeau ; l'obscurité se fait sur la scène ; on entend un cri terrible.)

STELLA

Ah !...

LA DUCHESSE, la figure cachée dans ses deux mains.

Ah ! je ne veux plus... Non, non, Yesouf, arrête !...

YESOUF, soulevant le rideau de l'alcôve.

Madame, il est trop tard... C'est fait !

LA DUCHESSE

Trop tard, fuyons !...
Fuyons, je suis damnée !...

SCÈNE VII

PIETRO, PUIS LA PATROUILLE

PIETRO, seul en dehors.

Allons, allons, voyons !...
Diable de bousculade !...

(Il entre, encore à moitié ivre.)

En voilà des manières !...
Ils m'ont tout arraché, boutons et boutonnières .

Il faut être en ribote ou bien fol à lier
Pour se jeter ainsi du haut d'un escalier !
Que se passe-t-il donc ?... Cette chambre est déserte...
Obscurité partout... en bas la porte ouverte...
Des gaillards qui s'enfuient sans payer leur écot...
Et... voici la maison qui tourne, per Bacco,
Avec la Croix du Sud à mêler la Grande-Ourse ...

(Hésitant.)

Qu'avais-je donc à faire ici ?...

(Se frappant le front.)

Ha ! oui, la bourse !...
Ai-je été bête au moins de jeter ça ?... L'honneur,
C'est... beau, je ne dis pas... J'en ferais mon bonheur...
Avec du trébuchant... Mais qu'on me fasse accroire
Que l'honneur, si j'ai soif, va me payer à boire !...
C'était de l'or... le son m'est connu, Dieu merci !...

(Il cherche par terre à tâtons.)

La chose a dû rouler quelque part par ici !...
Si j'y voyais au moins...

(Il aperçoit de la lumière derrière les rideaux de l'alcôve.)

Ah ! bon, dans cette alcôve,
Une lueur enfin... bravo ! l'affaire est sauve.

(Il met la main aux rideaux.)

Stella, c'est moi, Pietro !... Voyons, sœur, es-tu là ?...
Vas-tu répondre, enfin !... Où donc es-tu, Stell...

(Il pénètre dans l'alcôve, en tirant le rideau, ce qui éclaire la scène ; puis il sort tout effaré, tournoie sur lui-même, les bras étendus, la figure convulsée d'épouvante, et s'en vient tomber comme une masse au milieu de la scène avec un hurlement effroyable.)

Ah !...

(La patrouille apparaît sur le seuil de la porte du fond.)

FIN DU 3e ACTE.

II

LA TÊTE A PITRE

I

Les passagers qui, aujourd'hui, font le trajet entre Québec et Lévis, en hiver, dans l'entrepont confortable des puissants bateaux à hélice qui se croisent d'une rive à l'autre en quelques minutes, coupant, brisant, refoulant, bousculant des monceaux de glaçons charriés par la marée, et filant droit à travers le chasse-neige et les brouillards secoués par la rafale, ne se doutent guère de ce qu'était cette traversée du Saint-Laurent autrefois, surtout par les "gros temps" de décembre et de janvier.

Le voyage se faisait en canots.

Ces canots étaient des espèces de pirogues creusées dans un double tronc d'arbre, dont chaque partie était solidement reliée à l'autre par une quille plate, en chêne, polie et relevée aux deux extrémités, de façon à ce que l'embarcation pût, au besoin, servir aussi de traîneau.

Le patron s'asseyait à l'arrière sur une petite plate-forme élevée d'où il dirigeait la manœuvre, et gouvernait à l'aide d'une pagaie spéciale, tandis qu'à l'avant, et quelquefois debout sur la *pince* — on appelait *pince* le prolongement effilé de la proue—un autre hardi gaillard scrutait les passes et surveillait les impasses, la main sur les yeux, tout blanc de givre, avec des stalactites glacées jusque dans les cheveux.

En avant du pilote, un certain espace était ménagé pour les passagers, assis à plat-fond, tout emmitoufflés et recouverts de peaux de buffle, encaqués comme des sardines, parfaitement à l'abri du froid, mais aussi condamnés à une immobilité presque complète.

Les autres parties de l'embarcation étaient garnies de tôtes, qui, tout en assurant la solidité de l'ensemble, servaient de bancs aux rameurs à longues bottes et aux costumes plus ou moins hétéroclites, qui pagayaient en cadence, s'encourageant mutuellement du geste et de la voix.

Le métier n'était pas tendre ; et comme les hivers de ce temps-là dépassaient de beaucoup les nôtres en rigueur, il devenait quelquefois dangereux.

Chaque mise à l'eau, c'est-à-dire chaque départ, donnait infailliblement des émotions aux plus hardis, et même aux plus habitués.

Quand on se voyait lancé du haut de la *batture* — en termes canadiens on appelle *battures* ou *bordages* les bancs de glace adhérant au rivage, et con-

tre lesquels glissent ou se brisent les banquises emportées par le courant — quand on se voyait, dis-je, lancé du haut de la batture dans les eaux noires et bouillonnantes du fleuve, l'équipage sautant précipitamment à bord dans un enchevêtrement éperdu de mains et de bras accrochés aux flancs bondissants de la pirogue, cela ne durait que l'espace d'un clin d'œil, mais c'était plus fort que soi, le cœur vous tressautait dans la poitrine.

Et nage, compagnons !... Haut les cœurs ! les bons petits cœurs !

D'immenses blocs verdâtres barrent la route : vite, le cap dessus ! Bon là ! Lâchons l'aviron, l'épaule aux toulines, et en avant sur la surface solide du grand fleuve !

Plus loin, ce sont d'énormes fragments entassés et bousculés les uns sur les autres. Le passage semble impraticable... N'importe, hissons le canot à force de bras ; et en avant toujours !

Voici un ravin qui se creuse, descendons-y ! C'est un abîme peut-être... En avant quand même !

La neige détrempée s'attache et se congèle aux flancs de l'embarcation, qu'elle menace d'immobiliser : hardi, les braves ! Pas une minute à perdre, roulons, roulons ! Et nous voilà repartis.

Ici, c'est autre chose : tout s'effondre sous nous. Ce n'est plus de l'eau, ce n'est plus de la glace ; impossible de pagayer, plus de point d'appui pour hâler. Il faut pourtant se tirer de là, les enfants !

A bord, vous êtes paralysé ; en dehors, vous enfoncez à mi-jambe dans la neige fondante et la glace en *frasil*... Il n'y a pas à dire, il faut se tirer de là.

Et cela durait des heures, quelquefois des journées entières....

Oh non ! il n'était pas tendre, le métier.

Victor Hugo a raconté les " travailleurs de la mer" d'une façon sublime : que n'a-t-il vu les canotiers de Lévis à l'œuvre !

II

Il y a de cela une quarantaine d'années, je me trouvais à Lévis, en compagnie d'un jeune couple de nouveaux mariés de la Floride, qui avaient montré assez d'originalité d'esprit pour entreprendre un voyage de noces à travers notre province en plein hiver.

Pour ces arrivants du pays des magnolias, où les oranges mûrissent en janvier, la nouveauté du spectacle ne manquait pas d'attrait, comme on le pense bien.

Aussi les jeunes voyageurs étaient-ils déterminés à en jouir avec tout le raffinement possible. Et, pour démontrer que leur itinéraire avait été tracé avec l'intelligence sagace de deux amoureux en quête de pittoresque et d'émotions délicates, il me suffira d'ajouter que la visite de Québec et de ses environs par la fin de décembre, la messe de Minuit dans la vieille

cathédrale historique, et le passage du Saint-Laurent à travers les banquises, au clair de la lune, se distinguaient parmi les principaux articles du programme.

Ils étaient donc arrivés à Lévis précisément la veille de Noël au matin, par la voie du Grand-Tronc; et, à seule fin d'attendre la nuit, ils avaient passé la journée à l'hôtel Victoria, où, à titre d'ancienne connaissance du mari, j'étais allé les joindre, pour le plaisir de me faire un peu leur cicerone.

Dès les premières heures de la soirée, nous fimes nos préparatifs pour la traversée, et nous nous rendimes au " Passage ", c'est-à-dire à l'endroit où les canotiers tenaient leurs quartiers ordinaires, à l'affût des voyageurs.

— J'avons un beau clair de lune, c'est vrai, nous dit l'un deux, mais ça pince dur et ça charrie, allez ! Si vous voulez pas courir le risque de coucher sur les battures de Beaumont, vous ferez ben de pas vous risquer dans les glaces avant une couple d'heures d'icitte. Y a pas un canot pour attraper la Pointe-à-Puyseaux par ce courant-là. Le père Baron luimême voudrait pas l'entreprendre.

— Où est-il, le père Baron ?

— Chez le bonhomme Vien, après fumer sa pipe. Il vous traversera pas plus qu'un autre avant onze heures, onze heures et demie, prenez-en ma parole. Vous pouvez entrer vous chauffer avec la petite dame, en attendant la fin du baissant ; à la mer

étale, je m'engage à vous débarquer dans l'anse du Cul-de-sac, en criant : Ciseau !

— Eh bien, dis-je à mes deux jeunes amis, attendez-moi quelques instants, je vais consulter le père Baron ; c'est le patriarche du canton et l'oracle en pareille matière.

— Nous irons avec vous, fit la jeune femme.

— Mais, Madame, je ne vais pas dans un salon, je vous en avertis.

— Qu'est-ce que cela fait ? Ce n'est pas pour avoir mes aises que je désire traverser le Saint-Laurent par cette nuit glaciale.

— Mais ces gens fument comme des volcans, vous allez être asphyxiée.

— Ça ne peut être pire que dans les cases de nos noirs, je présume.

— Ah ! pour ça, non.

— Eh bien, marchons ; je voyage non seulement pour voir du pays, mais aussi pour faire des études de mœurs.

— Alors soit ; du reste, vous ne verrez que de braves gens, un peu rustiques dans leurs manières, mais le cœur sur la main.

Je connaissais la maison du père Vien ; nous entrâmes " sans cogner ", suivant l'habitude et l'expression locales, et nous nous trouvâmes de plein pied dans un rez-de-chaussée d'une seule pièce, tout autour de laquelle circulait une rangée de bancs de bois accolés à la muraille.

Sur ces bancs, les jambes croisées ou les coudes aux genoux, une vingtaine de canotiers fumaient tranquillement leurs pipes culottées, en échangeant quelques mots par-ci par-là avec indifférence et bonhomie.

D'autres, plus récemment arrivés du dehors, la glace aux semelles et le givre aux moustaches, faisaient sécher leurs mitaines de cuir, en tapant du pied autour du lourd poêle de fonte à deux étages — à deux "ponts", comme on disait alors — qui bourdonnait au centre de la salle, solidement campé sur ses quatre pieds en pattes de lion.

Tous ces hommes, à la mise plus ou moins négligée, portaient pour la plupart une chemise de flanelle grise ou rouge, sous un veston de bouracan, de cordelat ou d'étoffe "du pays", solidement retenu autour des reins par une ceinture en laine de couleur voyante. Un bonnet de fourrure leur descendait sur les yeux ; leurs pantalons, bien ficelés dans de longues tiges de bottes mocassines, étaient retenues à la hanche par une forte courroie bouclée, la bretelle gênant les épaules pour le maniement de la pagaie.

Il y avait là des jeunes, des vieux, barbes noires et barbes grises, à peine distincts dans la lueur douteuse des chandelles de suif que des appliques en ferblanc retenaient aux murs, et qui ne se laissaient elles-mêmes entrevoir que vaguement à travers la fumée des pipes et la buée qui montait des vêtements mal séchés.

Deux passagers, assis dans un coin, attendaient comme nous l'heure propice à l'embarquement.

III

A notre aspect, le silence se fit, et les fronts se découvrirent — car la politesse est tradionnelle chez le Canadien, quel que soit le niveau de sa condition.

— Entrez, la petite dame ; entrez, ces messieurs ! fit le maître de la maison en venant au-devant de nous. Entrez vous asseoir. Vous voudriez traverser sans doute ?

— Oui, monsieur Vien, et tout de suite s'il y a moyen. Qu'en dites-vous, père Baron ?

— Y a toujours moyen de tenter le bon Dieu, répondit sentencieusement un grand vieillard à tête blanche et à figure honnête, qui fumait son brûle-gueule un peu à l'écart, assis sur la seule chaise qu'il y eût dans la pièce, y a toujours moyen de tenter le bon Dieu, mais ça porte pas chance.

— Vous croyez donc qu'il y a du danger ?

— Il y a au moins le danger de passer la nuit sur la glace ; et avec une créature, c'est pas commode.

— Vous pouvez vous en rapporter au père Baron, intervint celui qui nous avait introduits, c'est ben rare qu'il donne un mauvais conseil.

— Ça, c'est vrai, fit un autre des fumeurs ; si ce pauvre Sanschagrin l'avait écouté l'année dernière, c'est tout probable qu'il serait encore de ce monde.

Je me rappelai un triste accident qui avait eu lieu l'année précédente, et dans lequel un citoyen bien connu de Lévis avait trouvé la mort en compagnie de deux autres passagers de la Beauce.

— Dame, fit un des canotiers, qui n'avait pas encore pris la parole — un homme de sombre apparence et à longue barbe noire — il avait vu la tête à Pitre, vous comprenez. Et quand on a vu la tête à Pitre....

— Il faut périr dans l'année, appuya un autre canotier.

— Ma foi du bon Dieu ! si j'avais le malheur de voir ça, moi, j'embarquerais pas dans un canot ni pour or ni pour argent, fit une voix.

— Et moi, c'est pas pour mille piastres que je voudrais toucher à un aviron, ma grand'conscience ! fit une autre.

— Ah ! ni moi, sapristi ! s'écrièrent tous les voisins.

— Une légende ? me dit tout bas la femme de mon ami, à laquelle le bon vieillard avait courtoisement cédé l'unique chaise de céans, une légende ? Ah ! mais, c'est délicieux. Faites-leur conter cela, je vous en prie.

— Qu'est-ce que vous entendez par "la tête à Pitre" ? demandai-je à celui qui, le premier, avait fait allusion à la chose.

— Le père Baron peut vous raconter ça mieux que moi, répondit l'homme sombre, ça s'est passé de son temps.

— Ah ! pour le sûr, dit le père Vien, que l'ami Baron a ben connu Pitre Soulard ; moi aussi d'ailleurs. Un jeune homme comme il faut, mais malchanceux.

— Oui, dit le père Baron, ça devait finir mal. S'il était malchanceux, il était ben imprudent étout, le pauvre diable. J'ai pour mon dire les enfants, que c'est ben superbe d'être brave, mais il faut pas tenter le bon Dieu. On se repent jamais d'avoir trop pris de précautions, on a du regret souvent d'en avoir pas pris assez. C'est pas pour me vanter, mais j'ai fait la traversée de Québec en canot, de l'automne au printemps, qu'il fit beau, qu'il fit mauvais, pour ainsi dire tous les jours de ma vie, et jamais, au grand jamais il m'est arrivé gros comme ça d'accident. Pourquoi ? Parce que j'ai jamais fait le fanfaron, et que j'ai toujours détesté les bravades. Je me laissais pas effrayer pour des riens, non ! Mais j'ai jamais eu honte de reculer devant le péril. Sa vie à soi on en fait ce qu'on veut, c'pas, quand on n'est pas trop craignant Dieu ; mais la vie des autres, faut pas jouer avec. Malheureusement, le pauvre Pitre Soulard, lui, était plus courageux que prudent. Il aimait mieux courir tous les risques, plutôt que de passer pour avoir eu peur.

Et le père Baron, entraîné par ses souvenirs et les rétrospections enthousiastes du vieux métier, nous raconta l'histoire de Pitre Soulard.

IV

Cette histoire nous reporte au mois de janvier 1840.

L'hiver avait été exceptionnellement rigoureux. Des vents de nord-est presque ininterrompus avaient déchaîné sur la région de Québec blizzard sur blizzard, en avalanches de grêle et de neige aveuglante, qui rendaient la traversée du fleuve très difficile, et quelquefois impraticable.

Le fleuve charriait du matin au soir et du soir au matin des montagnes de glace qui se brisaient sur l'angle des quais avec un bruit lugubre.

Ce n'était qu'à de rares intervalles que le regard pouvait atteindre d'une rive à l'autre, à travers les grands brouillards tourmentés par la bourrasque.

Chacun disait, en s'abritant de son mieux contre le froid, la neige et le vent :

— Quel temps, mon Dieu, quel temps !

Mais c'était surtout pour les pauvres canotiers que la vie était dure. Quand ils partaient le matin, ils n'étaient pas toujours certains de rentrer au logis le soir.

Un jour, cependant, le soleil s'était levé sur un horizon clair et calme. Le froid était vif, mais sec. On entendait au loin craquer les banquises, la neige durcie criait sous le pas des piétons, mais le ciel flam-

boyait limpide et transparent comme du cristal de roche.

La glace avait tellement afflué durant la nuit, qu'elle s'était solidifiée tout à coup, en fermant l'issue du bassin de Québec, à l'endroit où le fleuve se resserre brusquement entre la Pointe-Lévis et l'extremité sud-ouest de l'île d'Orléans. En d'autres termes et pour parler le langage technique, " le pont était pris à la clef ".

Or, quand le pont est pris à la clef, le reste des glaces flottantes qui dévalent d'en amont n'en suivent pas moins le flux et le reflux de la marée, c'est-à-dire que le flot les repousse à plusieurs milles au-dessus de la ville, jusqu'à ce que le jusant les ramène se heurter contre la formidable barrière.

C'est ce qui s'appelle le " Chariot ".

Quand le chariot est remonté, la traversée se fait à l'eau claire et presque aussi facilement qu'en été ; mais gare là-dessous quand la monstrueuse banquise, roulant à pleins bords d'un rivage à l'autre, revient s'écraser contre l'obstacle qui lui barre la route du Golfe !

Le choc est terrifiant.

Malheur, alors, à ceux qui se trouvent pris dans les mâchoires de la bête aveugle !

Ce fut le sort du pauvre Pitre Soulard.

Comme il est dit plus haut, le temps était exceptionnellement serein, mais le fleuve n'en était pas moins menaçant.

Pitre Soulard avait dès le matin traversé de Lévis à Québec; et, après avoir effectué son chargement de retour, se préparait à prendre le large pour regagner la rive sud.

Malheureusement, un de ses passagers lui avait fait perdre un temps précieux, et le chariot entraîné par le reflux commençait à doubler les quais du Foulon, lorsque Pitre Soulard, son aviron à la main, cria de toutes la force de ses poumons :

— Embarque ! embarque !...

— Il est bien tard, Pitre ! lui fit observer quelqu'un.

— Bah ! répondit-il, ça me connaît, allez, ces affaires-là.

—Ton canot est trop chargé, lui dit un autre, tu auras le chariot sur les flancs avant d'atteindre la batture de Lévis.

— Laissez-moi donc tranquille, vous autres ! me prenez-vous pour un serin ?

— Pitre, mon vieux, fit à son tour le père Baron, qui se trouvait là, pas de bêtises, hein !... On n'y gagne rien à tenter le bon Dieu.

— Vous êtes tous des poules mouillées ! s'écria Pitre Soulard en lançant son canot en plein courant, du haut de la batture qui bordait l'anse où s'élève aujourd'hui le marché Champlain.

Ce fut un lourd plongeon dans un rejaillissement d'écume ; les pagaies creusèrent la vague avec effort, et le canot, monté par seize personnes, tant passagers

que rameurs, s'éloigna sous le ciel bleu, en laissant derrière lui un long sillage d'argent dans le flot sombre, tandis que la voix énergiquement timbrée de Pitre Soulard criait :

— Nageons, les cœurs !...

Le courant déferlait avec une violence extrême : en quelques instants on les eut perdus de vue dans la direction du quai des Indes.

Vingt minutes après, le chariot passait en mugissant devant Québec, et les curieux qui regardaient rouler la trombe virent le père Baron faire un signe de croix à la dérobée, les yeux tournés du côté du large.

Le soir, quand la nuit hâtive de janvier descendit sur les hauteurs de Lévis, deux hommes cotoyaient le rivage en sanglotant, secoués de frissons convulsifs.

C'était Pitre Soulard, échappé à la mort comme par miracle, avec un de ses camarades.

Les quatorze autres avaient péri, noyés dans l'eau du fleuve ou impitoyablement broyés par les glaçons, dont les blocs énormes et les arêtes terribles avaient pulvérisé comme une allumette l'imprudente embarcation avec presque tout ce qu'elle contenait.

Si effroyable qu'elle fût, cependant, la leçon ne suffit point à corriger le téméraire.

Deux ans plus tard, dans une circonstance à peu près analogue, sa forfanterie causa la mort à deux autres malheureux, qui n'avaient pas craint de s'em-

barquer avec lui, malgré la réputation de fatalité attachée naturellement à sa personne.

Cette fois-là, par exemple, il y passa lui-même — et d'une façon tout particulièrement tragique.

Comme il se débattait à la nage en s'efforçant de s'agriffer aux débris de son canot chaviré en plein chenal, une immense “ glace vive ”, une de ces gigantesques feuilles de glace fine, acérées comme du verre et tranchantes comme l'acier, l'atteignit, foudroyante, et le décapita sous les yeux horrifiés de ses compagnons, aussi prestement qu'aurait pu le faire le couperet de la guillotine.

La tête du malheureux rebondit au loin, et ricocha plusieurs fois sur la glace, en laissant une lugubre trace de sang sur son passage.

C'est cette tête qui revient, dit-on.

Dans cette partie du bassin de Québec qu'on appelle “ entre les deux églises” — où les caboteurs du bas du fleuve ne manquent jamais, en passant, de dire un *ave* pour les “ bonnes âmes ” — la vision fantastique apparaît quelquefois.

C'est surtout par les jours de brume ou de “ poudrerie ” neigeuse que l'horrible fantôme se montre aux canotiers effrayés, que les glaces ont entraînés dans ces dangereux parages.

Tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, on voit émerger de cette espèce d'obscurité laiteuse une vaste lame de glace, sur laquelle glisse en sursautant quelque chose de noir et d'informe

qu'on distingue à peine dans les vagues opacités blanches.

C'est la tête à Pitre !

Virez de bord sans perdre une seconde.

Malheur à ceux qui l'ont aperçue : ils meurent dans l'année, et le plus souvent de mort accidentelle.

C'est cela qu'avait vu, dit-on, l'infortuné Octave Sanschagrin.

V

Le père Baron en était là de son récit, lorsqu'une voix retentit dans la rue :

— Embarque ! embarque !...

En un instant tous les canotiers furent sur pieds.

— Le baissant est fini, la mer est étale, allons !

— Combien de passagers ?

— Cinq.

— Un canot avec huit bons avirons va suffire.

— Allons, Nazaire, c'est à ton tour.

— Et vous avez de la chance, ajoutai-je, car vous allez conduire des nouveaux mariés.

— C'est-y vrai ?

— Et qui voient le Saint-Laurent pour la première fois, par-dessus le marché.

— Tout de bon ?

— Oui, ça vous portera bonheur.

— Ah ! ben dame, écoutez : puisque c'est comme ça, j'ai un beau canot tout flambant neuf que je vou-

lais étrenner au jour de l'An, on va l'étrenner à soir.

— C'est une idée, fit le père Baron, est-ce qu'il est prêt ?

— Il n'y a qu'à le sortir de la remise et à le mettre à l'eau.

— Amène, alors !

— C'est-y fait ?

— C'est fait ! On va le baptiser, ton canot neuf, comme un navire à trois mâts.

— La petite dame voudra-t-elle servir de marraine ?

— Je crois bien ! m'écriai-je, et le mari sera parrain. Quant à moi, je fournirai l'eau bénite. Ça y est-il ?

— Ça y est !..

— Hourra !...

— Eh bien, en avant les cœurs !.... Ho !....

Et nous voilà partis à la suite du beau canot neuf, pavoisé pour la circonstance, et que les canotiers, les uns à la bosse, les autres aux plats-bords, entraînaient joyeusement dans le sentier en pente qui conduisait à la rive.

Nous y fûmes rendus en quelques instants.

Le père Baron nous avait suivis.

— Père Edouard, lui dit Nazaire Jodoin, vous allez traverser avec nous, et vous gouvernerez. Encore quelque chose qui portera bonheur à mon canot.

Le père Baron ne se faisait jamais prier quand il s'agissait d'y aller de sa personne.

— Volontiers, dit-il, mes enfants, mais puisque nous allons baptiser un nouveau-né, avez-vous songé à lui choisir un nom ?

— En effet, il lui faut un nom.

— Voyons... C'est la veille de Noël, fit quelqu'un, si nous l'appelions *Noël ?*

— Sapristi non ! intervint le propriétaire ; j'ai perdu un procès avec Noël Beaudoin de Saint-Henri: il s'appellera pas *Noël !*

— Dans ce cas, appelons-le *l'Enfant-Jésus,* proposa un des canotiers.

— Dis donc, toi, Tanfan Rhéaume, veux-tu te taire ? On n'est pas à l'église icitte ; promettrais-tu seulement de jamais sacrer à bord de ce canot-là, si on l'appelait *l'Enfant-Jésus ?*

— Ben.... dame....

— Non, n'est-ce pas ?.... Eh ben, on est trop chétis, tout ce qu'on en est, entends-tu, pour donner des noms comme ça à nos canots.

— Si on le nommait *Santa-Claus ?* fit une voix.

— Oui ! pour qu'il entre tout chargé dans le grenier de la mère Bégin, comme celui de Michel Couture, qui portait ce nom-là ! Vous vous souvenez quand il a cassé son amarre en descendant la côte à Fraser.

— Il est entré, vous dites....

— Oui, Madame, la nuit ; le chemin fait un coude à cet endroit-là, et comme le toit de la maison se trouvait de niveau avec la descente, le canot échappé.

chargé d'un bœuf, a passé tout droit, et est entré par le pignon, perçant les lambris et culbutant tout, poêles, cloisons et couchettes, avec ce qu'il y avait dedans. Vous imaginez... Ça lui a coûté deux cents piastres, à Michel Couture.

— Et il s'appelait *Santa-Claus ?*

— Le canot ? Oui, Madame.

— Etait-ce aussi la veille de Noël ? demanda la jeune femme avec un sourire.

— Ah ! non, par exemple, lui répondit-on en riant. Il n'aurait manqué que ça.

— Ecoutez-moi, j'ai trouvé mieux, hasardai-je en m'avançant dans le groupe. Donnons-lui le nom de la marraine, parbleu ! Quel est votre petit nom, Madame ?

— Mary, Monsieur.

— Bravo ! c'est ça, *Merry Christmas !* s'écria le père Baron, qui risquait, sans s'en douter, un calembour anglais pour la première fois de sa vie.

—Merry Christmas ! hourra !...

En ce moment le premier " coup " de la messe de Minuit retentit dans le lointain, et, au son majestueux des cloches de Notre-Dame sonnant à toute volée, la libation traditionnelle coula sur la proue de la svelte embarcation, pendant que vingt voix joyeuses criaient : *Merry Christmas !* aux échos des hautes falaises qui font pendant au rocher de Québec.

VI

Un instant après, nous étions, mes deux camarades et moi, chaudement blottis dans les fourrures entassées au fond du canot.

Celui-ci, la pince tournée du côté du fleuve, s'avança d'abord lentement le nez dans le vide, resta un instant suspendu en équilibre, puis, emporté par le poids des rameurs qui sautaient l'un après l'autre à l'intérieur avec des cris de joie, la vaillante petite embarcation glissa comme une flèche, s'enfonça dans la vague, ricocha comme une balle, et, sous l'effort de huit bons avirons maniés avec adresse, prit sa course dans un tourbillon d'écume.

— Merry Christmas ! criaient les nageurs.

— Merry Christmas ! répétait le père Baron assis à la poupe et penché sur sa longue pagaie frétillant dans le remous comme la queue d'un triton.

— Allons, une chanson ! cria quelqu'un.

— Non, mes vieux ! pas de chanson à soir, dit le père Baron, un cantique plutôt !

Et, d'une voix juste et sonore que l'âge ne faisait pas encore trembler, le vétéran des canotiers du Saint-Laurent entonna sur nos têtes le vieux cantique villageois dont le rythme allègre s'accorde si bien avec la cadence des avirons :

Il est né, le divin Enfant :
Jouez, hautbois ! résonnez, musettes !
Il est né, le divin Enfant :
Chantons tous son avènement !

Et les voix mâles des nageurs de reprendre à l'unisson :

Il est né, le divin Enfant :

Je n'oublierai jamais cette traversée merveilleuse.

Nous allions, rapides, sous l'azur flamboyant du ciel, tout inondés des rayons blancs de la lune qui se jouaient avec mille miroitements argentés dans les ondulations frissonnantes des vagues. On aurait dit que chaque étoile, étincelle magique, allumait une aigrette rutilante dans le fouillis des glaces immobiles.

Non, je n'oublierai jamais cette traversée de ma vie.

Un moment, une large banquise à surface plane comme un parquet de marbre se trouva postée carrément en travers de notre route.

D'un bond, le canot fut hissé sur cette île mouvante. Et nous fîmes halte pour contempler le spectacle.

Il était féerique.

Les rives escarpées du fleuve déroulaient à droite et à gauche leurs fuyantes perspectives neigeuses, que les toits, les arbres, les dômes et les clochers trouaient de points sombres ou lumineux, comme les engrêlures d'une longue et serpentante broderie.

Autour de nous sur la nappe du fleuve, flottaient à perte de vue, des blancheurs noyées de clartés douces, brisées çà et là par des sillons, des déchirures,

des crevasses, des mares, des lacs d'eau profonde dont mille reflets métalliques faisait encore ressortir la lugubre couleur d'encre.

Et tout cela dans une atmosphère à morsure glaciale, il est vrai, mais dont le calme étrange pénétrait l'âme d'une impression de sérénité extraordinaire.

Depuis quelques instants, les cloches de Québec répondaient aux cloches de Lévis ; et dans un recueillement inconscient, nous nous pressions les uns contre les autres pour écouter ces puissantes et solennelles voix de bronze échanger par-dessus l'abîme où nous flottions, le saint appel de la prière, dans cette nuit idéale, sublime anniversaire du grand mystère chrétien.

— *Ave, Maria !* cria le père Baron en enlevant sa casquette.

Et, pieusement, les rudes canotiers se découvrirent, leurs figures basanées s'illuminant, radieuses, sous le dais étoilé du ciel.

Je renonce à peindre la scène.

— Impossible de rêver rien de plus beau, disaient ensemble mes deux amis de la Floride.

— Et, Dieu merci, nous n'avons pas vu la tête à Pitre ! murmura Nazaire Jodoin, en mettant le pied sur la batture de Québec.

.. ..

Plusieurs années plus tard, passant le long du ro-

cher de Lévis qui domine l'anse où bruissent comme une ruche d'abeilles d'actifs chantiers de carénage, j'aperçus un vieux débris de canot, sur la poupe duquel un lambeau de tôle rouillée laissait voir ces quatre lettres : T M A S, reste d'une inscription à moitié effacée par l'abandon et les intempéries.

Etait-ce l'épave du *Merry-Christmas* d'autrefois ?

En tout cas, cette vue éveilla chez moi tout un essaim de souvenirs charmants et mélancoliques.

III

COQ POMERLEAU

Inutile de vous présenter Jos Violon, n'est-ce pas? Mes lecteurs connaissent le type.

Je ne dirai pas qu'il était en verve, ce soir-là : il l'était toujours ; mais il paraissait tout particulièrement gai ; et ce fut par des acclamations joyeuses que nous l'applaudîmes, quand il nous annonça le récit des aventures de Coq Pomerleau.

Nous fîmes silence ; et, après s'être humecté la luette d'un petit verre de rhum, s'être fait claquer la langue avec satisfaction, et avoir allumé sa pipe à la chandelle, en disant : " Excusez la mèche ! " il commença par sa formule ordinaire :

" Cric, crac, les enfants ! Parli, parlo, parlons ! Pour en savoir le court et le long, passez le crachoir à Jos Violon ! Sacatabi, sac-à-tabac, à la porte les ceuses qu'écouteront pas !..."

Puis, s'essuyant les lèvres du revers de sa manche, il aborda carrément son sujet :

Vous avez p'tète ben entendu dire, les enfants, que dans les pays d'En Haut, y avait des rivières qui coulaient en remontant. Ça l'air pas mal extrédinaire, c'pas ; et ben faut pas rire des ceuses qui vous racontent ça. Ces rivières-là sont ensorcelées. Ecoutez ben ce que je m'en vas vous raconter.

—C'était donc pour vous dire, les enfants, que c't automne-là j'étais, m'a dire comme on dit, en décis de savoir si j'irais en hivernement. Y avait quatorze ans que je faisais chanquier, je connaissais les hauts sus le bout de mon doigt, le méquier commençait à me fatiguer le gabareau, et j'avais quasiment une idée de me reposer avec la bonne femme, en attendant le printemps.

J'avais même déjà refusé deux bons engagements, quand je vis ressoudre un de mes grands oncles de la Beauce, le bom' Gustin Pomerleau, que j'avais pas vu depuis l'année du grand choléra.

Y m'emmenait son garçon pour y faire faire sa cléricature de voyageur et son apprentissage dans l'administration de la grand'hache et du bois carré.

Ça prenait Jos Violon pour ça, vous comprenez.

Le bonhomme aimait à faire des rimettes :

— Mon neveu, qu'y me dit, dit-il, v'là mon fils, j' te le confie, pour son profit.

Fallait ben répondre sur la même air, c'pas ? J'y dis :

— Père Pomerleau, j'suis pas un gorlot, laissez-moi le matelot, *sed libera nos à malo !*

C'est ça, par exemple, qui tordit l'ambition au bom' Gustin ! Y pensait pas que Jos Violon pouvait le matcher de c'te façon-là, ben sûr.

— Comment c'qui s'appelle, le petit ? que je dis.

— Ah ! ben dame, ça, comment c'qui s'appelle ? je pourrais pas dire. Son parrain y avait donné un drôle de nom qui rimait presque à rien ; et comme sa mère pouvait jamais s'en rappeler, elle l'a toujours appelé P'tit Coq. Ça fait que depuis ce temps-là, les gens de par cheux nous l'appellent pas autrement que le Coq à Pomerleau, ou ben Coq Pomerleau tout court. On y connaît pas d'aut' signature.

Et pour mettre le fion au document, v'là le bonhomme encore parti sus la rimette :

— Tu trouveras pas, sous vot' respec', dans tout Québec, la pipe au bec, un jeune homme plus correc', t'auras pas honte avec !

— Eh ben, que j'y dis, dit-il, ça y est, mon Coq, j'te prends ! Va t'acheter une chemise rouge, des bottes malouines, une paire de raquettes, un couteau à ressort, un batte-feu, avec une ceinture fléchée ; t'es mon clerc ! Et pi si t'es plôqué, et que tu te comportes en brick, y aura pas un ciseau dans Sorel pour t'en remontrer l''année prochaine, je t'en signe mon papier !

Huit jours après, on se crachait dans les mains, et ho ! sus l'aviron.

Parce que faut vous dire, les enfants, que dans ce temps-là, c'était pas le *John-Munn* ni le *Québec* qui nous montait au Morial. On faisait la route en canots d'écorce, par gang de trois, quatre, cinq canots, en nageant et en chantant, qu'y avait rien de plus beau.

A c't heure, bondance ! y a pus de fun à voyager. On part, on arrive : on voyage pas. Parlez-moi d'y a vingt-cinq à trente ans, c'est Jos Violon qui vous dit ça ! C'était queuque chose, dans ce temps-là que le méquier de voyageur !

Le Coq, qu'avait jamais, lui, travelé autrement qu'en berlot ou en petit cabarouette dans les chemins de campagne, avait pas tout à fait la twist dans le poignet pour l'aviron ; mais on voyait qu'y faisait de son mieux pour se dégourdir.

Avec ça qu'y devait avoir de quoi pour se dégourdir le canayen en effette, parce que, de temps en temps, je le voyais qui se passait la main dans sa chemise, et qui se baissait la tête, sous vot' respec', comme pour sucer quèque chose.

Je croyais d'abord qu'y prenait une chique ; mais y a des imites pour chiquer. On a beau venir de la Beauce, un homme peut toujours pas virer trois ou quatre torquettes en sirop dans son après-midi.

Enfin, je m'aperçus qu'au lieur de prendre une chique, c'était d'autre chose qu'y prenait.

— L'enfant de potence ! que je dis, il va être mort-ivre avant d'arriver à Batiscan.

Mais, bougez pas ! c'est pas pour rien dire de trop, mais j'cré que si le vlimeux avait besoin de s'exercer le bras, c'était toujours pas pour apprendre à lever le coudre.

Sous ce rapport-là, les camarades aussi ben comme moi, on fut pas longtemps à s'apercevoir que sa cléricature était faite ; le flambeux gardit sa connaissance jusqu'à Trois-Rivières.

Là, par exemple, les enfants, ça fut une autre paire de manches. C'était pus un jeune homme, c'était une tempête.

Où c' qu'il avait appris à sacrer comme ça ? je le demande. C'était toujours pas à Trois-Rivières, puisqu'il venait d'arriver.

En tout cas, il avait pas besoin de faire de cléricature pour ça non plus. C'est mon opinion !

Dans la soirée, on se rencontrit avec d'autres voyageurs qui partaient pour les chanquiers du Saint-Maurice ; et je vous persuade que les voyageurs de Trois-Rivières, les enfants, c'est ça qu'est toffe !

Quoi qu'il en soit, comme dit M. le curé — à propos de je sais pas quoi, v'là la chicane pris entre mon Coq Pomerleau épi une grande gaffe de marabout de six pieds et demi, du nom de Christophe Brindamour, qu'avait un drôle de surbroquet.

Christophe Brindamour, vous comprenez, c'était ben trop long à dégoiser pour les camarades. On l'avait baptisé le grand *Crisse*, en manière de raccourcis.

Ah ! le Jupiter, c'est ça qu'avait du criminel dans le corps !

Je pensais ben qu'y ferait rien qu'une bouchée de mon petit apprenti de la Beauce ; mais comme ils étaient ben soûls tous les deux, ils se firent pas grand mal.

Seulement, le grand Crisse avait c'te histoire-là sus le cœur, lui ; et, le lendemain matin, quand nos canots prirent le large, il était là sus le quai, qui inventait la vitupération des sacrements contre Coq Pomerleau.

On avait beau nager et filer dru, on entendait toujours sa voix de réprouvé qui hurlait à s'égosiller :

— Par le démon des Piles, par le chat noir des Forges, par le gueulard du Saint-Maurice, et tous les jacks mistigris du Mont-à-l'Oiseau, j'te maudis, j't'emmorphose et j't'ensorcelle jusqu'à la troisième régénération ! Que le choléra morbus te revire à l'envers, et que le diable des Anglais te fasse sécher le dedans sus le bord du canot comme une peau de chat sauvage écorché. C'est le bonheur que j'te souhaite !

Exétéra. Y en avait comme ça une rubandelle qui finissait pus ; que ça nous faisait redresser les cheveux, je vous mens pas, raides comme des manches de pipes. Y nous semblait voir des trâlées de diablotins et de gripettes y sortir tout vivants du gosier. Ah ! le Chrysostome... !

Le pauvre Coq Pomerleau en tremblait comme une

feuille, et baissait la tête pour laisser passer la squall en prenant son petit coup.

Enfin, on finit toujours par être hors de vue, et chacun fit de son mieux pour continuer la route sur une autre chanson.

On réponnait faraud en accordant sus l'aviron, et malgré toutes les invictimes du grand Crisse, ça montait sus le lac comme une bénédiction.

Mais Coq Pomerleau avait comme manière de diable-bleu dans le pignon, et qu'on chantît ou qu'on se reposît, y restait toujours jongleur.

L'aviron au bout du bras, ou ben le sac de provisions sus le dos dans les portages, il avait toujours la mine de ruminer quèque rubrique d'enterrement.

— Mon oncle... qu'y me dit un soir.

L'insécrable m'appelait toujours son oncle, malgré que je fus pas plus son oncle qu'il était mon neveu.

— Mon oncle, qu'y me dit un soir avant de s'endormir, j'sut ensorcelé.

— De quoi ?

— J'sut ensorcelé.

— Es-tu fou ?

— Quand j'vous dis !

— Tais-toi donc !

— J'vous dis que j'sut ensorcelé, moi ! Le grand Crisse m'a ensorcelé. Vous voirez si y nous arrive pas quèque malheur !

— Dors, va !

Mais c'était toujours à recommencer, et ça fut comme ça jusqu'à Bytown.

Pas moyen de y aveindre autre chose de dedans le baril. Le grand Crisse à Brindamour l'avait ensorcelé ; ça, il l'avait si ben vissé dans le coco, que y avait pas de tire-bouchon capable d'en venir à bout. Il en démordait pas.

— Vous voirez, mon oncle, qu'y me renotait du matin au soir, vous voirez que le maudit nous attirera quèque vilaine traverse.

Enfin, n'importe, comme dit M. le curé, nous v'lons rendus à Bytown, not' dernier poste avant de s'embarquer dans la Gatineau, là où c'que j'allions faire chanquier pour les Gilmore.

Comme de raison, pas besoin de vous dire que c'est pas dans le caractère du voyageur de passer tout dret quand on arrive à Bytown. Y faut au moins faire là une petite estation, quand on y fait pas une neuvaine.

Pour tant qu'à mon Coq Pomerleau, ça fut une brosse dans les règles.

Le rhum y coulait dans le gosier, qu'il avait tant seulement pas le temps d'envaler.

Une éponge, les enfants ! Ou plutôt un dalot à patente.

Parole de Jos Violon, j'ai vu pintocher ben des fois dans ma profession de voyageur ; et ben, ça me faisait chambranler rien qu'à le regarder faire.

Pour piquer au plus court, je pourrais pas dire si c'te inondation-là durit ben longtemps, mais je sais

ben qu'arrivés sus not' départ, mon Coq Pomerleau était si tellement soûl, que je fus obligé de le porter dans le canot.

Epi en route sus la Gatineau, en chantant :

C'est les avirons qui nous mènent en haut,
C'est les avirons qui nous montent.

Faulait nous voir aller, les enfants !

On aurait dit, ma grand'conscience, que les canots sortaient de l'eau à chaque coup d'avirons.

Pas de courant pour la peine ; on filait comme le vent, ni plus ni moins.

Coq Pomerleau, lui, ronflait dans le fond du canot, que c'était un plaisir de l'entendre.

Ça marchit comme ça, jusqu'à tard dans l'après-midi.

Mais j'étions pas au plus beau, comme vous allez voir.

Quand ça vint sus les quatre heures, v'là-t-y pas mon paroissien qui se réveille....

Enragé, les enfants ! Enragé !

On savait ben ce qu'il avait bu, mais on savait pas ce qu'il avait mangé : il avait le démon dans le corps.

— J'sut ensorcelé ! qu'y criait come un perdu ; j'sut ensorcelé !

J'essayis de le calmer, mais j't'en fiche ! Y sautait dans le canot comme un éturgeon au bout d'une ligne.

Ça pouvait nous faire chavirer, vous comprenez ben. V'là les camarades en fifre.

— Faites-lé tenir tranquille ! que me crie le boss, ou ben, je le fais bougrer à l'eau.

C'était pas aisé de le faire tenir tranquille, le véreux connaissait pus personne. Y criait, y hurlait, y tempêtait, y se débattait comme un possédé, y avait pas moyen d'en jouir.

Tout à coup, bang ! v'là une, deux, trois lames dans le canot.

Le boss lâche une bordée de sacres, comme de raison.

— A terre ! qu'il crie ; à terre, bout de crime ! Laissons-lé en chemin, et que le diable le berce ! On va-t-y se laisser neyer par ce torrieux-là ?

Et v'là le canot dans les joncs.

— Débarque ! débarque, pendard ! on en a assez de toi.

— J'sut ensorcelé ! criait Coq Pomerleau.

— Eh ben, va te faire désensorceler par ta grand'-mère, ivrogne ! que répondait le boss.

— Débarque ! débarque ! criaient les autres.

Y avait pas moyen de rébicheter, faulait ben obéir.

Mais c'était mon clerc, c'pas ; je pouvais pas l'ambâdonner.

— Je débarque avec, que je dis.

— Comme tu voudras, que fait le boss.

Et nous v'lons tous les deux dans la vase jusqu'aux genoux.

— Quiens ! v'là des provisions, que me crie un des camarades en me jetant la moitié d'un petit pain, et bonsoir !

Après ça, file !

Pas besoin de vous dire si j'avais le visage long, tout fin seul sus c'te grève, avec mon soûlard sus les bras, et la moitié d'un petit pain pour toute consolation.

Chanceusement que Jos Violon est pas venu au monde dans les concessions, vous savez ça. J'avais remarqué en montant un vieux chanquier en démence, où c'que j'avions campé une fois dans le temps, et qui se trouvait pas ben loin d'où c'qu'on nous avait dit bonsoir.

J'traînis mon Coq Pomerleau jusque là ; on cassit une croûte, et la nuit arrivée, nous v'là couchés sus un lit de branches de sapin, et dors, garçon !

Le lendemain, au petit jour, on était sus pied.

Mais v'là-t-y pas une autre affaire ! Embrouillés, les enfants, embrouillés, que y avait pas moyen de reconnaître où c'que j'en étions.

Coq Pomerleau surtout se tâtait, se revirait sus tous les bords, renifflait, regardait en l'air, comme un homme qu'a perdu trente-six pains de sa fournée.

Il était ben dessoûlé pourtant ; mais malgré ça, il avait l'air tout ébaroui.

— Mon oncle ! qu'y me dit.

— De quoi ? que je réponds.

— De queu côté qu'on est débarqué hier au soir ?

— C'te demande ! de ce côté icitte.

— C'est pas sûr, qu'y dit.

Je l'cré ben, que c'était pas sûr ; moi-même y avait un bout de temps que je me demandais si j'avais la berlue.

Mais puisque le Coq s'apercevait de la manigance comme moi, fallait ben qu'y eût du r'sort là-dedans.

Croyez-moi ou croyez-moi pas, les enfants, j'étions revirés bout pour bout, ou sens devant derrière, comme on voudra. Tandis qu'on dormait, le sorcier nous avait charriés avec le chanquier de l'autre côté de la Gatineau. Oui, parole de Jos Violon ! c'était pas croyable, mais ça y était.

— Je vous le disais ben, que le maudit Brindamour m'avait ensorcelé ! que fit Coq Pomerleau.

— Si y t'avait ensorcelé tout seul, au moins ! que j'y réponds ; mais, d'après c'que je peux voir, j'sommes ensorcelés tous les deux.

Coq Pomerleau, lui, qu'avait fêté, c'était pas surprenant qu'y fût un peu dans les pataques ; mais moi, qu'est toujours sobre... vous me connaissez.

C'est vrai que je défouis pas devant une petite beluette de temps en temps pour m'éclaircir le verbe, surtout quand j'ai une histoire à conter ou ben une chanson de cage à cramper sur l'aviron ; mais, parole de voyageur, vous pouvez aller demander partout où c'que j'ai roulé, et je veux que ma première menterie

m'étouffe si vous rencontrez tant seulement un sifflеux pour vous dire qu'on a jamais vu Jos Violon autrement que rien qu'ben !

Mais c'était pas tout ci tout ça ; ensorcelé ou pas ensorcelé, on pouvait point rester là à se licher les babines dans c'te vieille cambuse qui timbait en bottes ; fallait rejoindre les camarades.

— Quand même que le diable nous aurait traversés de l'aut' côté de la rivière, que je dis, ça nous empêche pas de suivre le rivage, ça ; on sait toujours ben de queu côté qu'y sont : on va partir !

Et nous v'là partis.

Ça allait petit train, comme vous pensez ben. Mais — une permission du bon Dieu — devinez de quoi c'qu'on trouve échoué dans le fond d'une petite crique ? Un beau canot tout flambant neu, avec une paire d'avirons qu'avaient l'air de nous attendre.

Il était peut-être pas perdu, le canot, mais on le trouvit tout de même ; et on fit pas la bêtise de le laisser perdre.

Ça fait que nous v'lons à nager du côté du chanquier. Y avait pas un brin de courant ; et, bateau d'un nom ! on filait que, y avait des fois, on aurait dit que le canot allait tout seul.

Y avait ben une grosse heure qu'on envoyait fort de c'te façon-là, quand le Coq s'arrête net de nager, et me dit :

— Mon oncle !

— De quoi ? que je réponds.

— Y a pas rien que nous aut' qu'étions ensorcelés.

— Oui ? quoi c'que y a encore ?

— La rivière est ensorcelée elle étout.

— Tu dis ?

— Je dis que la rivière étout, est ensorcelée.

— Comment ca ?

— Eh ben, regardez voir : la v'là qui coule en remontant.

— Hein !...

Aussi vrai comme vous êtes là, les enfants, j'crus qu'y venait fou ; mais à force de faire attention, en mettant la main dans le courant, en laissant aller le canot, en fisquant le rivage, y avait pas moyen de se tromper : la vingueuse de rivière remontait.

Oui, sus mon âme et conscience, a remontait !

C'était la première fois que je voyais ça.

Où c'que ça pouvait nous mener, c'te affaire-là ? on le savait point.

— C'est ben sûr qu'on s'en va dret dans le fond de l'enfer, que dit Coq Pomerleau ; revirons !

— Oui ! j'cré ben que c'est mieux de rivirer en effette, que je dis, avant que le courant soye trop fort.

Et je nous mettons à nager sus l'aut' sens, tandis que le Coq Pomerleau marmottait dans ses ouies :

— Le maudit Brindamour ! si jamais j'le rejoins, y me paiera ça au sanctus !

— Mais quoi c'qu'on va faire ? que je dis ; on n'est pas pour retourner crever de faim dans le vieux chanquier.

— Redescendons à Bytown, que fait Coq Pomerleau. J'en ai déjà assez de la vie de voyageur, moi ; j'aime mieux la charrue.

— Comme tu voudras, que je dis ; je commence à être joliment dégoûté moi étout. Courageons un peu, et j'attraperons Bytown en moins d'une journée, si le diable s'en mêle pas.

Mais y s'en mêlait sûr et certain, parce que le plusse qu'on descendait vers le bas de la rivière, et le plusse que le courant remontait et repoussait dur. Faulait plier les avirons en deux pour avancer.

Y avait-y une plus grande preuve qu'on nous avait jeté un r'sort ?

Et dire que je devais ça à ce rôdeux de Coq Pomerleau !

Je me promettais ben de jamais prendre personne en apprentissage, quand on aperçut un canot qui venait au-devant de nous autres. Y venait vite, comme de raison, il avait le courant de son bord, lui.

Comme on allait se rencontrer, j'entendis une voix qui criait :

— C'est-y toi, Jos Violon ?

— Oui ! que je dis tout surpris.

— Il est-y dessoûlé ?

Je vous mens pas, en entendant ça, je lâche mon aviron.

— Le Coq, que je dis, c'est nos gens !

— Comment, nos gens ? qui reviennent de Bytown ?

— Eh oui ! mais pas un mot ! Y sont ensorcelés eux autres étout.

C'était ben le cas, allez ; on passit l'hiver ensorcelés, tout ce que j'en étions.

Le soleil lui-même était ensorcelé ; y savait jamais de queu côté se lever ni se coucher.

Les camarades prenaient ça en riant eux autres, je sais pas trop pourquoi ; mais Coq Pomerleau pi moi, j'avions pas envie de rire, une miette !

Aussi, ça fut mon dernier hivernement dans les chanquiers.

Pour tant qu'à Coq Pomerleau, il est allé une fois dans le Saint-Maurice pour rencontrer le grand Christophe Brindamour. Il en est revenu, à ce qu'on dit, avec trois dents de cassées et un œil de moins.

Et cric, crac, cra ; sacatabi, sac-à-tabac ; son histoire finit d'en par là.

WILFRID LAROSE

I

PARMI LES TOMBEAUX

Qu'est-ce que l'homme ? — Un peu de cendre agitée par la vie, immobilisée par la mort.

Qu'est-ce que la vie ? — Une mort lente. Chaque jour dont elle se compose nous incline fatalement vers la tombe.

Qu'est-ce que la mort ? — Le triste retour de l'homme à la terre d'où il a été tiré.

Oh ! qu'elle est terrible et vraie, cette parole de l'Ecriture : " Tu n'es que poussière, et en poussière tu retourneras ! " Que le monde semble petit et misérable, quand on l'examine à la lumière de cette épouvantable vérité ! Une fosse, un cercueil fait de quatre planches qu'il a fallu rogner pour les ajuster à leur taille, voilà, pourtant, l'exacte mesure des grandeurs humaines.

Les grandeurs ! Appliqué à l'humanité, ce mot est, pour le moins, étrange. N'ayant rien que nous tenions de nous-mêmes, rien que nous n'ayons reçu, de quoi pouvons-nous tirer gloire ? De la naissance ?

— Il y a identité absolue dans le principe et dans le fait de la naissance de tous. Chacun vient au monde de la même manière, et nul n'a jamais eu la liberté de naître, ni surtout, de chosir ses parents.

Les parents eux-mêmes, les parents qu'on appelle auteurs de nos jours, n'ont été, à cet égard, que des instruments aveugles, entre les mains d'une puissance supérieure.

Que penser des talents, de la fortune, des honneurs, de tout ce qui fait beau le présent et brillant l'avenir, de tout ce dont on aime à s'enfler ?

Rien de cela, non plus, ne vient de nous, et tout s'en retourne malgré nous. Vous croyiez posséder la terre !... la mort frappe, c'est la terre qui vous possède.

Oh ! pourquoi faut-il que notre ignorance, qui autorise, pendant la vie, tant de distinctions, tant de majestés ici et là, à propos de tout et de rien, aille ensuite au cimetière, pour se remettre de ses erreurs ! Pourquoi faut-il que là, parmi les tombeaux, les fleurs fanées, les feuilles mortes et le silence à peine troublé par le chant discret de l'oiseau solitaire ! que là, dans la cité des morts, elle se voie, pour la première fois, à l'école de la liberté, de l'égalité et de la fraternité si mal connues des vivants, que, pour ces-

ser de s'opprimer, de se dépasser et de se faire la guerre, ils attendent que la mort les ait paralysés, nivelés et réconciliés dans une paix forcément éternelle !...

II

LE PETIT PARVENU

Né à Montréal, de parents pauvres, mais honnêtes, Joe Lepain savait très peu de chose quant au reste du Canada, et rien de Rome, ni de la Grèce. Ses quelques sous lui avaient bien permis de naviguer, dans les petites écoles, jusqu'au poste de la première communion, mais il avait manqué d'argent pour prendre passage à bord des grands collèges, et s'en aller, pour le salut de son avenir, étudier dans les vieux pays ce qu'il y a de plus ancien. Il n'avait pas eu, comme on dit, la chance de se faire instruire.

Rome ! pour lui, ça voulait dire, tantôt de la boisson, tantôt un endroit vague où demeurait ce qu'il avait entendu appeler le Saint Père.

Quant à la Grèce, aucune idée que ça fût un pays ; il savait, tout au plus, que c'était quelque chose qui se mange, ou qui sert à acheter de quoi manger. De

là vient qu'il disait indifféremment : faire de l'argent, ou, se graisser la patte.

Obligé de rester ici corps et âme, et ce qui est plus, d'y gagner sa vie tout de suite, le jeune s'était mis à chercher de l'ouvrage et avait fini par en trouver dans une boutique où l'on faisait des fausses semelles.

N'y ayant pas de sot métier, autant valait celui-ci qu'un autre. Et puis, vive un homme peu instruit, pour aller tout droit au métier supérieur, c'est-à-dire à celui qui paie le mieux. C'est ce qu'avait fait le garçon, cette industrie, alors nouvelle, semblant lui offrir une perspective plus souriante.

Au demeurant, moins le capital, Joe Lepain avait bien tout ce qu'il faut pour réussir : intelligence, beauté physique et bonne santé, amour exclusif du travail payant, respect de son intérêt, mépris de celui des autres, généreux avec calcul, du même avis que tout le monde, impeccable adulateur du plus fort, le corps plein d'histoires et plein de commissions, menteur, vantard ; avec tout cela, il va sans dire, effronté comme un page.

Un jour, il fit rencontre d'une petite modiste pas mal du tout de sa personne, et qui avait eu du couvent. Ça l'avait frappé... La fréquentation s'imposa, gagnant chaque jour de l'esprit de suite. Monsieur présentait ses hommages de plus en plus respectueux à mademoiselle ; mademoiselle gardait ce

qu'elle avait de mieux pour monsieur. Ce fut l'amour.

L'amour prit des proportions, le salaire aussi. Que devait-il s'ensuivre, sinon le mariage ?... On prononça le " oui " solennel, et les enfants, — gage de prospérité, disait-on autrefois, — se mirent à arriver à peu près tous les ans.

Sur ces entrefaites, Lepain n'avait-il pas eu l'idée d'ouvrir boutique à son compte ?... Il allait, j'vous dis, mais il allait tellement, que les patriotes du quartier, le voyant plein d'argent, entreprirent, un bon jour, de lui faire briguer les suffrages. Eh ! les bougres ! savez-vous qu'ils y seraient parvenus, si lui, eût failli de comprendre son affaire ou son monde ? Pas instruit, pas assez capable ! avait-il répondu, pour échapper aux obsessions.

De fait, quoique, d'ordinaire, il suffise aux gens de tout ignorer pour ne douter de rien, notre homme, par exception, avait usé du privilège de se connaître. Ça l'humiliait de se voir peu savant. Il s'était bien promis que sa progéniture en saurait plus long que lui, et de bonne heure, il vous avait envoyé tout ça au moule. Le résultat avait été superbe : ses filles cultivaient le caprice, la mode, le piano, la paresse et l'ennui ; ses garçons fumaient des cigarettes, portaient la canne, prenaient la bière, contaient fleurette aux gamines et se disaient étudiants, certains, tout comme leurs sœurs, que l'instruction les ayant si

bien préparés à ne rien faire, le travail ne pouvait convenir qu'aux ignorants et aux goujats.

Il est rare que le malheur manque d'abattre, ou le bonheur, de corrompre.

Ainsi, pour ne parler que de notre ami Joe Lepain, la fortune lui avait créé encore plus de besoins qu'elle ne lui en avait évité. A la maison, on était devenu trop distingué pour prendre soin du ménage ; il fallait des servantes. Eh ! puis, mon Dieu ! des servantes, vous savez ce que c'est ? Ça demande des prix fous, c'est le diable à trouver, encore plus à garder... Quand on en a, pour les traiter comme il faut, c'est-à-dire mieux que soi-même, il en coûte plus que ce qu'elles gagnent. Viennent-elles à vous quitter ? on ne sait que faire ; c'est le désarroi, c'est la désolation, c'est le péril en la demeure ! Elles parties, qui fera la cuisine, qui essuiera les meubles ou ira répondre à la porte ? Absolument ! pas les gens de la famille, ce serait bien une honte !

Donc, étant riche, quand vous auriez des filles tout plein la maison, et peut-être à cause de cela même, de toute nécessité, il vous faut des servantes, ou... vous allez mourir, c'est évident.

Est-ce tout ?... J'en doute. Il doit être besoin d'un cocher. Pour vous mener ?... Non pas. Pour vous attendre solennel, et vous représenter noblement dans la rue, sitôt que la voiture s'arrête et que vous en descendez ; pour vous remettre en main les

rênes et vous les voir tenir, dès que vous y êtes remonté et qu'elle repart.

Un piano !... Sachez ou non la musique, il vous faut un piano !

Votre ameublement, vos habits ?... Ils ont coûté cher ; ils sont encore neufs ; mais voici venir les derniers goûts !... Pour ne pas être en retard, ni avoir l'air commun — l'air commun quand on est riche ! allez donc, pour qui nous prenez-vous ? — il est urgent de renouveler tout ça !... Et comme en notre siècle, les derniers goûts restent si peu de temps les derniers, il n'y a pas à dire qu'on va se borner à la jouissance de l'acquisition la plus récente. D'ailleurs, n'est-ce pas jouir à moitié, que de jouir toujours de la même chose, sans éclat, comme les petites gens ? Ce qui donne du corps à la jouissance, ce qui la complète, c'est l'étalage qu'on fait de ses objets les plus nouveaux, et par conséquent les plus dignes d'envie ; c'est le vain désir qu'on en fait naître dans le cœur du public incapable de vous égaler, ni même de vous imiter.

Il est vrai qu'il faut souffrir passablement, pour avoir l'air de jouir plus, ou, si vous voulez, plus en grand que les autres. N'importe ! Telle est la vie du monde, dit-on partout, en guise de justification.

Telle est la vie du monde, se disait tout particulièrement monsieur Joseph Lepain, la première fois qu'il fut pris du mal de la villégiature. Chanson bien différente de celle du temps jadis !...

Alors, oh ! alors, la belle saison revenue, il ne demandait pas mieux que d'aller, le dimanche, avec le petit ange de ses jours, s'asseoir à l'ombre, dans l'île Grosbois, ou sauter les Rapides, à bord du *Souverain*. Aujourd'hui ! aujourd'hui, monsieur Lepain ne pouvait plus concevoir qu'un chrétien passât l'été à la ville sans étouffer ! Non ! vraiment, il ne...

Je le vois encore avec l'air accablé qu'il vous avait en disant cela dès le printemps.

Ce n'était pas tout, cependant, que de partir ; fallait savoir où aller.

Où aller ?... à Old Orchard, à Saratoga ?... Il ne savait pas assez l'anglais. A Boucherville?... Il y avait trop de monde ; avec cela, des fêtes ! du bruit ! à vous obliger de dormir les yeux ouverts et les oreilles cassées ! A St-Léon ?... A part l'eau minérale, il n'y avait pas d'eau. A Cacouna ?... Seuls, les ours blancs eussent pu l'endurer, tant elle était froide ! Laprairie ! démodé, usé !... Vaudreuil ! monopolisé ! Pourtant, pensait-il, où trouver, en dehors de ces places, un air assez pur pour des poumons qui se respectent !

De guerre lasse, notre ami avisa une toute petite campagne près Montréal, un séjour en cet endroit se pouvant concilier avec le salut de la situation. Il dirait qu'il avait bien résolu de passer le temps de la villégiature dans quelque *summer resort* fashionable, mais que sa femme, ayant besoin de repos cette année-là, lui avait demandé comme faveur d'aller

vivre tout l'été dans cette quasi solitude, et qu'il y avait consenti, pour lui plaire ; un petit contretemps bien compensé, du reste, par la douce obligation que lui feraient d'être tous les jours à la ville, des commandes plus considérables que jamais à exécuter.

Des gens à qui monsieur Lepain ne devait pas réussir à en imposer, toutefois, c'étaient les *habitants*; il n'en est pas de plus aptes, au contraire, à réduire tous les autres humains à leur plus simple expression. Esprit analyseur, gouailleur et souple, dissimulation, force d'inertie, ils ont tout ce qu'il faut pour venir à bout de leur homme ; même je crois que de tout temps, les rayons X leur furent des moyens familiers de découvrir dans un sujet la tache noire ou le point faible ; avec cela que ce genre d'étude les absorbe presque, et constitue pour eux un bonheur qui n'a d'égal que celui qu'ils éprouvent à se communiquer leurs aperçus. Certes, monsieur Lepain s'en serait facilement convaincu s'il eût prêté l'oreille aux observations qui saluèrent son arrivée parmi eux. Les enfants lui disaient bonjour, et se détournaient, riant de lui avoir fait ôter son chapeau ; les autres le regardaient aller en se demandant : "Quel est c't'animal-là, don' ? connais-tu ça, toé ?"

—J'sé sacré gué pas. Y m'a l'air pas mal riche, tout d'même ; on dirait d'un seigneur !

—Oui, un p'tit seigneur. Tout ce qu'il a, y doit l'avoir su' l'dos. Mais ces gens-là, c'est jamais en peine, ça se défend jusque avec des banqueroutes.

Comme le défunt chose, là,... voyons,... d'à cause que j'veux l'nommer,... mon Dieu !... qui restait,... ah ! mé,... son sacrabe de nom !... N'importe ! Qu'est-ce qu'y a pas faite, lui ? Après sa cud'bute, y est ben resté avec cent beaux mille francs. Ous' qu'y avait pris ça ? Là, pas ailleurs, c'est tout clair. C'est vrai qu'y les avait mis sous la jupe de sa femme, mais ça l'empêchait pas d'en jouir pareil. Eh ! ben, c'est d'même. Dans l'ancien temps, ça ruinait, ane banqueroute ; y a pas d'difficulté, ça ruinait net...

—Mé à c't'heure, c'est changé, tu penses ?

—J'appelle pu ça changé ! y a pas ane damnée affaire qui paie mieux qu'ça !

Et les commentaires d'aller leur train. Sans être ce qu'on appelle jolie, l'aînée des deux filles était plus passable et chantait mieux que l'autre ; en revanche, celle-ci marchait mieux, avait meilleure mine et plus belle façon. La mère ? Ah ! pas mal plus smart que ses filles, quoique pas tout à fait aussi blanche, peut-être. Quant aux garçons, c'étaient des petits épaillés, des petits fous. Le père, lui, avait bien toute l'apparence d'un vrai m'sieu ; seulement, pour un homme qui prétendait tenir un certain rang, c'était regrettable qu'il ne fût pas plus instruit. On déplorait, dans le village, ses crimes de lèse-prononciation et de lèse-grammaire ; il disait trop souvent : " Nous avons-t-eu du plaisir ", " j'étais-t-assis", " j'ai-t-été ", et autres choses malsonnantes.

Bref, nos gens ne revinrent pas à la ville sans

avoir laissé force lambeaux de leur gloire aux ronces du chemin ; mais ils ignoraient le véritable sentiment de ceux qu'ils avaient cru éblouir. Quel bonheur qu'il en soit presque toujours ainsi !

Des jours et des jours passèrent encore, sans défleurir les illusions de la famille heureuse ; on eût dit que ces privilégiés forçaient la vie à leur prodiguer ses caresses.

Hélas ! il s'échappe parfois quelque émanation vénéneuse des lauriers sur lesquels on s'endort, et parfois le temps, qui distribue à la terre les bienfaits et les maux, nous réserve de cruelles surprises !

Un coup de tonnerre retentit, un jour, dans un ciel serein : Lepain venait de faillir. Le plus étonné de cette affaire, c'était lui-même.

A ceux qui vinrent lui reprocher de n'avoir pas failli plus tôt, — car cela se reproche, vous savez, — il répondit : "Est-ce que j'm'en doutais, moé, que "j'timberais, tout marchait comme su des roulettes! "Ah ! les maudits, y me l'paieront !... Et pi, si "c'était-z-arrivé plus vite, j'arais p'-t-ête pas-t-été "sûr de marier mes filles."

En effet, ces demoiselles, passant pour très riches, s'étaient mariées, sans qu'il en coûtât, bien entendu, un seul denier au papa, pour le quart d'heure. Selon l'usage antique, mais de moins en moins solennel, elles avaient bien exigé de leurs soupirants qu'ils eussent de l'argent ou une position, mais tout leur bien, à elles, consistait en une espérance, l'espérance d'un

simple usufruit qui devait leur échoir, quand ? — Plus tard. — Mais encore ? — Peut-être après la mort de tout le monde. Pas besoin, pour les futurs, de le savoir au juste...

C'est sur cette mise égale ou proportionnelle de fonds que repose trop souvent la société dite conjugale. Or, comme à part leur prétendue fortune, les p'tites Lepain n'avaient rien d'extraordinaire, voyez d'ici la figure de mes gendres... s'il vous plaît.

En justice pour beau-papa, disons tout de suite qu'il fut assez habile, assez fin, assez "d'affaires" pour sauver du naufrage de quoi vivre en bon bourgeois.

N'ayant pu faire d'aucun de ses trois fils ni un avocat, ni un médecin, ni un notaire, ni rien, à force de sollicitations il réussit, enfin, à en caser deux dans les ascenseurs, et l'autre, à la Compagnie du Tramway, et fut assez heureux pour ne pas entendre les habitants de sa chère petite campagne près Montréal se renvoyer l'écho de sa catastrophe relative :

—Eh ! ben, c'que j't'avais dit ?

—Oui,... et pi ?

—C'est arrivé.

—Pour not' gros m'sieu, là ?

—Tout juste. C'est marqué dans la gazette d'à soir.

—Ça fait ben piquié !

—Oui, tu l'as dit, qu'ça fait piquié ! Oh ! c'est pas rien, la vie du monde, à c't'heure, allez, allez !

—Taquaouair, hein ?

—Oui, c'est ben serieux d'voir ça !...

III

LE SUCCÈS DANS LA VIE

Le collège Eastman, de Poughkeepsie, N. Y., qui a maintenant une succursale à New-York, sous le nom de " New-York Business Institute ", a été fondé en 1859, par Harvey G. Eastman, alors âgé de 27 ans, plus tard sénateur, et décédé en 1878, à Denver, Colorado. Dès sa troisième année d'existence, le collège comptait 500 élèves ; en 1863, il en avait 1,200 ; en 1865, 1,700, avec 64 professeurs.

On peut juger de la détermination de son fondateur par le fait que pour annoncer son œuvre, il ne craignit pas de payer $1,500 une seule insertion dans le " Weekly Tribune," et de verser en une seule année, $60,000 à cinq autres journaux.

Eastman n'était pas de ces tristes rêveurs, de ces anachronismes vivants, qui croient nécessaire de passer tous les siècles en revue, avant de s'arrêter à celui où ils existent. C'était tout simplement un homme de bon sens, un homme d'affaires. Né à Marshall, N. Y., il était allé faire ses premières armes dans le commerce, à Saint-Louis. Missouri, et à l'âge où tant d'autres en sont encore à épeler le

premier mot de la vie pratique, lui s'était déjà créé des ressources, il avait observé les aspirations, les besoins de son pays, et pour y répondre, il s'empressait de fonder une université commerciale de première classe, sans quêtes, sans subvention du gouvernement, sans la haute approbation préalable de celui-ci, ni de celui-là, mais de sa propre initiative, à ses propres frais, sous sa propre responsabilité, et il tirait exclusivement de sa tête la merveilleuse méthode qui a toujours présidé à l'enseignement et à l'administration de cette vaste école. Vaste est bien le mot, puisqu'il y a là des centaines de filles et de garçons, de tous les Etats de l'Union et de plusieurs pays étrangers. J'y ai même connu, en 1887, des Japonais de Tokio et de Yokohama.

Là, aucun élève n'est dans la classe d'un autre ; il n'y a pas de classes. Il est donné une tâche égale à chacun des arrivants ; celui qui l'exécute plus vite avance plus vite. On n'émousse pas son énergie, on ne le fait pas bâiller à attendre les retardataires et les paresseux, on ne vient pas distraire son attention, lui faire perdre son temps, l'embêter par toutes sortes de pratiques étrangères à ses études et à leur véritable objet.

La vie est une bataille, l'élève est un soldat, il faut le préparer non à la défaite, mais à la victoire. C'est pourquoi, la charge allant bientôt sonner, non seulement on s'empresse de lui enseigner quelles sont les meilleures armes du jour, mais on l'exerce à les ma-

nier, afin qu'il sache s'en servir comme un homme. A force d'étudier ce qui s'est fait autrefois, il resterait trop ignorant de ce qui se fait ou se doit faire aujourd'hui, et tant d'ignorance du présent ne servirait peut-être qu'à lui faire regretter tant de science du passé !

Une autre caractéristique du collège Eastman, c'est que les vacances y sont inconnues, tous les jours de l'année, moins les dimanches et fêtes, étant jugés propres au travail. Chaque samedi, cependant, un concert ou une conférence vient faire diversion à l'étude. Ces conférences, qui roulent toujours sur des sujets éminemment pratiques, sont faites par des hommes choisis parmi les plus distingués des Etats-Unis. Cest ainsi qu'on a entendu, il n'y a pas bien longtemps, l'honorable T. L. Woodruff, lieutenant-gouverneur de l'Etat de New-York, et l'honorable Chauncey M. Depew.

Le discours de ce dernier avait pour titre : "Success in life." M. Gaines, le distingué président du collège Eastman, ayant eu l'amabilité de me le faire parvenir, je l'ai traduit en entier, et j'ai le plaisir de le livrer au public canadien, à qui j'ai cru devoir, d'abord, communiquer les notes qui précèdent, pour mieux lui faire saisir la raison d'être et la portée de cette pièce d'éloquence.

Mes jeunes amis,

Il me fait toujours plaisir de rencontrer mes jeunes amis, et en particulier, mon "jeune" ami le Lieutenant-Gouverneur, de Brooklyn. Rien ne m'est plus agréable que les réminiscences de ce dernier.. Il appartient aux hommes de mon âge et non du sien, de vivre dans l'heureux domaine des souvenirs. Ma foi ! la montre où il a vu que son discours à certain auditoire de sept mille personnes avait duré vingt minutes, devait être une Waterbury.

Je me rappelle la circonstance déjà loin dans le passé, puisqu'elle remonte à l'aurore de mes soixante-dix ans, où il adressait la parole à cet auditoire qui s'appliquait à disparaître rapidement. Nous n'avions pas appris alors, comme nous l'avons fait depuis, que la disparition des auditoires avait pour cause l'apparition des orateurs novices.

Etant donnés les engagements toujours croissants qui s'imposent à un homme occupé, à New-York, je ne savais pas trop comment il me serait jamais possible de me rendre au collège Eastman. Pour venir ici, j'ai dû renoncer à une entrevue que j'avais promis d'avoir ce soir avec un des hommes les plus distingués du monde—un Américain.

Je l'ai fait, par obéissance à un message que le Lieutenant-Gouverneur élu m'a transmis, hier, par téléphone.

Il faut que vous y alliez, dit-il, — Impossible ! — Mais, reprit-il, ma femme vient justement de sortir du bureau et m'a dit que sa mère... — J'irai, j'irai,—répondis-je...

Je m'étais déjà trouvé, moi-même, en semblable cas.

Il faut bien qu'en ce monde la belle-mère ait son utilité ; autrement, où prendrions-nous nos femmes ?...

Il est assez difficile de savoir exactement où commencer, où tracer la ligne de démarcation, où finir, quand il s'agit d'adresser la parole à des jeunes gens au début d'une carrière commerciale ou à leurs premières armes dans la bataille de la vie. Il m'est toujours excessivement intéressant d'avoir à rencontrer de ces jeunes gens-là. Je sais depuis bien longtemps que le secret de la longévité, de la santé, de l'éternelle jeunesse est d'être toujours avec les jeunes, de s'intéresser à leurs jeux, à leurs amusements, à leurs ambitions, à leurs agissements et à leurs carrières.

Mon ami le Lieutenant-Gouverneur a posé la question d'une éducation classique suivie de l'éducation qui peut se puiser dans un collège commercial.

J'admets avec lui que si le temps, les circonstances, les ressources pécuniaires le permettent, il est infiniment plus avantageux à un jeune homme de se procurer une éducation libérale dans une de nos grandes

universités, d'abord ; mais l'argent, le temps, et l'occasion à cette fin ne sont pas donnés à tous. Alors, que faire ? De nos jours, personne, ni jeune homme, ni jeune fille, ne peut espérer réussir dans aucune carrière, sans y avoir été parfaitement préparé. Il est passé, le temps des succès du hasard et de l'habileté inculte ; il faut savoir répondre aux exigences particulières de notre siècle.

Adam et Eve n'avaient nul besoin d'une éducation classique, ni académique, ni commerciale. Pas de nécessité, pour Adam, de tenir compte des dépenses de sa famille, ni pour Eve, de faire la somme des factures de sa modiste. Pas de nécessité, pour Adam, d'entretenir une correspondance considérable avec les gens d'affaires des diverses parties du pays, ni de solliciter des différentes branches de commerce des commandes pour la maison dont il était chef. Pas de nécessité, non plus, pour Eve, d'avoir de papier, ni d'encre, ni de plume pour écrire des lettres d'amour ou d'autres, à l'élu de son cœur ; et cependant, ils avaient tout ce qu'il leur fallait, dans le jardin d'Eden.

Au moyen âge, pas un homme ne pouvait s'attendre au moindre succès dans la vie avant d'avoir habitué ses muscles à supporter le poids d'un habit de fer, de cuissards de fer, d'un casque de fer, d'un immense bouclier et d'une immense épée. A moins de pouvoir tout cela, et de pouvoir, en outre, manier ses armes avec plus d'adresse, de vigueur et de force que qui que ce fût, on restait sans aucun espoir de succès, et

dans ce temps-là, ceux qui avaient à demander leur subsistance au travail étaient tenus de savoir fabriquer des cottes d'armes de fer, des casques, des boucliers et des lances de fer. Advenant un changement dans la civilisation, on cessa d'employer tout ce monde, et la plus belle, la plus exquise pièce d'ouvrage qui se fût alors fabriquée à Tolède serait absolument sans valeur aujourd'hui, sur n'importe quel marché de l'univers, et ce peuple d'ouvriers se trouverait tout à fait sans emploi. Ainsi, à mesure que se produit la révolution des siècles, le monde change, et la variation des scènes du théâtre de la civilisation oblige les hommes à se rendre habiles à des occupations nouvelles.

Au premier âge de ce pays, le succès en affaires n'exigeait pas d'habileté. L'agriculture était le grand objet des aspirations générales, et la plupart des jeunes gens s'y destinaient. Ceux qui vinrent à se livrer au commerce y trouvèrent des avantages sans bornes, comme il s'en offre tant dans un pays nouveau, qui n'est que partiellement développé, et où il y a toujours, pour un homme, à faire quelques découvertes qu'il peut rendre productives d'argent sans s'être préparé à la besogne au moyen de laquelle l'argent se fait.

Nos ancêtres ont jugé qu'ils n'avaient besoin d'une éducation ni collégiale, ni technologique, ni scientifique. De tous les hommes à grands succès, si vous entendez par succès : accumulation d'argent, tels que le

commodore Vanderbilt, George Law, Daniel Drew et tant d'autres, pas un seul n'avait été préparé à l'entreprise dans laquelle il réalisa sa vaste fortune. Mais grâce à l'invention, à la mécanique, à l'électricité, au développement de l'industrie de l'acier, grâce à l'application des forces de la nature en vue d'activer la production industrielle, il est arrivé que pas un homme ne peut s'attendre à dépasser le niveau du vulgaire ouvrier à moins d'avoir subi un entraînement relatif au genre d'affaires auquel il entend se livrer. S'il veut être musicien, il lui faut un apprentissage parfait, car nos oreilles sont instruites de ce que musique veut dire. S'il opte pour les affaires, il doit connaître la branche spéciale à laquelle il entreprend de dévouer sa vie, ou avoir des connaissances générales qui lui permettent de la comprendre, quelle qu'elle soit. Autrefois, un avocat pouvait réussir en étudiant au bureau d'un autre avocat, mais aujourd'hui, il expose terriblement son avenir professionnel, s'il ignore l'école de droit. Autrefois, un médecin pouvait se tirer d'affaire en faisant son stage chez un autre médecin, mais aujourd'hui, pas un ne saurait se flatter de conquérir la moindre réputation dans sa profession à moins de passer par une des grandes écoles de médecine et de profiter des grands avantages de l'hôpital. Il en est ainsi du journalisme et de mille et mille carrières qui ont surgi depuis cinquante ans. La sténographie est de celles-là, la clavigraphie est de celles-là, l'industrie des chemins de fer également.

Prenons seulement les chemins de fer. Il y a soixante ans, on en voyait à peine aux Etats-Unis. Aujourd'hui, il y a 800,000 hommes dont les noms figurent sur les rôles de paie des chemins de fer de ce pays. Aujourd'hui, il y a plus d'un million d'hommes occupés à fabriquer des locomotives, des rails d'acier, des rivets, des barres et tout ce qui constitue la mécanique d'un chemin de fer, ses wagons à fret, ses wagons à voyageurs et tout ce qui s'y rapporte, et il y en a des centaines de mille autres qui extraient la houille destinée au chauffage des locomotives. Ainsi, cette seule exploitation, à la naissance de laquelle ceux qui vivent encore se rappellent avoir assisté, fournit de l'emploi à des millions d'hommes qui, à leur tour, ont des millions de gens à faire vivre.

L'industrie des chemins de fer en est venue à demander beaucoup d'habileté, et il y a lieu de développer, comme on les développe aussi, dans nos écoles technologiques, les études qu'elle requiert nécessairement. Les hommes qui réussissent le mieux sur nos chemins de fer d'aujourd'hui, sont ceux qui, dans un de nos collèges ou écoles scientifiques ou technologiques, se préparent à devenir ingénieurs-mécaniciens. Ces hommes s'entraînent, en quelque sorte, à l'accomplissement de la grande tâche qui leur sera dévolue dans l'exploitation des chemins de fer.

Nous avons parmi nous, il est vrai, sur le chemin de fer du New-York Central, des hommes qui étaient partis du dernier échelon, mais tous ont étudié bien

fort, aussi fort que s'ils eussent fait un cours d'études dans nos écoles technologiques ou scientifiques.

M. Toucey est notre gérant général. Il est originaire de Poughkeepsie. Il a débuté comme serre-frein : il a occupé tous les grades, mais je ne connais pas d'homme qui, dans les quarante ans qu'il a passés au service du chemin de fer, ait étudié autant que M. Toucey.

M. Van Etten, notre surintendant général, a débuté comme opérateur de télégraphe, mais je ne connais personne qui, en cette qualité, ait plus sérieusement étudié comment faire circuler les trains, diriger les hommes et remplir les devoirs de chaque département de l'administration d'un chemin de fer ; autrement, M. Van Etten ne serait jamais parvenu au poste de la surintendance générale.

Il en est ainsi des divers surintendants, de tous ceux qui se trouvent dans notre département des ingénieurs ou dans celui de la comptabilité ou des finances.

Prenez le trésorier de notre chemin. Il a commencé à l'âge de douze ans. Il a fait, dans tous les départements, la plus sévère expérience de la tenue des livres, car il était chargé, sous sa propre responsabilité, de percevoir et distribuer l'argent de la corporation ; mais ce fut par les profondes études auxquelles il se livra avec le plus infatigable acharnement en dehors des heures d'affaires, ce fut par sa promptitude à exécuter l'ouvrage qu'on lui donnait, sans s'arrêter à

penser combien cet ouvrage pouvait être étranger à celui pour quoi on le payait, que M. Rossiter est parvenu, avant l'âge de cinquante ans, à son poste de trésorier de la compagnie du New-York Central.

Maintenant, mes jeunes amis, vous êtes, la plupart d'entre vous, à chercher dans la vie, à la lumière d'une idée, et cette idée, c'est celle du succès.

Qu'est-ce donc que le succès dans la vie ?

Je suppose bien que si vous alliez par les rues de Poughkeepsie, demander à tout homme au-dessous de trente ans, qu'est-ce que le succès dans la vie, il vous répondrait : c'est un million de dollars. Voilà, pourtant, un très pauvre idéal du succès dans la vie. Il est bel et bon de travailler à gagner un million de dollars, mais combien y parviennent ? Fort peu.

Un homme qui n'aurait d'autre but que de réaliser un million de dollars, ferait une bien triste méprise, même s'il réussissait. J'ai intimement connu tous les grands richards de mon temps. Bien que j'aie dû restreindre l'exercice de ma profesion à une spécialité, les rapports qui sont nés de là m'ont fait devenir, de façon ou d'autre, le conseil et l'aviseur d'un grand nombre d'hommes très riches. Combien peu d'entre eux fallait-il compter comme ayant eu du succès ! J'ai vu un homme envié de tout le monde parce qu'il

avait accumulé des millions, et des jeunes gens s'arrêter à le regarder, puis prendre un verre et se dire : A quoi bon ! nous ne pourrons jamais monter là où il est. Et cependant, cet homme souffrait tellement de la dyspepsie, qu'il ne pouvait prendre un repas et n'avait pu en prendre un seul depuis des années ; il lui était impossible de jouir de quoi que ce fût en ce monde, parce que la peine et la misère qu'il s'était attirées précisément pour acquérir son immense fortune, ne cessaient de le ronger.

Il m'est arrivé de passer une soirée avec un homme immensément riche, envié de tous, lui aussi, entouré de flatteurs, d'obséquieux, de sycophantes, de lèche-crachats ; et quand ils se furent tous retirés, il me dit : ces gens me croient heureux ? je ne le suis pas. Je n'ai pas eu l'avantage de m'instruire, dans ma jeunesse. J'ai été trop occupé pour profiter de l'occasion qui s'en est offerte lorsque j'eus atteint l'âge où l'on est homme, et maintenant que j'ai cette énorme fortune et que je suis en contact avec ces gens émoulus de nos universités et académies, et que je veux m'efforcer de les égaler, je comprends mon ignorance et mes défauts à tel point, que je donnerais tout ce que je possède, en retour d'une éducation comme celle que je suis à faire donner à mon fils.

Ainsi, le bonheur ne procède pas d'un million de dollars. Tout homme qui en est arrivé à pouvoir se suffire, ne compter sur l'aide de qui que ce soit pour payer sa pension, ses habits, se présenter et faire

bonne figure dans la société, celui-là a déjà obtenu un succès ; le reste, c'est de l'accumulation.

Mon expérience comme patron de 35,000 hommes et en relations d'affaires avec des institutions qui en emploient 100,000 de plus, c'est que la plupart des jeunes gens manquent de réussir, par leur propre faute, en ne saisissant pas les bonnes occasions qui se présentent à eux. Voici ce que j'entends dire par là : Me trouvant l'autre jour en ville, dans un grand bureau d'avocat, je dis à celui qui en est le chef : Vous travaillez, à vous faire mourir !

—Le chef de tout établissement en ce pays, est dans ce cas ; il travaille au point de se faire mourir, parce qu'il ne peut avoir l'aide qu'il faut.

—Toujours est-il que vous travaillez, à vous faire mourir !

—Eh ! bien oui, reprit-il, et pour cette raison : voyez-moi ce bureau plein de clercs, voyez comme chacun épie le moment où je vais sortir, pour perdre son temps à des folies, et comme chacun, l'œil sur la pendule, s'applique à regarder venir l'heure de s'en aller. Si, parmi ces jeunes avocats et ces clercs qui se préparent à le devenir, il y en avait un qui voulût se charger de l'ouvrage que je lui confierais, et rester ici toute l'après-midi, toute la soirée, toute la nuit s'il le fallait, comme je faisais quand j'ai commencé, celui-

là, avant peu d'années, serait mon associé ; mais il n'y en a pas un seul, pas un seul !

C'est la chose la plus rare du monde que de trouver un homme à gages ou à salaire, consentant de faire plus que ce qu'il s'est engagé à faire. Dès que vous lui demandez de faire quelque chose en dehors de là, il veut savoir si vous allez augmenter ses gages ou lui payer un prix particulier pour ce surcroît de travail.

Prenez n'importe quelle grande maison de comptabilité, n'importe quelle grande fabrique, n'importe quel grand établissement, où vous voudrez ; s'il est entendu qu'on y quitte l'ouvrage à cinq heures, vous verrez qu'à quatre heures et demie, 99 par cent de ceux qui sont employés là, ont les yeux collés aux aiguilles de la pendule. S'il se trouve parmi eux un seul homme pour dire à son compagnon malade : je vais faire votre ouvrage, ou au chef de bureau, quand il reste de la besogne à faire : je vais me tenir ici jusqu'à ce que ça soit fini, celui-là est certain d'avancer, et de monter dans l'échelle sociale, s'il conserve sa santé et ne s'adonne pas imprudemment à un autre genre d'occupation.

Depuis quelque temps, on nous enseigne que les chemins du succès en ce monde sont, à présent, fermés, et qu'il nous faut absolument une révolution pour les rouvrir, tant la vie est devenue difficile.

Il meurt des hommes et il en vient d'autres prendre leur place, et les avenues qui aboutissent au succès restent les mêmes : elles sont ouvertes pour tous

ceux qui veulent les parcourir avec une détermination indomptable, une intégrité absolue et une infatigable énergie, et il n'y a que ceux-là qui réussissent.

Vous n'allez pas supposer que M. Woodruff est parvenu à la position indépendante qu'il occupe dans le monde des affaires, à l'âge qu'il a, sans avoir travaillé, au besoin, à toute heure et malgré l'heure ? Si l'on venait me demander quel est le secret du succès et du bonheur en cette vie, je répondrais : c'est le travail, le travail et encore le travail. Je ne veux pas dire qu'il ne faut que du travail et point de récréation, mais ce que je veux dire, c'est que celui-là a le plus de santé et le plus de bonheur, qui, chaque soir, quand il s'en retourne chez lui ou se met au lit, peut se rendre le témoignage que tout l'ouvrage que sa tête et ses mains avaient trouvé à faire, a été fait et parfait.

Maintenant, attachez-vous à la profession, à la ligne d'affaires, à la voie dans laquelle vous avez décidé d'entrer. Roche qui roule... Vous savez tout cela ? La réponse est que poule qui couve ne pond pas. Ainsi, ne faites aucun cas des proverbes, vous aurez tôt découvert par vous-mêmes si vous êtes faits pour ce que vous avez entrepris.

Des nombreuses bonnes paroles d'Abraham Lincoln, une des meilleures, c'est que vous ne pouvez mettre une cheville carré dans un trou rond. Si donc vous êtes cette cheville carrée, ne perdez pas votre temps à vouloir entrer dans un trou rond :

cherchez-en un carré. Vous finirez par le découvrir. Je ne connais pas encore de cas où un homme déterminé à réussir, n'y soit parvenu, si la santé ne lui a fait défaut.

Me trouvant à l'université Cornell, l'an dernier, à l'occasion d'un discours que j'avais à y faire, je pénétrai dans le département de l'électricité. J'ai quelques notions d'électricité, comme doit en avoir tout homme qui s'occupe de chemins de fer ; or, j'ai vu là l'électricien le plus compétent qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer, si j'en excepte de grands inventeurs comme Edison ou Tesla. Après m'avoir exhibé les pièces de mécanique et ce qu'il enseignait aux élèves, il me dit : M. Depew, je vous salue comme mon chef. — Je ne suis pas électricien, lui dis-je. — Non, reprit-il, mais moi, je suis gradué du New-York Central. — Comment cela ? — Eh bien ! continua-t-il, je débutai là comme chauffeur, faisant tout mon possible ; bientôt, je devins ingénieur de locomotive et résolus de m'instruire et d'être plus que cela, et je me mis à étudier, la nuit, pour me préparer à entrer au collège Union. Quand j'eus fait les études préparatoires, en étudiant la nuit, le dimanche, dans les cours, quand je n'avais rien à faire et que je n'étais pas appelé à mon engin, je me trouvai en état de subir mon examen préliminaire et fus admis au collège Union. J'exposai alors exactement à la faculté de l'Union les embarras de ma position ; on arrangea les choses de manière à me permettre de réciter mes

leçons et de suivre les cours alors que je ne serais pas sur mon engin, car je devais y être et travailler, pour payer mes frais d'enseignement, mais je n'avais à faire que la course de Schenectady ouest, et retour, car la compagnie m'aidait. Et le jour où je devais prendre mes grades, j'arrivai à Schenectady en salopettes, les mains sales sur la valve d'étranglement, et 50 minutes après, j'étais en habit de gala, recevant mon diplôme du vieux collège Union !

Il n'eut pas besoin d'une révolution pour trouver un nouveau moyen de réussite : il se le trouva lui-même, et ce moyen, il se présente à chacun de nous, dès que nous avons découvert ce qu'est notre vocation dans la vie. Le reste est tout à fait facile.

Une autre condition nécessaire au succès, c'est l'économie.

J'ai eu cent occasions de m'entendre dire : " Mais, comment pourrais-je épargner $50, $60, ou $100 par mois ? " J'ai connu des gens qui ne pouvaient épargner $50,000 par année. A un de ceux-là, son père avait laissé un splendide héritage qui lui rapportait $50,000 par année. Il en est arrivé à des embarras financiers parce qu'il dépensait $100,000. Un jour, je le fis entrer dans mon cabinet et lui dis : eh bien ! mon ami, je vous connais depuis nombre d'années, votre père vous a laissé $50,000 par année, et vous en

dépensez $100,000. Pour vous procurer le surplus, vous hypothéquez cette maison, cette fabrique et vos autres biens ; dans peu de temps vous n'aurez plus de revenus du tout.

Eh bien ! monsieur, répondit-il, je veux tout simplement que vous sachiez qu'un gentilhomme ne peut pas vivre à moins de $100,000 par année.

—Et que ferez-vous quand tout sera fondu ?

—Il n'est pas question de ce que je pourrai faire alors ; seulement, je sais ce qu'il faut, au minimum, à un monsieur, pour vivre...

Voilà qu'un jour, il entre me demander de lui prêter $2,500.

—Non, lui dis-je, à un homme qui fait la vie que vous faites, je ne prêterais pas 25 cents.

Ce n'était pas un homme dissipé ; seulement, il éparpillait l'argent.

—Pourquoi voulez-vous $2,500, lui dis-je ?

—Eh bien ! reprit-il, c'est parce que mes créanciers m'ont nommé un administrateur et que celui-ci ne m'alloue que $100 par mois, avec lesquels je vis.

Il voyait enfin, que bien qu'il eût dépensé $100,000, il pouvait vivre avec $100 par mois, et être tout autant gentilhomme. S'il avait supprimé quelque-uns de ses yachts à vapeur, quelques-unes de ses écuries à chevaux trotteurs, de ses réceptions extravagantes, et assez épargné pour prévenir les effets des jours nuageux et de la dépréciation des valeurs, il aurait pu vivre d'une façon splendide et avec plus d'agrément,

car sa vie a été semée des plus grandes inquiétudes.

Il y avait deux hommes d'employés à la Grande Gare Centrale. Il y a vingt-cinq ans, je leur dis : commencez à faire des épargnes !

—Impossible, répondirent-ils.

—Pourtant, il le faut !

—Eh bien ! dit l'un d'eux, je vais le faire.

L'autre persista à dire que c'était impossible.

Ils gagnaient un égal salaire. Celui qui s'était mis à épargner vint me trouver au bout de quelque temps avec un millier de dollars, avec quoi je lui achetai un bon ; puis l'intérêt de cette somme et ses nouvelles épargnes lui valurent un autre bon.

Il s'est écoulé vingt-cinq ans ; cet homme retire de ses placements un revenu plus élevé que son salaire ; l'autre est venu une douzaine de fois me supplier de lui obtenir un emploi additionnel pour l'aider à compenser l'insuffisance du sien. L'un s'est pourvu lui-même de ce qu'il lui faudrait au déclin de ses jours, alors qu'il cesserait de travailler ; il a pourvu sa femme et ses enfants de ce dont ils auraient besoin pour vivre, quand lui ne serait plus ; l'autre et sa famille se sont vus dans l'obligation de s'adresser à la froide charité du public.

Je n'entends pas que, sous prétexte d'épargner, un homme soit sordide et misérable, mais je dis que l'habitude de l'épargne est une garantie de prospérité. Celui qui épargne un peu, quelque maigre que soit son salaire, aussitôt qu'il a pris l'habitude d'épargner,

cesse de fumer des cigarettes, de prendre souvent la bière, de payer ce qu'on appelle la traite—la traite ! le fléau de l'Amérique.

J'ai vu un radieux jeune homme, magnifique garçon, plein de vie, d'énergie, de vigueur, d'espérance, de promesses et d'ambition, je l'ai vu boire, non parce qu'il était altéré, mais parce qu'il était trop fier pour n'en pas faire autant que les autres. J'ai vu des jeunes gens se présenter avec d'autres au bar d'un hôtel où je logeais en passant. Ils étaient une vingtaine. Quelqu'un d'entre eux propose qu'on prenne un verre ; tous de s'avancer et de boire. Or, l'étiquette le voulant ainsi, chacun des dix-neuf autres paye sa ronde. Personne ne veut plus boire, chacun déteste de boire encore, on n'est pas altéré, mais il faut faire bonne figure en présence les uns des autres. Le résultat est qu'ils s'enivrent tous, se déshonorent, déshonorent leurs familles, et ne ramènent qu'une brute à leur jeune femme ou à leur misérable mère. J'ai vu des centaines de jeunes gens céder à l'habitude de boire en pareille circonstance, devenir ivrognes et s'en aller chez le diable.

Quand j'étais jeune député à la Législature, car je suis entré dans la politique de bien bonne heure,dans la vingtaine, tout le monde avait l'habitude de boire, et il était d'usage, pour tous ceux qui avaient besoin de quelque chose à la Législature, de commencer par y envoyer une caisse de cognac ou de whiskey. Entriez-vous dans la chambre d'un député ? on y versait

le whiskey ou le cognac ; mettiez-vous le pied dans un hôtel ? vous vous sentiez aussitôt poussé vers le bar, pour boire. Tous les hommes de mon temps qui avaient contracté cette habitude, sont morts, et ils sont morts d'avoir bu. Tout les hommes de mon village natal qui s'étaient mis à boire, sont morts, et ils sont morts d'avoir bu, et la plupart de ceux qui n'ont point bu, et qui ont pratiqué la sobriété, vivent encore, et sont à l'aise et indépendants du monde. Je me serais perdu moi-même et serais mort ivrogne, si je n'avais pris une résolution. Il y a quarante ans, il n'existait pas de sociétés de tempérance qui eussent quelque valeur, mais j'ai compris la tendance de ces institutions et j'ai pris la résolution de ne jamais boire à un bar ou entre les repas. Et, comme de raison, un homme n'ira pas prendre d'apéritif pour le déjeuner, et il est fou d'en prendre pour le lunch ; de sorte qu'il ne lui reste que l'occasion du dîner, pour boire. Or, dans la vie journalière, on boit peu au dîner, et ainsi, le penchant se trouve réduit au minimum. C'est pour avoir gardé cette résolution, que je suis ici, ce soir, en florissante santé, plein de vigueur, et capable, comme cela se voit, de faire plus d'ouvrage, à soixante ans, que trois hommes, quels qu'ils soient, n'en pourraient faire.

.. ..

Ce qui se passe à Albany me rappelle une histoire que je contais un jour, et qui fut reproduite par les journaux. Quand il m'est arrivé de la répéter, on a dit que c'était une chataigne ; mais mieux vaut une

chataigne que pas de noix du tout. Il y était question d'un de mes anciens condisciples, un ecclésiastique. Etant allé le voir un jour, je lui dis, en regardant jouer son jeune fils sur la pelouse : vous avez là un joli garçon ; que vous proposez-vous d'en faire ?

—Bien ! dit-il, après avoir discuté la question et le choix de ce que nous devrions lui donner à faire, ma femme et moi avons, enfin, résolu de le soumettre à une épreuve. Nous l'avons mis dans le salon avec une bible, une pomme et un billet d'un dollar, et j'ai dit à ma femme : maintenant, si, à notre retour, nous trouvons le garçon en train de feuilleter la bible, je ferai de lui un ministre du culte ; s'il a mangé la pomme, il sera cultivateur, et s'il s'est enfui avec le dollar, il sera avocat. A notre retour, l'enfant était assis sur la bible, mangeait la pomme et tenait le dollar serré dans sa main. Femme, lui dis-je, cet enfant-là est un cochon, nous en ferons un politicien.

Mais, mes jeunes amis, ce n'est pas toute la vie que de suivre une simple vocation, c'est-à-dire la besogne que vous avez choisie ; ce n'est pas toute la vie que de se rendre au magasin ou au bureau, et de revenir à la maison ; ce n'est pas toute la vie que de tout simplement travailler. Il faut savoir se reposer. Or, d'après mon expérience, c'est l'homme qui travaille de la

manière la plus intelligente et la plus méthodique, qui a le plus de temps pour la récréation,et s'amuse le mieux. Je ne crois pas que personne tire de la vie plus de plaisir que moi-même, ni ne travaille plus fort que moi. S'il m'arrive de ne pouvoir trouver d'amusement ailleurs, je suis toujours certain d'en trouver auprès de notre frère Woodruff.

J'ai connu Eastman intimement, je l'ai connu pendant des années. C'était un type magnifique. Personne ne remplissait sa tâche avec plus d'intelligence, plus d'énergie, plus de détermination et de puissance que Eastman. Personne ne s'amusait avec plus d'entrain. Personne, dans Poughkeepsie, ne consacrait plus de temps aux affaires de la ville, ni dans Albany, aux affaires de l'Etat. Personne ne savait vous rendre la vie plus agréable que Eastman lorsqu'il venait s'asseoir près de vous dans un wagon de chemin de fer, entre Albany et Poughkeepsie. D'ordinaire, si l'on a quelqu'un à côté de soi lorsqu'on voyage en chemin de fer, au bout d'un quart d'heure, on voudrait se suicider ou le tuer ; mais avec Eastman, on regrettait toujours d'arriver au terme du voyage. Eastman avait entrepris de bâtir le pont de Poughkeepsie, il l'a bâti. Personne ne peut dire ce qu'il aurait accompli encore, s'il eût vécu. Personne au monde n'aurait pu attirer le trafic vers ce pont, imposer de nouvelles conditions

aux rapports de l'Est avec l'Ouest, si ce n'est un homme de l'énergie, de la puissance créatrice et de la terrifiante valeur de notre ami. Il n'avait ni grands ancêtres, ni fortune : seulement une tête, des bras et des jambes, et il s'en est servi tout le temps.

Comme vous le verrez en avançant dans la vie, un homme a d'autres devoirs que celui de s'appliquer aux affaires : si vous n'avez pas assez d'argent pour faire vivre une femme, ne vous mariez pas, mais, à la minute même où vous en aurez assez, mariez-vous. Peut-être vous faudra-t-il un rude travail pour conquérir votre compagne, mais, enfin, elle se rendra ; elle finit toujours par se rendre.

Un heureux mariage est un préservatif contre les neuf dixièmes des malheurs et des tentations de la vie. C'est un chez soi, c'est le bonheur. Quand un homme peut faire vivre une femme qui lui sera une aide sous tous les rapports, le mariage est d'excellent augure pour le succès de sa carrière. Alors, cet homme devient meilleur citoyen, plus religieux, plus utile à la société ; il vaut deux fois mieux qu'auparavant.

Il vous faut quelque chose qui puisse vous intéresser, en dehors de vos affaires. Procurez-vous la meil-

leure bibliothèque possible. Voyez si votre goût vous porte aux recherches historiques, et s'il en est ainsi, pendant les longues soirées, pendant les fêtes et les dimanches, vous goûterez le charme de cette étude, et vous vous verrez grandir avec une meilleure connaissance des grands événements de ce monde, et des grands hommes qui l'ont gouverné. Si c'est l'étude de la nature que vous préférez, le champ en est illimité. Comme exemple du bien qu'on peut en retirer, laissez-moi vous dire que Hugh Miller, de maçon qu'il était, est devenu un des plus grands géologues et des meilleurs écrivains de son temps.

Faites-vous membres de quelque église. Je fais peu de cas d'un homme qui ne s'intéresse pas à quelque église, que ce soit celle que l'on voudra. Vaut mieux l'église des mormons, l'église de la science chrétienne, que pas d'église du tout. Il n'y en a pas une qui conduise l'homme vers le mal, pas une qui ne contribue à le dignifier dans quelque mesure.

L'union à l'église est de nature à aider, non seulement au point de vue spirituel, mais beaucoup aussi au point de vue de l'entourage, des affaires, de la conduite à tenir dans la société pour y être considéré comme un gentilhomme : déférence pour les autres, obéissance à un pouvoir supérieur, égards pour l'état

et les besoins de ceux d'entre nos frères et sœurs qui se trouvent plus mal partagés.

Surtout, ne vous laissez pas tourner l'esprit à ne voir chez les hommes et dans les choses, que du mal. Je vous dis que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population de la terre sont bons ; et si vous étudiez l'humanité dans une bonne intention, vous ne manquerez pas d'y trouver du bon.

Si quelqu'un vous parle des femmes de manière à vous convaincre qu'elles sont méchantes, fuyez-le comme vous fuieriez la lèpre et la picote.

Gardez-vous d'aller vous asseoir autour des magasins, sur les rangées de barils, ou derrière le poêle d'une pharmacie, pour y faire échange de vils propos ; ils déprécient, ils dégradent la nature humaine, et votre esprit et votre pensée.

Quand vous songerez à l'humanité, rappelez-vous que vous avez pour mère un ange, pour sœur un ange, et que c'est un ange que vous voulez pour femme.

Je crois dans le vrai, le bon et le beau. Après tout, ce monde est vraiment bon et vraiment beau, et, quelle que soit sa foi aux promesses du monde à venir, tout homme qui vit avec droiture et dignité dans celui-ci, différera, autant que possible, de gravir les degrés de l'escalier d'or qui conduit à celui-là.

IV

TENTATION

(*Au téléphone*)—Hello !

—Hello ! Qui me parle ?

—C'est moi.

—Qui, toi ?

—Voyons, farceur, tu me r'connais pas ? C'est moi, c'est Ernest. Comment vas-tu, vieux loustic ?

—Ah ! tiens, r'garde moé lé don', lui ! Assez bien, merci. Et toi ?

—Moi ? ça n'va pas trop bien. J'ai un rhume du diable.

—En effet, j'm'aperçois qu't'as pris l'rhume, ta voix est enrouée.

—C'est-à-dire que c'est l'rhume qui m'a pris.

—Farceur toi-même !

—Quel temps, hein ?

—Bien oui, dis-moi don', c'temps d'chien, tout à coup ?

— Où es-tu, don' ? es-tu au club, dans l'moment ?

—Oui. Les amis viennent d'arriver ; on t'attend, justement, pour une p'tite partie. Tu descends pas ?

—Oh ! j'crois bien qu'non, pas ce soir ; les enfants sont malades, la femme est seule pour en avoir soin, tout ça... J'ai envie de remettre à une autre fois.

—Fais don' pas l'fou, avance don'. Rien que 5, 10, 25, et jusqu'à minuit, seulement. Tu nous gagneras d'quoi payer ton docteur et puis tu t'en iras.

—Ah ! que vous êtes sarpents, vous autres !... Arrête un peu, j'vais voir. (*A sa femme*) Dis don', vieille, on me demande d'aller au club ; qu'est-ce que j'vais faire ?

—Ah ! bien, en voilà une question ! Qu'est-ce qu'il va faire !... Comme s'il avait l'habitude de me consulter pour aller gaspiller ses nuits à ce cher club !... Va donc où tu voudras ; ce ne sera pas la première fois que j'aurai été obligée de me passer de toi. Du reste, à l'heure et dans l'état que tu as coutume de revenir !...

—Comment, dans l'état ?...

—Oui, oui, c'est bien, dépêche-toi, va-t'en. Tu aurais bien mieux fait de te marier avec un paquet de cartes, toi.

(*Au téléphone*)—Hello !

—C'est toi, Ernest ?

—Oui, est-ce toi ?

—Oui. Ne pleurez pas, j'vais vous r'joindre, là.

—Ah ! bon, ça c'est gentil, au moins. Est-ce que tu descends tout d'suite ?

—Le temps d'passer la bougrine, et j'suis rendu.

—Bravo ! Arrive.

—Tel que j'te l'dis.

—Parfait, mon vieux. Au revoir.

—R'voir !...

(*Sa femme*) — Oublie ta famille, oublie tout, si tu veux, mais au moins, pense à prendre ton porte-monnaie, tu vas en avoir besoin.

(*Lui*)—.. .. ..

(*La porte*)—Bagne !.....

V

ENTRE DEUX QUADRILLES

CONTE CANADIEN

C'est chez Boulé qu'on veillait, ce soir-là. Les jeunes gens venaient de danser la "coquette," et l'avaient dansée double ; il commençait à faire chaud. Pour s'amuser tout en se ressuyant, quelques fillettes s'en vinrent demander un conte au père Baptiste, un bon vieillard qui les avait regardé sauter, en fumant sa pipe, seul dans un coin.

—Ah ! ça, mes enfants, dit-il, vous savez bien que je suis trop vieux, que je n'en sais plus, de contes, moi. Je ne me souviens plus de rien !...

—Bien oui, mon oncle, vous en savez, c'est parce que vous ne voulez pas nous en conter, que vous dites ça. Contez-nous en donc... Rien qu'un petit, tout

petit, le plus petit de tous, rien que long comme ça, tenez. Voulez-vous ? Oui, hein, vous voulez ?...

—Oui, il veut, oui, ma chère enfant, il veut ! clamèrent, en chœur, les fillettes : voyons, là, vous autres, tâchez de vous taire et d'approcher ; mon oncle va nous conter un beau conte.

Et tous d'applaudir, de se taire et de s'approcher...

Alors, le père serra sa pipe, se passa, aller et retour, le revers de la main gauche sous le nez, se recueillit, fixa le plafond où se réfugie le mystère, puis abaissant et promenant ses regards sur l'auditoire, comme pour s'en emparer du coup, il débuta ainsi :

Or donc, messieurs et dames, il est bon d'vous dire qu'il y avait, une fois, dans certaine ville, un coin obscur ; dans ce coin, un trou ; dans ce trou, un ouvrier.

Etant garçon, notre homme avait trouvé l'tour d'assez bien vivre, mais depuis qu'il avait fait, comme on dit, la bêtise de se marier, il en arrachait. Comme de juste, le salaire qui suffit à un, ne peut pas suffire à cinquante. Eh ! ce pas fin, aussi ! N'avoir rien du tout devant soi, et s'en aller prendre une fille pauvre. Pourquoi pas une riche ou qui aurait eu, au moins, un p'tit brin de butin ! Ça fait rejoindre les deux bouts ensemble !... à condition, vous me direz, qu'on y touche tout de suite, parce qu'à la fin du compte, un gendre est toujours pas un chien ; il aime bien qu'une dot, quand il y en a, soit

payable un peu avant sa mort. Sans cela, voyez-vous ? c'est certain qu'il goûte de moins en moins le bonheur de gagner tout seul et chaque jour, de quoi faire vivre la p'tite femme plus richement qu'elle ne vivait chez elle, même dans le temps que les parents la "boomaient," pour mieux tenter les bons partis. Riche rien que de nom, comme ça, le diable m'emporte ! je crois que c'est encore plus triste que pauvre. Aussi, prenant en considération les vilaines surprises du " bluff " qui gravite autour des mariages riches, les amis de notre ami, qui n'étaient pas des fous, avaient fini par concéder que s'il n'avait pas tout à fait raison, il n'avait peut-être pas tout à fait tort, non plus, de s'être marié pauvrement.

Ce qui n'avait ni rime, ni bon sens, par exemple, c'étaient les frais sans " émite " qu'avait coûtés le mariage : dispense de deux bans, agrès numéro un pour la mariée, la musique, les beaux bouquets, les chandeliers d'or !... jusqu'au grand tapis, dans la grande allée !... Non ! mais, je vous dis !

Et lui, le marié, don' ! fallait l'avoir vu avec les bottes fines, l'habit de gala, le tuyau, les gants d'une main, la canne de l'autre ! C'est pas ça, on aurait juré d'un avocat !

S'il avait dû en cracher, des " cents," le pauvre garçon, pour tout payer ! D'aucuns répétaient mêmement qu'il n'en avait pas eu assez, qu'il avait été obligé d'en emprunter, et puis pas mal !

N'importe ! c'était un bien beau jour de prin-

temps, que celui où le jeune couple avait dit " oui " à m'sieu l'curé. Ivre de la douce tiédeur de l'air et des arômes persuasifs qui chargeaient l'aile des petits zéphirs, ce jour-là, la fauvette elle-même, sous les feuilles nouvelles, avait semblé répondre d'une voix plus douce à l'autre fauvette.

Le printemps, hélas ! ça ne dure pas toujours ; la lune de miel non plus. Les enfants s'étaient mis à arriver :—trois dans quatre ans—deux étaient morts, la mère avait eu de rudes maladies, les gages du père avaient baissé. Tant de dépenses de plus, avec moins de revenus que jamais pour y faire face, c'en était bien assez pour faire rêver un homme ! Aussi arrivait-il au nôtre d'avoir des accès de pesant où ses yeux vitrés par la terreur, apercevaient comme dans une lumière indécise de cachot, les diverses formes de brefs dont la justice se sert pour faire payer les gens. Que voulez-vous ? on exagère si bien ce qu'on redoute ! Et puis, dans les hommes, y a presque toujours ça de défaut : aussitôt qu'un malheur arrive, comme s'y craignaient de ne pas en avoir assez, vite, y s'empressent de s'en forger d'autres par toutes sortes d'imaginations d'ma grand'mère.

Les femmes, c'est pas pareil, y s'en manque ! Suffit que ça commence à mal aller, pour qu'y s'mettent les oreilles dans l'crin, comme dit l'autre, et qu'y deviennent d'un courage, monsieur ! Oui ! j'pense ben !

Ah ! la p'tite mère, elle, pas d'danger qu'elle vînt se laisser aller ! Elle savait ben qu'y ne lui restait

plus que sa petite Lucette, l'aînée de ses p'tits enfants, et que si on manquait de force en commençant, on pourrait pas se rendre jusqu'au bout, pour l'élever. Si elle en tirait des plans ! si elle ménageait ! si elle travaillait ! le cœur gros, mais sans faire semblant de rien, pour pas augmenter la peine de son mari. Ça tirait des larmes, tant qu'c'était beau d'la voir !

Or, cette année-là, elle s'était mis dans la tête de faire une grosse surprise au papa, quand arriverait le Jour de l'An. Imaginez-vous que sans qu'il s'en aperçût, elle avait serré assez de coppes pour habiller la petite toute en neuf, d'un bout à l'autre. C'est pas toute : elle lui avait tricoté les plus fins p'tits bas ! sans compter qu'elle vous les avait emplis de nananes, et qu'avec l'argent qui lui restait — quand on pense qu'il lui en restait ! — elle avait acheté une catin, j'dirai pas plus belle que la p'tite, parce que ça s'rait pas vrai, mais dans tous les cas, une belle, attention !

Comme de faite, le jour venu, la v'là qui s'élève, prépare c't'enfant de pied en cap, y met dans les mains toute sa fortune, et l'amène, sautillante de bonheur, à la chambre où p'tit papa dormait encore.

—Allons, vieux, murmura-t-elle en l'éveillant, toi qui te plains toujours, regarde-la, ta fifille ; est-ce qu'elle n'est pas bien habillée, ce matin, hein ?

—Vi ! mé bin billée, hein, pe...pe... ?

—Ah ! tiens, comme c'est beau ? Qui t'a donné tout ça ?

—Me...me, tit Zésus, pi tites sœurs.

—Où sont-elles, tes petites sœurs, mon ange ?

—Avé tit Zésus, là, en haut, en haut !

—Lui as-tu demandé quelque chose, toi, au p'tit Jésus ?

—Non.

—Tu lui demanderas pas rien ?

—Sé pas, mé.

—Tu lui demanderas pas que sa maman, elle ne soit plus malade, jamais, jamais, pour avoir bien soin de Titite ?

—Vi !

—Que son papa, il gagne de quoi acheter de belles bebelles pour Lucette ?

—Vi !

—Que Lucette soit toujours une bonne, bonne petite enfant ?

—Eh ? vi !

Et l'embrassant, le père pleura. Et à son tour, leur souhaitant de nouveau la bonne année, la p'tite mère, qui pleurait aussi, dit : " Vieux, quand même ce serait de joie, faut pas pleurer comme ça ! la petite va croire que c'est de peine, et nous aurons gâté son plaisir. Du bon vin, ça remet le cœur ; prenons-en, plutôt. Veux-tu ? "

—Tu en as ?

—Celui que tu m'avais apporté quand j'ai été si

mal ! Tu sais ? Pensant à toi, je m'étais dit : s'il tombait malade lui-même, il en aurait bien plus besoin que moi. Et je te l'ai gardé !

Là-dessus, quelqu'un entra : c'était l'enfant du voisin. Ivre comme d'habitude, son père était revenu tard dans la soirée ; sa mère, dégoûtée, avait fui chez une vieille tante. La maison était restée sans feu, l'enfant, sans sommeil.

—As-tu eu tes étrennes ? hasarda l'ouvrier.

—Connais pas ça, m'sieu.

La petite fille le regardait, silencieuse, avec de grands yeux.

—Qu'est-ce qu'on va faire, Lucette ? dit la femme, le ptit garçon n'a pas eu d'étrennes ?

—En a, mé. Vas n'en denner, hein ?

Et sa main large ouverte lui tendit des dragées.

Le cœur du pauvret semblait voyager entre une acceptation et un refus, entre un sourire et des larmes.

Ce spectacle acheva de transformer l'ouvrier. Un éclair avait pénétré sa raison, un baume mystérieux et doux venait de descendre au fond de son cœur. Lui qui voyait dans sa femme et sa fille deux anges de charité, il avait honte de s'être cru pauvre.

Le courage, l'espérance, les temps meilleurs revinrent, et par-dessus le marché, il lui naquit encore un joli gros garçon qu'il fit instruire, ainsi que la fille, en enfant de prince. Depuis ce temps-là—ah ! ça fait pas mal longtemps de ça — tous les deux se

sont entendus pour faire bâtir à leurs vieux parents un château où ils vivent comme des rois.

Ces gens-là, vous les connaissez pas ? demanda le conteur à ses écoutants.

—Ah ! bien non, pour sûr.

—Tas de menteurs ! c'est la famille chez l'père Fanfan...

—Ah ! ça, mais dites don', ce qu'il vient de conter là, savez-vous que ça y ressemble, en effet ? Qui est-ce qui aurait dit qu'y viendrait nous tirer des éclats de rire, pi des larmes, avec cette histoire ! Non ! mais, y est ben toujours pareil !...

Charles GILL

I

L'Aigle

Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,
Et, sans que le malheur eût vaincu sa fierté,
Son regard convoitait les sphères éternelles.

Je mis fin à l'horreur de sa captivité ;
Son âme illumina ses puissantes prunelles,
Quand, déployant l'ampleur de ses formes si belles,
Il monta dans l'azur et dans la liberté...

Si ton cœur m'a gardé de la reconnaissance,
Tu peux payer bien cher ta simple délivrance,
Toi qui fuis maintenant vers les astres de Dieu.

Conquérant de l'espace, emporte ma mémoire :
Daigne m'associer à ton immense gloire,
Lorsque tu planeras dans le beau pays bleu !

XII

Aux Malveillants

Et malignum spernere vulgus.
Horace

Hurons civilisés, dignes des barbaries,
Qui souillez nos espoirs en y bavant le fiel ;
Eunuques de l'esprit, troupeau matériel
Qu'on entendit hurler au fond des galeries ;

Oiseaux de sombre augure attristant notre ciel,
Mercantiles phrasiers vendus aux coteries,
Au pays de l'Idée, où vous semez du sel,
Nous raillons la clameur de vos lèvres flétries.

L'étincelle que l'Art alluma sur nos fronts,
Vous ne l'éteindrez pas, bien que vos vils affronts,
Comme un vol de corbeau jettent leur ombre noire.

Plus forts que les sifflets et les rires moqueurs,
Les grands alexandrins ont sonné dans nos cœurs
La charge échevelée à l'assaut de la gloire !

III

Ce qui demeure

" La maladie et la mort font des cendres
" De tout le feu qui pour nous flamboya.
" De ces grands yeux si fervents et si tendres,
" De cette bouche où mon cœur se noya,
" De ces baisers puissants comme un dictame,
" De ces transports plus vifs que des rayons,
" Que reste-t-il ? C'est affreux, ô mon âme !
" Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,
" Qui, comme moi, meurt dans la sollitude,
" Et que le temps, injurieux vieillard,
" Chaque jour frotte avec son aile rude...
" Noir assassin de la Vie et de l'Art,
" Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
" Celle qui fut mon plaisir et ma gloire !

BAUDELAIRE

Voilà votre portrait. C'est votre grâce altière,
C'est votre beauté grecque, en la pâle lumière
Filtrée à travers l'or d'un vieux vitrail flamand ;
De longs et chauds rayons caressent doucement
Votre lèvre entr'ouverte où flotte la parole,
Et font de vos cheveux une blonde auréole ;
L'étincelle amoureuse illumine vos yeux,
Vos yeux doux et troublants, vos yeux mystérieux
Dont le regard se perd dans l'inconnu du rêve.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un vent cruel enlève
Sur les fronts adorés la splendeur des vingt ans,
Et qu'un simple reflet résiste plus longtemps
Que la forme vivante, à l'affront des années ?

Si vous les regrettez, vos splendeurs profanées,
Comme aux beaux jours d'antan, vous pourrez les revoir
Sur votre vieux portrait, ainsi qu'en un miroir.

Quand la griffe de l'âge aura creusé vos rides.
Et quand viendra la nuit dans vos orbites vides
Triomphant du suprême outrage de la Mort,
Par votre vieux portrait vous serez belle encor.
Mais les choses, aussi, souffrent de la vieillesse :
Les purs diamants noirs de vos yeux de déesse,
Sur la toile brunie, éteindront leur éclat ;
Puis, le Temps, poursuivant le fatal attentat,
Couvrira lentement de son immense voile
Votre image effacée... et le lambeau de toile
Au lointain avenir ne vous montrera plus.

Alors, malgré l'envol des siècles révolus,
Vous resterez encore aussi belle, Madame,
Car vos traits sont gravés pour toujours dans mon âme !

IV

Fumée

L'Océan reposait. Les feux du bâtiment
Déroulaient leurs flocons sous un ciel sans nuage ;
Ils suivaient en spirale, au sein du firmament,
Les sinuosités de l'écumeux sillage.

Ce charbon, affligeant l'azur comme un outrage,
Volait à la palette de l'éloignement
Un coloris de pourpre et d'or : brillante image
De la beauté qui trompe et du rêve qui ment...

Gare à l'aspect fardé des ténébreuses choses
Luisant d'un pur éclat au fond des lointains roses,
Gare au charme enjôleur des belles visions,

O mortels qui voguez sur l'Océan du Monde,
Vous que le vent emporte à quelque nuit profonde,
Dans l'éblouissement de vos illusions !

———

V

Première page d'un mémorial

Lorsque les ans auront glacé mon cœur,
Et sur mon front mis leur blanc diadème,
Quand j'aurai vu tous les rêves que j'aime
S'évanouir au souffle du malheur,

Si la souvenance d'un temps meilleur
Ne me rend pas l'ombre de ma bohème,
Devant la faulx de la Camarde blême
Je pousserai mon cadavre, sans peur !

Aussi, pour vivre aux heures de détresse,
Pour éclairer la nuit de ma vieillesse
Au soleil qui brille sur mes vingt ans,

Mémorial, je confie à tes pages
Ces fugitifs et consolants messages
Qu'à mon hiver adresse mon printemps.

VI

A Sestius

(Traduit d'Horace — Ode IV, liv. I.)

Déjà, le laboureur ne veille plus à l'âtre,
Le troupeau vagabond gambade autour du pâtre,
Le givre et le frimas n'attristent plus les champs,
Le zéphir a chassé du ciel les noirs nuages,
On a remis à flots les carènes des plages :
Le rigoureux hiver fait place au doux printemps.
Sous le croissant d'argent, les Nymphes jamais lasses
Dansent d'un pied léger en se joignant aux Grâces,
Conduites par Vénus, qui surveille le jeu
Voluptueux et lent de leur taille flexible.
Les Cyclopes sont prêts pour leur travail pénible,
Cependant que Vulcain met les forges en feu.
C'est bien à cette époque heureuse de l'année
Qu'il sied de parfumer sa tête couronnée ;
C'est maintenant, qu'à Faune il convient d'immoler
L'agnelle ou le chevreau, selon qu'il le préfère,
Sous les arbres sacrés, quand leur ombre légère
Vient sur le dieu rieur doucement s'étaler.
La pâle Mort, au palais comme à la chaumière
Heurtant avec le pied d'une égale manière,

Confond le misérable et le roi tout puissant.
Opulent Sestius ! notre brève existence
Nous défend d'escompter une grande espérance :
A nous donc de saisir le bonheur en passant !
Bientôt, la froide nuit, que le séjour des Mânes
Recèle en son horreur, pèsera sur nos crânes,
Car Pluton nous attend dans l'antre du destin ;
Quand une fois pour nous ses portes seront closes,
Nos fronts ne ceindront plus la couronne de roses,
Tu n'admireras plus— avec ton œil éteint—
Le tendre Lycidas qui charme la jeunesse,
Nous ne connaîtrons plus les heures d'allégresse
Où nous tirons au sort un roi pour le festin.

VII

Lamartine

Tu planas sans fatigue à la voûte infinie,
Comme sur notre nuit un astre radieux,
Toi qui fus le plus noble, et modulas le mieux
Hosanna triomphal et plainte d'agonie :

Frémissante d'extase ou pleurant les adieux,
Ta muse, en nous versant l'enivrante harmonie,
Nous entraîne au vertige éblouissant des cieux,
Dans la pleine lumière où brilla ton génie !

Tu nous fais oublier les coups du sort amer
Pour rêver ton grand rêve, envolés dans l'éther
Sur les ailes d'azur des strophes cadencées !

Poète aux chants divins ! à jamais vibreront
Dans les voix tes beaux vers, dans les cœurs tes pensées,
Car l'Immortalité couronnera ton front !

VIII

Les chercheurs d'or

(Acrostiche

Ambitieux poussés par une même faim,
Urbain au geste digne et voyou de la rue,
Racaille, paysan qui laisse sa charrue,
Ils vont dans l'ignoré défier le destin.

Sous un ciel sans soleil poursuivant son chemin,
Au milieu de la plaine inquiétante et nue,
C'est peut-être à la mort que court cette cohue
Ruée aveuglément à son espoir lointain...

Affamés qui jouez contre l'or votre vie,
Foule dont l'âme avide au gain est asservie,
Arrêtez-vous devant l'exemple du passé !

Mesurez jusqu'au bout l'immense et blanc suaire,
Ecoutez la chanson que la bise polaire
Souffle à travers les os jonchant le sol glacé !

IX

Les deux veilleuses

O Mort ! sombre océan où tout être s'immerge,
Laisse au moins flotter la souvenance !—Songeur,
J'évoquais nos rapides instants de bonheur,
Tandis que je veillais au chevet de la vierge.

Véga, du haut des cieux, sur le linceul de serge,
A la lueur d'en bas unissait sa lueur ;
Et le vent dont la plainte scandait ma douleur,
N'éteignit pas l'étoile et vint souffler le cierge.

Mémoire des beaux jours ! suave écho du cœur !
Comme l'astre lointain, des ténèbres vainqueur,
Dispersant ses rayons dans la nuit de l'abîme,

Puisses-tu luire seule en la nuit du passé !
Que par ton doux éclat, soit toujours éclipsé
Le flambeau du chagrin qu'un souvenir ranime !

X

Mortuæ Moriturus

Acrostiche

Eternel souvenir d'une époque trop brève,
Tu m'as bien fait pleurer !—Au bord du lac dormant,
Jouvenceaux, nous avions, dans l'ivresse du rêve,
Engagé nos deux cœurs par un même serment.

Mais la Mort a tué le fol espoir qui ment.
Elle a signé pour nous l'irrévocable trêve
Sans pouvoir conjurer ton doux enchantement,
O vainqueur de la tombe, amour que rien n'enlève !...

Un serment fait par vous et lu dans vos grands yeux,
Va plus loin que la vie et que le cimetière ;
Il sonna donc en vain, le glas de nos adieux !

Et pour que mes péchés, au réveil de lumière,
Ne fassent pas rougir votre front radieux,
Souvenez-vous ! priez ! bel ange dans les cieux.

XI

Orgueil

Le regard des humains dans l'Infini s'abîme,
L'immensité l'égare au seuil du merveilleux ;
Mais, planant en l'abstrait, essor mystérieux,
Leur esprit va plus loin que l'insondable abîme,
Puisque au-delà du Temps et du Nombre emporté,
Il a deviné Dieu dans son Eternité...

II

Larmes d'en Haut

Vous portiez, à ce bal, les deux plus belles roses ;
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux
Naïf, je leur avais confié les aveux
Lâchement retenus entre mes lèvres closes

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur
Dans l'étourdissement des valses enivrantes,
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparât,
Je vous vis les livrer aux hasards de la rue
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies,
Si vous aviez compris ces messagers des cœurs !...
Combien d'illusions, à tout jamais bannies,
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs !...

Dès qu'aux premiers rayons l'aurore ouvrit ses portes,
J'allai les recueillir ; le frimas matinal
Emaillait leurs débris de larmes de cristal :
La nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

XIII

Les deux Poëtes

Les derniers visiteurs sortaient du cimetière.
C'était à l'heure calme où le soleil s'endort :
Avant de s'engloutir dans son lit de lumière,
Il avait embrasé le ciel de Floridor.

Le saule que Musset réclama sur sa pierre
Epanchait de verts pleurs au sein des rayons d'or ;
Et le chant d'un bouvreuil, ainsi qu'une prière
Pour les ensevelis, vibrait dans le décor.

Cependant que l'aëde, au milieu du silence,
Mélodieusement modulait sa romance,
Je me suis arrêté, pensif, près du tombeau.

Et mon cœur confondit les deux chantres sublimes—
Le poète des nuits et le petit oiseau...
Rêve ! qui peut sonder la sphère où tu t'abîmes ?

XIV

Impromptu

O le charme des fleurs, quand tout s'endort sur terre !
Quand la blonde Phoebé leur prête son mystère ;
Quand tu descends sur nous, calme majestueux ;
Quand un souffle attiédi mollement les balance ;
Quand leur âme suave embaume le silence
Grandiose et troublant du soir voluptueux !

XV

Les Trois Majestés

A mon illustre maître Gérôme.
Ecrit au bas d'une gravure représentant
son chef d'œuvre : " Les Deux Majestés "

Lion au front puissant, père de ce lion
Qui regarde, étonné, le soleil disparaître ;
Toi qui prêtas ton aide à la construction
Du temple néo-grec, et devins son grand-prêtre ;

Toi qui sais pénétrer en pleine passion
Des âges révolus, et les fais comparaître
Devant les temps futurs, infatigable maître
Qui hausses d'un degré ta haute nation ;

Toi qui, sur l'Art divin, as fait glisser le voile,
Pour nous montrer son ciel immense à découvert,
Salut !—Trois Majestés ennoblissent ta toile...

Entre l'Imperator farouche du désert
Et l'éblouissement de la voûte infinie,
Je te vois resplendir, majesté du Génie.

XVI

Stances aux étoiles

Etoiles ! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme,

Etoiles, tourbillon de poussière sublime !

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,
Quand descend dans le soir votre rêve divin.

Le puissant télescope ouvre son œil en vain !

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées,
Des peuples ont sombré dans le fatal remous,
Avant que vos rayons égarés devers nous
Aient franchi la distance en des milliers d'années.

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées !

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli.
Le Temps emporte tout, le siècle comme l'heure ;
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli !

Vous hantez le silence altier des solitudes.
Comme les bruits d'en bas ne bourdonnent jamais
Dans le glacial éther, hôtes des gouffres muets,
Vous ignorez le cri des viles multitudes.

Vous hantez le silence altier des solitudes !

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit.
—O merveille des cieux, tu tiens là tout entière !—
J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit !

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !
Votre immense problème atteint l'Eternité ;
Vous me révélez Dieu par votre majesté :
Je vois luire son nom dans vos disques de flamme.

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,
S'engloutira peut-être en l'ombre irrévocable,
Ignorant de sa route, après l'ultime adieu.

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !
Elevant ma pensée à ton niveau géant,
J'ai vu l'âme immortelle et nié le néant,
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre !...

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !

XVII

UN MISANTHROPE

Depuis quelques jours, je caressais l'idée de faire un tableau représentant la Muse en la solitude d'une nuit étoilée, donnant un baiser au buste qui décore le tombeau d'Alfred de Musset. Comme il me fallait une étude de ce monument, j'obtins la permission de peindre dans les cimetières, et, par une belle après-midi de mai, j'installai avec émotion mon chevalet devant le tombeau du poète des Nuits.

Les visiteurs étaient nombreux. Les uns passaient, noirs ; d'autres faisaient un détour, jetaient un coup d'œil ; des flâneurs, s'arrêtant, me regardaient peindre.

Je remarquai un singulier personnage qui revint à plusieurs reprises stationner dans le demi-cercle formé à mes côtés ; attentif, il promenait son regard étrange du monument à mon étude. Grand et maigre,

il avait les cheveux noirs et le geste souple, mais des rides de vieillard sillonnaient son visage pâle ; il était vêtu de noir des pieds à la tête ; trois superbes roses-thé ornaient la boutonnière de sa redingote râpée.

Quand il se vit seul auprès de moi, il m'adressa la parole, après avoir salué.

—" Voulez-vous mon opinion ?" dit-il. Et, sans me donner le temps de répondre, il poursuivit : " Vous m'intéressez, d'abord parce que vous vous êtes arrêté ici ; ensuite, parce que je constate que votre œil n'est pas à votre âme ce qu'est l'objectif à la plaque argentée d'une caméra. En effet, votre saule est mal dessiné, il a trop d'importance. Je vous en félicite. Il me paraît immense, à moi aussi, ce saule. Plus d'une fois, j'ai guetté le moment où le soleil marie *son ombre légère* aux vers gravés sur cette pierre, à la pensée dont il est né. Vous ne pouvez les lire, de la place ou vous êtes, mais vous les savez par cœur, monsieur ; ils vous ont trotté dans la tête toute l'après-midi, le saule a grandi dans votre imagination et vous l'avez peint trop grand et trop pâle. D'ailleurs vous avez de la tristesse dans l'âme ; la nature resplendissait tout à l'heure ; regardez comme votre ébauche est terne..."

Un visiteur tardif montait l'allée, tête basse, une couronne de myosotis au bras. Dès que mon interlocuteur l'aperçut, il s'élança à sa suite.

Il me laissa tout interloqué. Ses allées et venues,

l'impression bizarre qui se dégageait de sa personne, les remarques qu'il m'avait faites surtout, m'intriguaient vivement. Il avait raison, mon étude n'était pas juste ; mais comme il était trop tard pour entreprendre des corrections, je pliai bagage. J'allai me promener de long en large près de la sortie, guettant cet inconnu. Quand il s'y présenta, je le rejoignis, comme par hasard, et marchai à ses côtés vers la porte. Il se sentit observé, cela parut lui déplaire ; aussi ne répondit-il que par monosylabes aux paroles banales que je lui adressai pour engager la conversation. Un moment, je crus même qu'il allait m'échapper, mais il accepta mon invitation à l'apéritif.

Au café, aussitôt les absinthes servies, l'homme aux roses saisit son verre, et lampa, sans eau, la liqueur de feu. Etonné, je le regardai : l'œil allumé, il ouvrait et fermait la bouche avec un bruit particulier, comme un gourmet qui déguste du vieux vin de Bourgogne. Le garçon n'avait pas eu le temps de remettre la bouteille à sa place ; je lui fis un signe, il revint servir mon étrange compagnon, qui, cette fois, employa la traditionnelle cuiller percée. Immobile, il surveillait le travail de la goutte d'eau faisant palpiter le contenu de son verre. La riche et transparente couleur se troublait à la surface ; au fond, des fragments de sucre descendaient en spirale, lentement, laissant après eux de légères traînées sirupeuses où se jouait la lumière.

—“ A la bonne heure ! m’écriai-je, en voilà une qui est traitée avec art.

—Oui, regardez-moi ça ! Des diamants tombent sur de l’ameraude. C’est de l’opale que vous voyez flotter là-dessus, un nuage d’opale d’où s’échappe une pluie de perles... Prenez vos pinceaux, essayez de rendre ça ; c’est raide, allez. Je m’y connais : *An" chio son pittore !*... ou plutôt, non, je l’ai été, car maintenant... ah !... à votre santé !...

Il buvait lentement, en causant. Entr’autres choses, il parla du Père Lachaise, me signala mille curiosités qui dénotaient une étude approfondie du pittoresque cimetière.—Je me demandais ce que pouvait être cet habitué de la cité des morts. Etait-ce un désabusé de la vie qui voulait oublier les vivants? Allait-il y évoquer l’âme d’une maîtresse adorée, retourner au passé, et revivre de beaux jours évanouis ? Avais-je en face de moi un vampire, une de ces destinées fatales dont nous parle Byron ?... Je me demandais aussi ce qu’il voulait tuer en lui avec le poison vert : quand sa lèvre n’y trempait pas, ses narines en humaient la saveur, ou bien, à travers la fumée des cigarettes, il en observait la couleur délicate. Je le laissai tout entier à ce ravissement, ne le questionnai point, craignant d’éveiller sa défiance.

Après avoir absorbé trois ou quatre rasades, il devint plus expansif ; l’ivresse l’envahissait. Le moment approchait où, parlant de lui, il révèlerait le secret dont j’entrevoyais le terrible sens dans les

rides précoces que le malheur avait tracées sur son front.

J'avais déposé ma toile le long du mur ; il s'en empara.

—" Pourquoi des monuments à ceux qui vivent ? demanda-t-il. Il y a, là-dessous, des yeux d'ombre, des os, et un cœur en poussière... mais Musset n'est pas mort... Parbleu, il vit ; oui, il vivra, tant que ses vers feront battre les cœurs de vingt ans ; oui, tant que les amoureux mêleront leurs larmes à ses sanglots... bien longtemps... Réfléchissez-vous, avant de prononcer le mot toujours ?... Savez-vous pourquoi il aimait la verte pâleur des saules ?... Ecoutez, je vais vous indiquer un coin intéressant. C'est près du mur des fédérés... une petite pierre couverte de lichen, à demi cachée par les broussailles...aucun sentier n'y conduit ; j'ai longtemps passé par là sans la voir... Pour ma carcasse, j'aimerais mieux ça qu'un mausolée... le silence, monsieur, le silence !... Ce qu'il y a de certain, c'est que les regrets hypocrites n'outragent pas cette tombe... Eh ! eh ! ils ne sont pas tous simulés, les regrets... Tiens, flaire-moi ça mon vieux! —il me passa ses roses sous le nez —ça sent bon, hein ? Comprends-tu bien ? Non, tu ne comprends pas du tout ; voilà. Vous êtes curieux, mon compère, je vous vois venir, vous voudriez savoir ce que vous ne saurez pas, quand même vous me feriez boire jusqu'à demain. Mon cœur seul aurait pu vous dire cela ; il est muet, muet...

pour toujours. . .—Il eut un ricanement sinistre, qui me glaça — " mais vous allez savoir ce que je vais faire au cimetière. J'ai à me plaindre des hommes : je vais y recueillir leurs douleurs. Elles ne sont pas toutes bonnes à prendre ; je fais la chasse aux douleurs profondes, à celles qui se cachent, à celles qui craignent les regards... Je me faufile entre les sépultures, et je guette, et je jouis !. . . Ah ! ah ! regardez-moi donc ce monsieur qui s'abandonne au désespoir. Ah ! ah ! sa face de satisfait, habituée à rire, prend des airs ridicules sous l'aiguillon de la souffrance, et si je ne le voyais pleurer, je me demanderais si les hoquets qui scandent son chagrin n'attestent pas plutôt l'état d'un ventre plein". . .

Le café était désert. Assis à l'écart, le garçon lisait le résultat des courses. Mon inconnu s'était accoudé sur la table ; ses doigts secs émiettaient une cigarette ; il voulait sourire, mais son masque se contractait en une hideuse grimace. Il continua :

—" Voyez-vous, au sang je préfère les larmes... Quel est donc l'homme de génie qui a dit des larmes qu'elles étaient le sang de l'âme ?. . . Regardez ce bouquet ; quand je l'ai ramassé, il en était humide... J'y vais souvent, au cimetière ; chaque fois que le sale métier auquel je suis condamné, pour vivre, me laisse inactif. . . Ce soir, je ne dînerai pas. Eh bien ! je les emporte, ces roses ; elles sentent bon, elles sentent les larmes, elles me consoleront, j'en ferai le dessert du dîner que je n'aurai pas pris. . .

Ayant embrassé les fleurs, il les remit à sa boutonnière. Je les en arrachai et jetai deux francs : "Je vous achète votre dessert... allez dîner ; bon appétit !..."—Et je sortis.

Comme je refermais la porte, j'entendis, mêlée au son joyeux d'une pièce de monnaie qui bondit sur le marbre, la voix enrouée du misérable, clamant :

— "Garçon ! une verte..."

J'allai jeter les roses par dessus la haute muraille du cimetière ; portées par la brise, elles ont dû retomber là où les avait déposées le souvenir.

XVIII

ALDÉBARAN

A l'auberge, les commis voyageurs l'avaient surnommé : " le vieux fou." Il ne comprenait pas leurs calembours ; son regard flottait souvent dans le vide ; de plus, assis un matin à la table d'hôte, il avait tout à coup lâché sa fourchette et frappé en souriant son front large, puis il était monté à sa chambre pour n'en descendre que le lendemain.

J'étais très humble envers " le vieux fou," car je l'avais reconnu pour être l'illustre astronome Aldébaran, de passage à l'auberge en attendant que la maisonnette louée par lui dans les environs fût mise en ordre. A le voir ainsi, calme, inattentif aux plaisanteries, dont quelques-unes étaient à son adresse, je songeais à ces vieilles statues, à ces idoles que les Egyptiens enduisaient pieusement d'une préparation sur laquelle glissait l'ordure des insectes.

Le grand homme avait sans doute choisi ce coin perdu des côtes de Bretagne, pour se dérober aux indiscrétions de la renommée, et, loin des télescopes, muni de nombreuses observations, consacrer en paix son génie à une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire de la science.

De toutes autres raisons m'attiraient en province. C'est là que j'avais connu ma fiancée perdue : la douce et rêveuse jeune fille que le malheur aveugle et fatidique avait arrachée à la noble Bretagne ; l'être trop confiant qui noyait maintenant son honneur dans le ruisseau de Paris. J'errais à l'endroit où j'avais eu l'audace de croire au bonheur ; je m'attachais aux moindres souvenirs capables de me la rappeler ; je hantais l'ombre de ces falaises où son sourire avait brillé. La nuit, j'allais souvent sur la grève ; je croyais la revoir en la forme indécise de l'écume argentée par la lune ; il me semblait que les serments proférés par elle, le bruit des vagues venait les murmurer à mon oreille, comme un écho fidèle.

Au cours de ces veilles, j'entrevoyais parfois l'astronome : il marchait, plongé dans ses pensées. Nous étions tous deux portés à rêver devant cette grandeur et cette solitude ; lui, guidé par son génie, moi, par mon cœur brisé...

Un soir, les nouvelles la signalèrent dans le compte-rendu d'une fête galante. Pénétré d'une tristesse profonde, je descendis sur la plage. A travers l'at-

mosphère pure, les étoiles brillaient, la voie lactée couronnait le ciel ; Vénus étincelait dans la direction de la Vierge, Mars étalait sa tache de sang devant le Sagittaire, et la pâle Saturne planait vis-à-vis la Balance. En bas, l'Océan dormait.

J'avais espéré que le calme de cette belle nuit adoucirait ma souffrance : et je me trouvai au contraire trop isolé cette fois avec mes cruels souvenirs. J'avais envie de crier son nom aux falaises, à l'Océan, aux étoiles ! J'éprouvais un besoin impérieux de me plaindre, de parler d'elle. Le savant vint à passer, je courus à lui.

— " Ecoutez-moi !" lui dis-je, " je suis au déses-
" poir... Il faut que je parle : je vous en supplie !
" écoutez... Elle est belle !... La première fois que
" je la vis, elle était dans un jardin ; il y avait des
" roses, des lys ; et puis, des papillons d'or volti-
" geaient dans la lumière ; l'un d'eux la prit pour
" une autre fleur et se posa sur elle... Un lys gisait
" par terre, elle s'en para. Oui, le lys blanc dans ses
" cheveux blonds ! Ah ! si vous l'aviez vue !... Elle
" m'aima ; nous étions fiancés... La fatalité m'éloi-
" gna... Au retour, je fus blessé au cœur : séduite !
" partie... La destinée s'est trompée, monsieur !...
" J'ai voulu revoir le petit jardin ; hélas ! les lys
" étaient trépassés sur leur tige élégante, et le vent
" balayait les débris de la dernière rose... Dites-moi
" pourquoi tout ce que l'on aime s'en va ?... Oh !
" les cœurs qui oublient ! les roses effeuillées ! les

" jeunes filles qui tombent ! les lys flétris !...
" Elle ne m'aime plus. D'ailleurs, elle est morte ;
" elle est ensevelie au Moulin-Rouge où elle danse...
" J'avais peint son portrait, elle avait posé en Ma-
" done. Aujourd'hui, elle poserait en Madeleine.
" Mais n'est-ce pas qu'elle pourrait renaître, aussi,
" comme la Madeleine ? N'est-ce pas que la pensée
" de Victor Hugo est juste, et *qu'il suffirait d'un*
" *rayon d'amour ?...*"

D'abord étourdi par ce flot de paroles incohérentes, Aldébaran se remit bientôt de son étonnement, m'écouta avec bienveillance, et me répondit :

—" Vous gémissez sur des beautés évanouies qui reviendront vous charmer ; vous verrez éclore de nouvelles fleurs, et d'autres vierges en pareront leur chevelure. Une femme vous a oublié ? Songez que votre cœur aussi est un cœur humain : vous l'oublierez à votre tour. Du reste, soyez heureux qu'elle ne revienne pas. Vous auriez à souffrir de la bêtise humaine ; ne touchez pas à ses préjugés : ils lui sont sacrés. Impunément, vous pouvez ruiner les familles par l'usure, affamer les populations par l'agiotage : être un voleur. Vous pouvez vendre votre ami et votre conscience : être un infâme. Vous pouvez employer l'influence que vous auriez acquise par ces procédés, à faire déclarer telle guerre : être un assassin, ne pas reculer devant le sang ; ne pas reculer devant les larmes des mères : être un monstre. Et l'on dirait de vous : " c'est un homme

respectable." Vous seriez accueilli à bras ouverts par cette même société qui ne vous pardonnerait pas de pardonner à Madeleine...

Vous l'aimez peut-être plus qu'avant, malgré tout, parce que vous la sentez perdue pour vous. Qu'elle revienne ? le doute ne vous quitterait plus ; vous seriez jaloux de son passé ; vous souffririez, pourtant vous voudriez la rendre heureuse. Pour cela, vous auriez besoin de cette société pleine de mansuétude envers ses voleurs, ses infâmes et ses monstres, mais fermant sa porte basse au repentir, implacable envers les oublis de la nature et du cœur, féroce envers ceux qui osent vouloir être plus grands qu'elle : vous seriez foulé aux pieds. Et si vous croyez vous moquer de ces préjugés, si vous croyez être indifférent au respect ou au mépris du public inepte, vous vous trompez : vous n'y parviendrez que fort tard et peut-être jamais... Au fait, qui êtes-vous ? je ne sais... un homme. Vous avez puisé votre instruction aux mêmes sources que ceux qui vous entourent ; quatre mille ans de barbarie et d'erreur vous pèsent sur la tête : il vous faut un effort immense pour y voir clair. Vous vous étonnez, maintenant, à votre entrée dans la vie, car vous comparez ce que vous voyez à ce que l'on vous avait dit être ; le contraste est si grand !... Allez, vous vous habituerez à tout cela, vous subirez graduellement l'influence de l'opinion. Et quand les froids calculs auront maîtrisé vos révoltes, devant votre carrière brisée, vos ambitions deçues, lâ-

che ! vous en arriverez à vous reprocher la générosité de vos vingt ans ! ”

Comme ces dernières, paroles m’arrachèrent un sanglot, il s’approcha de moi, me prit affectueusement la main, et continua :

“ Jeune homme, ne pleurez pas !”—Son geste indiqua la voûte étoilée.—“ Regardez ! Suivez-moi, là-bas, d’une planète à un autre monde ; plus loin, beaucoup plus loin, d’une étoile à un autre soleil ; encore plus loin, plus loin que le calcul, élancez-vous d’une nébuleuse à un autre amas d’univers, et vous aurez atteint les limites de l’espace qu’il vous est donné de contempler dans l’Infini. Mais élevez votre pensée par delà ces régions, car l’œuvre de Dieu est sans limites ! Montez !... Montez, ne vous plaignez pas du vertige ; montez, montez toujours ! Engouffrez vos souvenirs dans l’insondable nuit ! Bercez votre âme qui souffre, aux voix mystérieuses des grandes choses de l’au delà. Qu’elle plane en paix à ces hauteurs où les déceptions d’ici-bas ne l’atteindront jamais...”

Et le vieillard devint silencieux, le front levé vers l’abîme.

XIX

JOURS SANS PAIN

En ce jour de décembre, le peintre Léon Duval se hâtait, courbé sur sa toile, les jambes enroulées dans ses couvertures de lit. La nuit allait tomber, et il était là depuis le matin. Plusieurs fois, il avait interrompu son travail pour aller battre la semelle sur le parquet carrelé, ou souffler dans ses mains engourdies, mais il était bien vite retourné devant le chevalet, les coudes aux côtes, grelottant dans le froid humide : à jeun depuis un vague repas pris la veille, il gagnait son dîner.

Subventionné par la municipalité de sa ville natale, Duval était venu tout jeune à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts.

Sa manière hardie et originale lui avait fermé les concours officiels où tant de médiocres brillent un jour et s'éteignent, après avoir donné là toute leur

mesure ; habiles à mettre un bonhomme en place en tirant bien des petites ficelles, ils sont tout à fait désorientés quand, au sortir des académies, il s'agit de créer. Trop relevé dans son interprétation de la nature, dans sa fièvre d'arriver à l'expression du beau, Duval, toujours mécontent de lui, fatiguait ses études peintes par d'incessantes retouches et s'épuisait en luttes stériles. Comme il paraissait en retard à côté de camarades confortablement assis dans leur banalité, on lui retira sa pension après deux ans d'études.

Mais l'élan était donné. Il résolut de rester quand même à Paris, et d'y vivre au jour le jour : il trouverait moyen de diviser son temps entre l'Art et le gagne-pain !... Puis, il avait une idée... un grand sujet... Les beaux tableaux sont plus éloquents que les succès d'école : il se priverait pour le peindre, il se priverait pour le recommencer, et il le leur jetterait à la tête.

Il prit rang dans cette armée composée d'éléments si disparates, d'ambitieux et d'insouciants, de révoltés et de joyeux compagnons, de génies couvés dans l'ombre et de ratés qui persistent, d'espoirs et de découragements confondus dans une même misère et un même oubli : la Bohême.

Les premiers temps furent rudes ; mais il se fut bientôt mis au courant de cette contrebande artistique, de ces mille et un petits métiers auxquels peut se prêter l'art de la peinture. Après de grands efforts, il réussit à résoudre le difficile problème : subsister,

consacrer, par-ci par-là, quelques heures à l'école et faire de l'art pur. C'était son luxe suprême que pouvoir rentrer en possession de lui-même, donner libre cours à son inspiration et figer ses rêves sur la toile, une grande toile, qui couvrait le plus grand mur de sa mansarde. Quelque croûte était-elle vendue plus avantageusement qu'à l'ordinaire ? il s'absorbait dans l'exécution du tableau : le plus clair de ses maigres deniers passait en frais de modèles et de couleurs, mais quels beaux jours ! quelles jouissances ! quels oublis ! Aussi, traversait-il fièrement sa misère, drapé dans ses vieux habits, en face de l'avenir, la tête haute sous son feutre râpé.

Parfois, il lui semblait qu'il ne réussirait pas, que rien n'était en place. Ce n'était pas ce qu'il avait entrevu dans les domaines où il voulait atteindre ; tout s'écroulait, quand il lui fallait matérialiser dans les couleurs ces visions fugitives, ces vagues réminiscences de quelque Paradis perdu. Alors il s'obstinait à chercher l'expression juste de ce qu'il avait rêvé... et c'étaient des hésitations, des changements opérés dans l'harmonie des groupes et des tons. Léon venait de traverser une de ces périodes ; il avait prolongé le plus possible ses derniers sous, vendu ce qu'il avait pu vendre, puis emprunté... Là, dans la mansarde où tombait la nuit, il exécutait une commande prise la veille, au dernier moment... et plus que l'insupportable labeur dans le froid et la faim, l'abandon de son œuvre le révoltait.

Avoir une idée à rendre, chercher l'affirmation d'une formule nouvelle, se sentir disposé, en pleine verve ; après les découragements, croire être enfin dans la bonne voie... et descendre aux réalités, cesser de peindre, pour peinturer ; prostituer sa palette au goût du vulgaire, copier, quand les idées vous bouillonnent dans la tête et que l'œuvre est là, qui attend... Et si l'on s'est trop attardé à la poursuite de l'insaisissable, lâcher tout, bêtement, comme ça ; se courber, muet sous l'épreuve, quand le poële est éteint et que le ventre est vide !

A travers la grande ville, Léon se hâta vers celui qui, la veille, lui avait commandé une Madone.

La gravure qu'il avait prise pour modèle était d'après Corrège. Corrège avait aimé les raccourcis ; le quidam ne les aimait pas, et demanda qu'on lui peignît autre chose.

A travers la grande ville, Léon s'en revint, lentement.

Que faire ?... Les amis ?... *Donèc eris felix !...* D'ailleurs, de ceux-là, les rares, les cœurs à la bonne place qui font mentir le terrible distique d'Ovide, il en connaissait deux, mais il ne voulait pas abuser, s'étant déjà trop endetté, depuis un mois qu'il s'acharnait à remanier son tableau.

Après avoir abordé des marchands de toile peinte qui, dès la porte, lui firent signe que non, et des bro-

canteurs qui firent la grimace, il lui fallut rentrer à jeun.

Harassé, le jeune homme s'écroula sur son grabat : ce n'est pas toujours pour dormir que se couchent ceux qui ont faim. Un mot raisonnait, terrible, à son oreille: "Demain" !... demain, tout serait à recommencer : des tenailles lui broieraient les tempes, et il faudrait peindre avec l'onglée, pendant que les heures s'écouleraient, lentes, glaciales et silencieuses, au cours de la grande journée grise ; puis, après la course à travers Paris, il faudrait encore subir cette espèce de souillure intellectuelle : les remarques d'un goujat.

Un amer dégoût de vivre lui poignait l'âme.

Ah ! s'il ne s'était imposé une tâche, s'il n'avait eu un but à atteindre, comme il se serait bien vite affranchi de tout cela ! Mais il aimait l'Art plus que la Mort. Il avait son mot à dire, et il le dirait quand meme ! Comme un brave qui, blessé, s'enfonce plus avant dans la mêlée pour sauver le drapeau, il poursuivrait son élan vers la Gloire !

Ses yeux se tournèrent vers la grande toile : un rayon de lune en illuminait une partie, laissant le reste dans une demi-teinte douce où flottaient de vagues reflets d'azur.

Le tableau représentait la mort d'une fillette. Les parents entouraient le lit ; le père debout ; la mère affaissée, le front incliné sur le petit cadavre, et les bras étendus, inertes, en travers. Le profil de l'enfant

tranchait à peine, marmoréen, sur l'oreiller blanc ; la pauvre petite bouche aux lèvres violettes, étirées, laissant voir les perles des quenottes, avait conservé le pli imprimé par la souffrance ; mais sur le front planait déjà le calme éternel, et les grands cils d'or allongés sur les joues maigres disaient bien que jamais plus n'y couleraient des larmes. Au chevet, se tenait un squelette drapé de crêpe ; une auréole rouge sang encadrait sa face livide ; ses doigts repliés en guise d'éteignoir étouffaient un flambeau dont la fumée montait au caprice de ses spirales ; d'abord dense et grise, elle se dispersait, plus légère, entrevoilait les objets du second plan, et révélait la forme idéalisée de la morte. Dans un sourire, ses lèvres s'entr'ouvraient sur leurs perles, et ses grands cils d'or s'étaient relevés vers un groupe d'anges qui venait à sa rencontre. Graduellement, les détails des meubles et des murs s'évanouissaient. Presque impondérables, des figures ailées planaient dans le parfum des encensoirs. Plus haut, les formes se précisaient : sur un fond de nuages, d'autres anges faisaient vibrer des harpes ; leur merveilleuse beauté rayonnait dans la pleine lumière ; des frissons d'allégresse passaient dans ce tourbillonnement d'ailes et d'auréoles. En haut, à gauche, l'atmosphère ensoleillée s'écartait, et l'Infini montrait ses étoiles. Un ange, détaché des autres, désignait ce point noir, comme si le cortège aux ailes blanches avait eu à passer par là pour emporter l'âme immortelle dans l'Eternité.

Condensée sur un point, la lumière de la lune y disposait la perspective aérienne de la façon la plus imprévue. Ainsi éclairée, la composition prenait un aspect féérique, dépassant même tout ce que l'imagination délirante de l'artiste avait osé concevoir. Il y avait un peu de la troublante poésie des immensités bleues, descendue là par ce rayon de lune.

Accoudé, Léon regardait.

Ah ! ah ! maintenant, c'était trouvé ! Comme les choses les plus grandes sont les plus simples, et comme elles vous crèvent les yeux !... Comment, après avoir tant médité son sujet, n'avait-il pas vu qu'il fallait plus de lumière dans ce coin-là ?... Comme cela donnait du fuyant ! Comme tout s'arrangeait bien ! Comme ce groupe, à droite, était à son plan ! Comme ce simple contraste d'une harpe plus brillante, près de la tache, éloignait les étoiles au fond des solitudes !... Il avait un regard pour chacun de ses amis du ciel : quel étrange effet, celui-ci, avec une aile dans la demi-teinte ! Et cet autre, quelle transparence !... Oui ! il allait suivre les conseils de la lune, changer tout cela, tout remettre en valeur ; en bas, les murs plus ternes : il y a de la tristesse dans les couleurs... *il y a des larmes dans les choses !*... Ah ! c'était le succès, incontestable, décisif ! Que lui importait le lendemain ? Le lendemain ne l'effrayait pas : il regardait l'avenir !

C'était le jour ensoleillé après la froide nuit ; c'était le triomphe après la lutte acharnée pour l'Art et

pour la vie ; c'était, encore une fois, la victoire de *Ceci* sur *cela* ; c'était la pensée qui se dégageait des étreintes matérielles, envolée dans ce paradis que l'Art réserve à ses passionnés !

Il n'y avait plus, dans la mansarde, une misérable organisation humaine en proie aux brutalités du sort : il y avait de l'enthousiasme ! de l'espoir ! de la lune ! du bleu...

L'Impérissable prenait un à compte sur son Après.

.. ..

Quand l'accablement lui vint fermer les yeux, l'affamé souriait.

G. DESAULNIERS

I

La fille des bois

Et son coeur fut pris par un guerrier blanc !
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine, au ciel attiédi,
Quand la flambe d'or descend du midi,
Que lui vint ce rêve.
Près de son ruisseau le guerrier passa,
Et de loin son oeil longtemps caressa
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle, au guerrier vaillant ?
Les bois pleins de bruits, les flots babillant,
Pourraient nous le dire ;
Mais le doux secret lui sera gardé,
Car les bois aux flots ont recommandé
De ne pas médire.

Des bruissements d'aile et de chansons
Se sont envolés, rieurs, des buissons
Dont l'âme voltige ;
Et comme le daim, las de s'abreuvoir,
Le guerrier s'en fut, sans souci d'avoir
Coupé cette tige.

Les mois et les ans ont passé depuis,
Et la fleur des bois qui n'a plus d'appuis,
Dont l'avenir sombre,
Sourit aux oiseaux, dans l'attente encor
De la vision qui manque au décor
De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,
Dans le vent qui fait les joncs recourbés
Et l'arbre farouche,
On la voit pensive au bord des chemins,
Et le lendemain sur les lendemains
Lentement se couche.

De décembre morne à juin triomphant,
Quand la sève monte ou l'écorce fend
Au souffle du pôle,
Elle dit sa peine aux grands horizons
Et marche, oubliant bouvreuils ou bisons,
Son arc sur l'épaule.

Et pourtant, plus d'un chasseur donnerait
Ses plus belles peaux d'élan sans regret,

Pour un baiser d'elle,
Mais la fière enfant, toute à son passé,
Au vieux souvenir jamais effacé
Veut rester fidèle,

Car son coeur fut pris par un guerrier blanc !
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

II

Le roc Percé

C'est un cap étranglé de varechs et d'eau grise,
Que les assauts du nord ont en vain secoué,
Que le marsouin, passant par bandes sous la brise,
Vient frôler quelquefois de son dos tatoué.

Lorsque le soir descend sur son énorme frise,
L'ombre géante emplit son large flanc troué,
Où tout le jour, dorant le golfe qui s'irise,
Compagne de l'azur, la lumière a joué.

Défiant, calme et seul, les plus hautes marées,
Ses roches, par les flots saumâtres entourées,
Depuis des miliers d'ans, narguent les vents amers.

Et les grands goélands, ces lourds pigeons de mers,
Se repliant autour, dans leurs vols fantastiques,
Lui font un anneau blanc de leurs ailes étiques.

III

Mon secret

Si je vous le disais pourtant que je vous aime.
A. DE MUSSET.

Si je vous le disais que vous êtes jolie,
Que lorsque vous riez, je me sens tout joyeux,
Et qu'à vous regarder, vous si belle, on oublie
Qu'il est un autre ciel que celui de vos yeux ?

Si je vous le disais que sur vos lèvres roses,
Une abeille viendrait, avec amour, puiser
Ce doux miel qu'elle va butiner sur les roses
Qu'un rayon fait éclore, et rougir un baiser ?

Si je vous le disais que depuis la soirée
Où je vous vis alors pour la première fois,
Votre image toujours gracieuse et dorée
Passe comme un éclair dans mes rêves, parfois ?

Si je vous le disais !... mais je n'en veux rien dire.
Mon secret, voyez-vous ? je le garde pour moi,
Car si je le disais, l'on en pourrait médire,
Et vous-même, peut-être, en auriez quelque émoi.

IV

Angelus

Enfant, de la cloche qui tinte
Ecoute le son grave et lent,
Qui dans la clarté presque éteinte,
Donne à ta prière un élan.

C'est l'heure où l'ombre tend ses voiles,
Où dans l'espace immesuré
Vont s'orienter les étoiles,
Troupeau par la nuit égaré.

Ecoute cette voix qui passe
Sur l'aile invisible de l'air ;
Ton âme en peut suivre la trace
Jusqu'au fond de l'horizon clair.

Elle passe, et la fleur vermeille,
L'arbre songeur, le flot dormant,
Comme nous deux prêtent l'oreille,
Dans un profond recueillement.

V

Les pins

O pins, énormes fûts, titans des forêts vierges !
Vous qui montez du sol au ciel incessamment,
La terre est votre autel et vous êtes les cierges
Qui la nimbez sans fin de votre verdoiement.

Quand le vent hiémal s'allonge sur les cimes
Des bois découronnés par son souffle émondeur,
Vous gardez, quand le gel les rouille et les décime,
Sur vos robustes bras l'éternelle splendeur.

Que novembre s'attriste ou qu'avril étincelle,
L'air s'imprègne de vos arômes infinis.
Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle,
L'hiver, aux arbres morts, et l'été, dans les nids.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe
Estompe à l'horizon vos troncs audacieux,
On croirait que du pied vous écrasez le globe.
Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,
Vous dominez en vain les éléments troublés,
Le fer du bûcheron vous frappe et vous entaille,
Et vous abat ainsi qu'un moissonneur, les blés.

Car votre majesté n'est pas même épargnée
Par ces déboisements sacrilèges qui font
Tomber sous le tranchant aigu de la cognée
Le chêne au cœur d'airain, et l'orme au flanc profond.

VI

Albani

Fleur éclose aux rigueurs d'un soleil boréal,
De quel nom t'appeler ?—Rossignol ou fauvette !
Es-tu l'écho du ciel, l'amour ou l'idéal,
Du chœur des séraphins la sublime interprète ?

Va ! tu règnes sur l'art, du haut d'un piédestal
Qu'Athènes envierait, et que Paris regrette.
De ton gosier d'oiseau les trilles de cristal
Tombent comme un flot d'or qu'un vent du soir émiette.

Chante, fille d'Euterpe, émule de Patti.
Ce sol d'où ton génie éclatant est sorti,
Est fier de ta couronne aux palmes immortelles ;

Car s'il n'a pu t'offrir, aux jours de ton début,
La coupe de la gloire où tes lèvres ont bu,
Il t'a du moins donné, pour t'envoler, des ailes !

VII

La Chevrette

Ce n'était pas le jour tout à fait, mais déjà,
Sur le mont chevelu qui de l'ombre émergea.
Flottaient des ondes d'or par l'aube charriées.
Un long frémissement courait dans les feuillées,
Prélude vague encor des concerts infinis
Qui vont monter bientôt des sources et des nids.
Les premiers rais, glissant sur les chênes énormes,
Sur les sapins, sur les mélèzes, sur les ormes,
Perlaient en fine pluie aux flancs des brouillards lourds.
L'air était caressant comme un doigt de velours ;
Et la forêt, encor bercée aux frais murmures
Que soulève, la nuit, la houle des ramures,
Tournait vers le soleil que tout fait pressentir,
Sa masse sombre où les rayons vont s'engloutir.

Tout s'éveillait ; l'oiseau venait mouiller sa plume
Aux cascades du roc qui se frange d'écume ;
L'écureuil sautillait sur le hêtre touffu ;
Et comme pour narguer les chasseurs à l'affût,
Les chevreuils, orgueilleux de leurs hautes statures,
Frappaient du pied le sol foulé des abattures.

Tous les bruits de la terre et tous les chants du ciel
Se confondaient en un rythme torrentiel.

Ce matin-là, j'avais, chassant sur les lisières
Qui bordent les vallons, les lacs et les rivières,
Accompagné d'un guide et d'un grand lévrier,
Forcé plus d'un renard au fond de son terrier ;
Et mon arme tonnant dans les feuilles verdies
Allumait sous le bois des lueurs d'incendies,
Quand tout à coup, dans un subit écartement
De branches, j'aperçus en un recul charmant
Une chevrette, par les fraîcheurs attirée,
Qui d'un lac, en nageant, coupait l'onde moirée.
Elle venait, trop jeune encor pour redouter
Les embûches des bois où les siens vont brouter,
Déroulant sur le flot des courbes gracieuses
Où se brisait l'image éparse des yeuses.
Vivement j'épaulai mon fusil, tout joyeux
De ravir cette proie aux déserts giboyeux ;
Mais, au moment d'en faire éclater les amorces,
Je vis mon guide, un vieil Indien aux jambes torses,
A la face bronzée et dont les pas pesants
Cheminaient sans repos depuis quatre-vingts ans,
Du revers de la main s'essuyer la paupière.
Son geste avait la douce et muette prière
Des petits dont les yeux, mieux que la voix, souvent,
Traduisent les désirs de leur âme d'enfant.
Pourquoi ce pleur discret ? quelle ombre, de son aile,
Vint un instant voiler l'éclat de sa prunelle ?
Est-ce que, par un flot de jeunesse envahi,
L'instinct farouche en lui dormant s'était trahi,
Venu des profondeurs intimes de son être ?
Avait-il évoqué du fond des bois, peut-être,
Au galop furieux d'orignaux emportés,
De ses chasses d'antan les âcres voluptés ?

Je le crus, car au lieu de lâcher la détente
Sur le beau lac voilé de lumière hésitante,
Je lui tendis mon arme et je lui dis, confus :

— Pardon, mon vieil ami, j'oubliais que tu fus,
Jadis, sous ces grands pins que le colon terrasse,
Le plus hardi parmi les chasseurs de ta race :
A toi le coup, mon brave, et frappe au bon endroit.

Mais lui, me repoussant, grave, le torse droit,
D'un accent où perçaient ses révoltes naïves :

— Frère, dit-il, as-tu, dans tes heures oisives,
Quand octobre met aux arbres des tons rougis,
Vu, au sommet des monts, les brouillards élargis
En une toile immense au-dessus des vallées ?
Les visions d'en bas par eux étaient troublées,
Et ton œil, à travers leur confuse blancheur,
Ne pouvait distinguer les toits du défricheur.
Mais sitôt que le jour, roulant des hautes cimes,
Dardait ses flèches d'or au penchant des abîmes,
Tous ses brouillards, soudain dans l'air évanouis,
Ouvraient des pans d'azur aux vallons éblouis.
Frère, mon âme ainsi, par mes instincts trompée,
D'une brume aussi dense était enveloppée.
La nuit sombre s'était faite en elle, et pourtant,
Il a suffi d'un jour, d'une heure, d'un instant
Pour l'éclairer, ainsi qu'on voit après la pluie,
Briller la feuille au bout d'un rayon qui l'essuie.
Lorsque j'ai vu, tantôt, surgir dans les embruns,
Et faisant miroiter sa fourrure aux poils bruns,
La chevrette trouant la lumière ravie,
Un souvenir venu des lointains de ma vie

S'est devant moi dressé tout à coup, étreignant
Mon vieux cœur bourrelé par un remords poignant.

Et le vieillard, prenant dans ses deux mains sa tête,
Courbé comme un roseau sous un vol de tempête,
Pleura ; puis, reprenant son langage imagé :

— Non, non, tu te méprends lorsque tu crois que j'ai,
Malgré mon front qui ploie et mon bras qui vacille,
A l'âpre appel des bois toujours l'âme docile,
Frère, bien des soleils sur les arbres penchés
Ont bu l'eau des torrents par leurs feux desséchés ;
Bien des feuilles, ces pleurs que la montagne verse,
Quand un rayon pâli d'automne la traverse,
Ont, dans le tourbillon des souffles déchaînés,
Jonché le sol boueux de leurs lobes fanés,
Depuis le jour où j'ai, dans mes deux mains robustes,
Comme la pince d'un chevreau rompt les arbustes,
Brisé mon arc et fait, pour la dernière fois,
Un trou sanglant aux flancs des bêtes aux abois.
Tu veux savoir pourquoi tout mon être tressaille
Au triste souvenir qui de si loin l'assaille ?
Ecoute : En ces temps-là j'étais le fier chasseur
Pour qui toute forêt pleine d'ombre était sœur.
Les horizons pour moi n'avaient jamais de borne.
Que sur les monts le ciel fût souriant ou morne,
Qu'il tombât des rayons d'aurore ou de midi,
Que l'été, caressant le côteau reverdi,
Jetât sa floraison mystérieuse aux branches,
Ou que l'hiver, croulant en lourdes avalanches,
Scalpât les pins au fond des gorges s'effondrant,
Toujours j'allais par les sentiers, indifférent
Aux durs combats que se livraient sur mon épaule
Les haleines du sud et les bises du pôle.

Or, un jour, au retour de mes chasses, du fond
D'un ravin d'où l'écho des forêts nous répond,
Je vis — comme tantôt, frère, nous aperçûmes
Cette pauvre chevrette émergeant de ses brumes —
Je vis, dressant l'oreille aux chansons des ruisseaux
Qui glissent par les prés ou sous les verts arceaux,
Sur un lac qu'enlaçait la ceinture des herbes,
Un grand chevreuil aux bois ruisselants et superbes :
Son poitrail labourait les eaux ; à chaque bond
Que faisait ce farouche et fauve vagabond
Le lac élargissait derrière lui ses grèves.
Jamais, même aux plus fiers caprices de mes rêves,
Sous le soleil dans le crépuscule décru,
Plus splendide animal ne m'était apparu.
Il mariait dans ses allures souveraines
La souplesse des joncs à la force des chênes.
Ah ! frère, ayons pitié des bêtes de nos bois,
Sachons faire, dans nos hécatombes, le choix
Entre le loup féroce et le chevreuil agile.
Ayons la faim et non le plaisir pour mobile :
Vois-tu, les bons esprits nous trompent quelquefois.
Je revenais de loin, n'ayant dans mon carquois
Qu'une flèche peut-être à dessein oubliée ;
Je rentrais au wigwam fait d'écorce liée,
Courbé sous le fardeau de peaux d'ours et d'élans
Qui depuis le matin faisaient mes pas plus lents,
Ayant, pour la saison des frimas et des givres,
Ample provision de poil fauve et de vivres.
Hélas ! pourquoi l'instinct mauvais qui veille en moi,
Et dont j'ai peine encore à refouler l'émoi,
Se fit-il ce jour-là plus cruel ? Je l'ignore.
Mais quand le grand chevreuil au bramement sonore
Se détacha du flot alangui du lac clair,
Ma flèche tout à coup partit comme l'éclair

Et courut s'enfoncer dans sa chair frémissante.
La bête se cabra sous l'atteinte cuisante
Du trait mortel, bondit hors du lac, en laissant
Sur la nappe d'eau bleue un long filet de sang,
Et, comme si la mort déjà l'eût aveuglée,
Revint, par les détours d'une course affolée,
A quelques pas de moi s'abattre lourdement.
La vie à chaque brusque et court halètement
Qui secouait sa forte et massive carrure
Coulait avec le sang de l'horrible blessure.
Alors, frère, une chose étrange se passa :
L'œil mourant du chevreuil sur le mien se fixa,
Si doux, dans l'ombre, hélas, du cil qui se rapproche ;
Si triste et si rempli d'un douloureux reproche,
Qu'il me sembla l'ouïr me parler. Ce qu'il dit,
Mon âme mieux que mon oreille l'entendit.
C'étaient comme les voix qu'échangent, sur la grève,
Les roseaux frémissant sous l'orage qui crève :
Voix profondes, cachant des accents résignés.
Ils me disaient, ces yeux déjà d'ombre baignés :
" Quoi ! c'est toi qui lanças la flèche qui me tue ?
C'est par toi que la mort sur moi s'est abattue
Et déchire mes chairs de ses ongles hideux ?
Pourtant, ne sommes-nous pas frères tous les deux,
Frères par les forêts dont les sources bénies
Nous bercent chaque soir des mêmes harmonies ?
Frères par les chemins que nous avons foulés,
Dans ces bois où mes pas aux tiens se sont mêlés ?
Par les neiges qui, sous leurs épaisseurs si douces,
Nous gardent pour les froids des faînes et des mousses?
Voyons, regarde-moi : ne suis-je pas celui
Qui donne par moment, aux forêts d'aujourd'hui,
De celles d'autrefois l'illusion suprême ?
Pourquoi me frappes-tu, moi qui, comme toi-même,

Dans ces bois que demain les blancs envahiront,
Prolonge vainement des races qui s'en vont ?"

Et comme s'il eût vu déjà par la pensée
Le remords poindre au fond de mon âme blessée,
Le beau chevreuil tourna vers le Couchant ses yeux
Où se réfléchissait la grande paix des cieux,
Et, morne, s'en alla vers les pays du rêve.

Mon vieux guide se tut, sa voix grave fit trêve ;
Mais son œil assombri, redevenu songeur,
Semblait suivre, dans l'air qu'emplit de sa rougeur
Le soleil dominant les collines dorées,
De quelque vision les formes éthérées.

— Allons, repris-je, ému malgré moi, remettons,
Mon brave, le fusil sur l'épaule, et partons.
Le jour monte, et bien long est le sentier qui rampe
A travers bois, jusqu'à la clairière où je campe.

Alors, il me saisit les mains et m'entraînant
Au bord du lac d'où la chevrette, maintenant,
Comme si quelque bruit eût frappé ses oreilles,
Légère, s'élançait sous les branches vermeilles,
Il me dit, le regard soudain illuminé :
Merci, frère, les bois m'ont enfin pardonné !

VIII

Marguerites

Je t'ai cueilli dans les blés verts,
Des marguerites toutes blanches,
Sur lesquelles les cieux ouverts
Versaient de blondes avalanches.

Je les mettrai, si tu le veux,
Sur ton épaule au pur ovale
Pour que le noir de tes cheveux
Baigne dans leur blancheur rivale.

Et les oiseaux qui passeront,
Te voyant à leurs soeurs pareille,
Comme moi te moduleront
Des choses douces à l'oreille.

———

IX

Chanson des bois

Où donc allez-vous, mon beau fiancé ?
—Je m'en vais au fond du bois nuancé
De vert et de rouge,
Vers la solitude où courent le daim
Et l'ours et l'élan qui bondit soudain
Quand le chasseur bouge.

Quand reviendrez-vous, mon beau fiancé ?
—Quand la brise aura de nouveau bercé
Les nids de javelles,
Quand, dans les grands bois qu'auront fuis les loups,
Les chênes mettront dans tes grands yeux doux
Des ombres nouvelles.

Qu'apporterez-vous, mon beau fiancé,
A l'enfant des bois dont le cœur blessé
Va compter les lunes ?
—Des peaux de renards et de cariboux,
Des colliers plus bleus que l'œil des hiboux,
Pour tes tresses brunes.

X

In memoriam

Vers dits sur la tombe de Lusignan.

C'est ici l'endroit où les fossoyeurs,
De l'éternité sombres pourvoyeurs,
Ont mis sa dépouille,
Sur laquelle, seul, le vent doux et frais
Tissa le velours d'un gramen épais
Pour qu'on s'agenouille ;

L'endroit où nos cœurs se sont souvenus
Que s'il faut la laine à ceux qui sont nus,
Aux oiseaux les arbres,
Aux blés les rayons, à l'air les parfums,
Il nous faut aussi donner aux défunts
Des fleurs et des marbres.

Et nous lui donnons les deux aujourd'hui,
Pour que si jamais il sent de l'ennui
La ronce vivace,
Ces fleurs aux tons blancs lui parlent de nous,
Ce marbre sacré, de nos deux genoux
Lui garde la trace.

Amis, s'il est vrai que nos oraisons
Ouvrent les cercueils sur des horizons
D'amours éternelles,
Et portent vers des champs d'azur et d'or
Les âmes, dans leur lumineux essor,
Au bout de leurs ailes ;

Et que la prière est comme un flambeau
Qui filtre à travers les ais du tombeau
Ses lueurs plus douces
Que les blonds reflets tombés des bois lourds,
Quand l'aube vermeille, aux levers des jours,
S'épand sur les mousses ;

Mêlons notre voix à l'essaim léger
Des prières qui viennent voltiger
Au-dessus des tombes
Et prêtent aux morts, du monde bannis,
Pour escalader les cieux infinis,
Le vol des colombes.

E. Z. MASSICOTTE

I

A l'aimée

1er Rondel

Or, mon cœur est semblable à la rose vermeille,
Pantelante d'amour sous le brûlant rayon
Qui pénètre en son sein pendant qu'elle sommeille,
Quand l'aurore apparaît au seuil du matin blond.

Ils s'enlacent bien vite et chacun s'émerveille
De les voir tressaillir sous l'amoureux frisson...
Or, mon cœur est semblable à la rose vermeille
Qui se pâme d'amour sous un brûlant rayon.

O ! toi, ma bien-aimée, à l'aurore pareille,
Lorsque je t'aperçois, mon cœur en sa prison
Cesse de défaillir ; il s'échauffe et s'éveille,
Puis, tendrement, exhale une pure oraison !

Car mon cœur est semblable à la rose vermeille.

II

A l'aimée

2me Rondel

La rose de ta bouche entr'ouvre son calice,
Lorsque tu me souris délicieusement,
Laisse-moi la cueillir avant qu'elle pâlisse,
Et je la garderai bien précieusement.

Mignonne ! le bonheur voltige, tourne, glisse,
Parmi nous, ici-bas, capricieusement ;
—La rose de ta bouche entr'ouvre son calice,
Lorsque tu me souris délicieusement.—

Avec lui, si tu veux, nous entrerons en lice,
Et nous le combattrons très sérieusement.
Il ne pourra lutter contre autant de malice,
Car tu lui souriras victorieusement...

La rose de ta bouche entr'ouvre son calice !

III

Choisis

Si tu veux être mon idole,
Devant toi je m'abaisserai,
De mes baisers une auréole
Je te ferai.

Si tu désires que ton âme
Exulte et n'ignore aucun bien,
Puis ne devienne qu'une flamme !...
Aime-moi bien !

Et si tu veux que notre vie
Soit un voyage des plus doux
Dont tu seras toute ravie,
Vite, aimons-nous !

IV

Si tu veux le bonheur

Réponse à ma correspondante

Tu me dis : " Le bonheur, c'est un oiseau charmant
" Qui te frôle de l'aile et s'en va voltigeant.
" Veux-tu le retenir ? il faut que tu lui tresses
" Un nid douillet et chaud, tout garni de tendresses :
" Sans cela, je le crois, il va te délaisser...
" La chose en vaut la peine et tu dois t'empresser."

Hélas ! voilà longtemps, déjà, que je l'appelle,
Et jamais, à ma voix, il n'a fermé son aile,
Pour rester en mon cœur, habiter l'humble nid
Que je pouvais offrir. Pourquoi suis-je honni ?

Sans doute que tu sais les chants qui lui conviennent,
Les chants d'amour bien doux, les seuls qui le retiennent;
Chantons-les en duo ? Tes accents planeront
Bien au-dessus des miens, et les adouciront !

Il se pourrait qu'alors, en voyant ma constance,
Il daigne enfin bannir sa froide indifférence
Qui m'a blessé toujours, qui m'a tant fait pleurer.

Puis, tous deux, nous pourrons le forcer d'agréer
" Un nid douillet et chaud, tout garni de tendresses "
Et rempli du parfum des suaves caresses.

V

Timidité

Rondel

Par un sentier très écarté,
Nous allâmes—quelle imprudence !—
Rêver ensemble un soir d'été...
Nos cœurs chantaient la délivrance.

La lune à la blonde clarté
Nous regardait avec clémence.
Par un sentier très écarté,
Nous allâmes... quelle imprudence !

Pourquoi n'ai-je donc point osé
—Elle avait tant de nonchalance—
Cueillir sur sa lèvre un baiser ?
Las ! je suis triste quand je pense
A ce sentier très écarté.

VI

La valse

Laisse-moi te chanter, valse très langoureuse,
Qui lances vers les cieux notre âme aventureuse
O rythme de l'amour ! Satan ou Cupidon
Dans un instant fatal de haine ou d'abandon
A dû te mettre au jour, valse très langoureuse.

Lorsque de doux accords, — enivrement des sens —
Se répandant partout comme un parfum d'encens,
Charment nos cœurs humains de musique divine,
Si dans la femme chaste un émoi se devine,
Nous te bénissons tous, enivrement des sens.

O valse ! épands en nous tes ivresses étranges,
Danse de volupté des démons ou des anges,
Et quand par la saveur des désirs inconnus,
Frémissants, affolés nous serons devenus,
Tu nous feras mourir en ivresses étranges.

VII

COÏNCIDENCE

Récit du jour de l'an

Ma sœur, alors qu'elle était grande comme ça, croyait tout naïvement que les présents du jour de l'an lui étaient apportés par le bon saint Nicolas, le patron de l'enfance. Or, une année qu'elle avait été moins sage que d'ordinaire, ma mère lui avait souvent dit : Prends garde, Antoinette ! ta conduite fait, pour sûr, beaucoup de peine au bon saint Nicolas ; peut-être ne t'apportera-t-il rien, au jour de l'an !...

Cette menace produisait presque toujours son effet; durant cinq minutes au moins, la petite demeurait tranquille comme une de ses poupées en cire !

Enfin, arriva le jour de Noël.

Le petit Jésus qui, tous les ans, à pareille époque, venait remplir son bas, jusqu'au bord, de bonbons succulents, avait été, cette fois, d'une parcimonie qui la punissait beaucoup et n'augurait pas très-bien pour le commencement de l'année, car saint Nicolas n'habite-t-il pas le paradis et n'est-il pas entièrement soumis au petit Jésus ?

La pauvrette avait délaissé ses jeux et passait ses récréations dans un petit coin, seule, songeant à ce qu'il faudrait faire pour regagner les bonnes grâces du distributeur des récompenses.

Le soir de la Saint-Sylvestre, j'étais dans ma chambre, accoudé comme d'habitude sur ma table de travail, en train de lire, lorsque j'entendis quelqu'un heurter faiblement à ma porte. J'ouvre ! C'était ma sœur. Toute pâle, vêtue de son costume le plus modeste, elle me demanda tout bas, avec des soupirs dans la voix, si je voulais lui dire *qu'équ'chose.*

Sachant le désespoir de la pauvre petite, je la pris dans mes bras et l'emmenai s'asseoir avec moi, afin de la renseigner le mieux possible, car, franchement, sa douleur me faisait peine.

Le bonheur est trop rare dans l'âge mûr, pour qu'on diminue celui des enfants volontairement.

Alors, d'un grand sérieux, elle voulut savoir s'il n'y avait pas moyen de communiquer avec le bon saint Nicolas.

—Je voudrais le voir, afin de lui demander pardon de ma conduite passée et lui promettre de faire

beaucoup mieux à l'avenir. Il me l'accordera, je le sais... il n'est pas rancunier, le bon saint Nicolas. Puis, s'il veut tout oublier, je deviendrai si gentille, qu'il en sera flatté, vrai !

Cette question me prit par surprise ; aussi, balbutiai-je, au hasard, les paroles suivantes :

—Avant de te coucher, ajoute à ta prière une demande au petit Jésus, afin qu'il te permette de voir saint Nicolas en rêve. C'est le seul moyen de communiquer avec lui.

Cela lui parut si simple qu'elle fut complètement rassurée. J'en profitai pour la reconduire à sa chambrette. J'avais mon idée ! Sans rien dire à personne, j'irais lui acheter quelques bibelots et les placerais discrètement près de son lit. Il me semblait impossible de lui laisser commencer l'année sans étrennes. Quel crève-cœur, quel chagrin pour elle !

Je passai mon paletot et je sortis. Une heure plus tard, c'était fait...

Le lendemain matin, toute la famille était réunie à table, moins la petite sœur, lorsque tout à coup, poussant des cris joyeux, cette dernière descendit bruyamment. Enfin, elle arrive à nous, tenant une brassée de jouets qu'elle pose là, et n'a rien de plus pressé que de dire, en faisant mille gestes : J'ai rêvé, cette nuit, au bon saint Nicolas. Des petits oiseaux m'ont transportée à sa demeure, au moment où il se préparait à descendre sur la terre... pour faire sa tournée ! Je me suis jetée à ses genoux,

je lui ai demandé pardon... je lui ai promis de mieux faire... puis je l'ai embrassé ! Il a souri et m'a dit d'une voix douce : C'est bien, ce que tu fais là ; je te récompenserai... Alors, les petits oiseaux m'ont ramenée à mon lit... Tenez, voyez ce que j'ai trouvé ce matin. C'est bien plus que les autres années. Sont-ils beaux ? Sont-ils jolis ? N'est-ce pas, maman, que j'ai bien fait de lui demander pardon ?

Quel air heureux et câlin tout à la fois, n'avait-elle pas, en disant ces mots !

Bien qu'elle ne sût d'où lui venait tout cela, ma mère saisit l'occasion de lui faire la morale. Et, après nous avoir fait partager sa joie pendant quelques minutes, petite sœur retourna à sa chambre faire faire sa toilette.

Sitôt qu'elle fut partie, on s'expliqua. Notre bonne mère ne lui avait rien retranché... et moi... je lui avais donné.

Voilà pourquoi, par une coïncidence curieuse, Antoinette avait vu saint Nicolas et reçu un surcroît d'étrennes.

VIII

AUTOMNE

La forêt est maintenant belle, de cette beauté particulière à l'automne. Un soleil sans chaleur glisse ses rayons à travers les arbres secoués rudement par le vent automnal : le terrible nord-ouest.

Sous ses efforts, les arbres géants gémissent, tordent leurs longs bras, laissent tomber leurs feuilles— ces feuilles autrefois d'émeraude, aujourd'hui d'or ou de sang.

La terre se couvre du moelleux, mais sombre tapis de feuilles sèches.

Les oiseaux abandonnent leurs nids, transis, lancent une plainte au ciel inclément et s'enfuient à tire d'aile vers l'équateur.

Octobre ! novembre ! mois des frissons, des chants

tristes, des pensées moroses, oh ! je subis votre influence néfaste.

Ma gaieté est disparue, et j'ai chassé le Rêve qui venait me visiter en ami, car il n'est plus que la vision du regret.

Octobre ! novembre !

IX

INSTANTANÉ CHAMPÊTRE

C'est par un jour ensoleillé. La brise est douce et parfumée. L'immense forêt balance mollement sa chevelure verdâtre et touffue. Les oiseaux chantent à peine. Les fleurs des bois, candides et naïves, se font chastement belles. Ici, près de la sente escarpée qui conduit à la grande chute sur la Batiscan qui bouillonne à cent pieds plus bas, est un coin d'ombre fraîche.

C'est dans ce cadre poétique que je la vis : cheveux noirs, yeux bleus, blanche et rose, et que mon cœur bondissant m'apprit qu'elle ne s'était pas montrée en vain. Rieuse, elle se moqua de moi, et je la remerciai. Follette, elle me fit faire des bêtises, et je l'admirai. Fourbe, elle me pria de l'attendre... et je ne la revis plus.

Pourtant, je suis toujours là, dans la forêt immense... Reviendra-t-elle ?

X

LES GANTS

Avant la messe, au village

Ostensiblement, elle mit ses gants devant moi, des gants lilliputiens, faits pour des mains de poupée, comme les siennes ; des gants or-blond — vierges de tout contact profanateur — dont la couleur mignarde se mariait aux tons chauds de sa peau éblouissante, dont la couleur charmeuse plaisait à la vue, de même que la ritournelle favorite, à l'entendement.

Je regardais et j'admirais la coquetterie qu'elle déployait pour emprisonner ses mains, blanches et petites, dans ses gants de chevreau.

Vivement elle me lança ces mots à travers un sourire :

—C'est fini !... mais qu'avez-vous donc à rester là,

tout chose ?... Ce n'est pas la première fois que je mets des gants devant vous ? On vous dirait en extase !

Et son sourire était vainqueur.

—Je le suis en effet, répondis-je, l'esprit encore frappé par la vision de ces mains de poupée s'emprisonnant dans des gants lilliputiens or-blond.

XI

TOMBÉE DU JOUR

Là-bas, loin devant nous, le soleil d'or descendait imperceptiblement derrière un épais rideau de nuages blancs, puis roses, puis pourpres. Nous marchions tous deux, elle et moi, dans un sentier qui longeait en serpentant, et la grève aux sables blonds et la prairie aux foins fraîchement coupés.

La prairie s'étendait à notre droite, tandis qu'à notre gauche la rivière Batiscan roulait paisiblement ses eaux brunes où se miraient les oiseaux, les arbres et le ciel bleu pâle.

Nous allions silencieux, sans soucis, contemplant la nature dans sa beauté de fin de jour.

De mignonnes libellules valsaient légèrement ici et là. Des lépidoptères de toutes les couleurs et de toutes les nuances se promenaient en folâtrant autour de

nous, sans doute au désespoir de voir leurs belles fleurs disparues. Hélas ! ces pauvrettes, les faucheurs sans pitié les avaient couchées par terre, ainsi que les herbes où elles jetaient encore la note gaie.

Peut-être aussi ne songeaient-ils pas à elles — les morts s'oublient si vite ! — et se grisaient-ils uniquement des parfums qui flottaient dans l'air pur.

Et pendant que nous allions ainsi dans cette superbe tombée du jour, mon cœur battait avec force chaque fois que mes regards s'arrêtaient sur ma compagne. Je ne pouvais me lasser d'admirer cet être faible, pourtant gracieux, qui peut donner le bonheur dans un sourire.

Rêveuse au cœur pur, vierge confiante, elle ne se doutait pas du trouble que sa présence me causait.

Et là-bas, loin devant nous, le soleil d'or descendait imperceptiblement derrière un épais rideau de nuages blancs, puis roses, puis pourpres.

XII

POUR CELLE QUI M'A SOURI

J'ai rencontré une fois une enfant quasi blonde, avec un coin du ciel dans les yeux, avec des perles pour dents, avec des fraises pour lèvres, avec un rire franc, une mine gentille, une tête folichonne.

Je lui ai tendu la main, elle a souri... sans rien me dire.

Et qu'avais-je à lui offrir ? Une figure sombre, renfrognée, une tête pensive et rêveuse, des yeux brillants, mais se perdant dans le vague ; puis une vie solitaire, un coin retiré du monde où elle m'aurait réjoui, où je l'aurais adorée, où je me serais fait son esclave pour la servir, son sujet pour la faire reine.

Elle n'a pas refusé, mais elle a souri. Et son sourire m'a brisé le cœur. Je suis resté dans l'incertitude, dans le doute, cet état qui tue.

Pourtant, il ne pouvait y avoir d'incertitude, son sourire était un " non " poli.

Entre la jeunesse qui lui tendait la main pour l'inviter à s'amuser, et moi qui lui offrais la mienne pour la poser sur un piédestal, elle n'a pas hésité.

A cet âge, le plaisir n'offre-t-il pas plus d'attraits qu'un trône ?

Toutefois, il me semblait qu'elle m'aimait un peu. Hélas ! une femme peut donner son cœur par petits morceaux à différents adorateurs, et faire croire à chacun qu'il l'a en entier.

Le rêve que j'avais bâti ne pouvait résister au souffle de la réalité.

Il est tombé comme un château de cartes, il s'est évanoui comme un château en Espagne.

Depuis, j'ai trouvé mon idéal et je remercie l'enfant quasi blonde d'avoir souri... sans rien me dire.

XIII

SOUS BOIS

Nos cœurs exultaient. Oh ! combien suggestive était l'indéfinissable expression de son regard !

Elle assise sur le tronc d'un érable que la hache d'un bûcheron avait allongé sur le sol, et moi à ses pieds, presque couché dans l'herbe longue et hérissée de la forêt, nous jouissions de la vie champêtre. Les arbres et les arbrisseaux entrelaçaient leurs bras au-dessus de nos têtes, les feuilles nombreuses, légèrement agitées par une toute petite brise, formaient une voûte tremblante à travers laquelle la lumière vive d'un jour rempli de soleil nous arrivait affaiblie, tamisée.

L'air pur et sain caressait nos figures, nous embaumait des parfums cueillis dans la coupe des fleurs.

Les oiseaux, les insectes, les microscopiques bêtes voltigeaient, rôdaient, grimpaient autour de nous sans crainte.

Leur instinct leur disait que nous ne pouvions leur faire aucun mal, qu'en ce moment nous étions la bonté, la douceur, la vie, et leur instinct ne les trompait pas.

Nous goûtions l'existence selon l'étendue de nos facultés humaines, nous savourions la nature toute belle, toute harmonieuse, toute joie.

Ses yeux bleus languissamment attachés sur moi, le sourire content de sa mignonne bouche, son silence plein de révélation, indiquaient qu'il y avait de l'amour en elle. L'atmosphère en était remplie.

C'est à ce moment que Germaine, notre amie, qui s'était avancée dans la forêt pour nous cueillir des fleurs, revint en chantant une pénétrante et triste romance.

Dans ce décor d'une si sauvage beauté, il nous parut naturel d'entendre sortir des profondeurs du bois cette voix chaude et vibrante.

Alors l'impression qui pénétra nos âmes était grande, douce, calmante !

XIV

LES CYPRIPÈDES DU CANADA

(Fragment)

C'est "sous les bois remplis d'ombre et de mélancolie", au-dessous de l'épaisse feuillée, que l'on rencontre ces fleurs singulières, mais si jolies que, vraiment, je ne sais trop quels termes choisir pour en parler. Il me faudrait un vocabulaire de mots délicats et charmeurs, de mots colorés et très doux, de mots chatoyants et évocateurs, puis la maîtrise du parnassien pour les sertir comme des diamants en des bagues, ou pour en ciseler des phrases qui seraient comme la vision de la fleur, des phrases qui vous donneraient l'illusion du paysage qui l'entoure, et vous feraient entendre les harmonies qui flottent dans l'air pen-

dant qu'elle présente son urne aux caresses des brises. Mais quel est le parfait ouvrier qui se chargera de parler ainsi ?

En attendant qu'il se trouve, faisons plus ample connaissance avec les cypripèdes.

Les savants vous diront que ce sont des plantes aux fleurs irrégulières, qu'elles n'ont pas de corolle, que ce qui ressemble à cet organe n'est qu'un calice à six divisions, et ils leur donneront le nom de périanthe ou enveloppe florale. Ce ne sont que des grands mots pour dérouter les pauvres profanes comme nous, qui ne voyons dans les fleurs qu'une fête pour la vue. Cela, heureusement, ne change rien à la beauté des créatures végétales. Les savants sont des êtres étranges qui ne voient dans les plantes que ce que nous n'y voyons pas. Parfois, ils nous apprennent des choses surprenantes, merveilleuses même, mais parfois aussi, ils dépoétisent les plus mignonnes filles des bois.

Renvoyez-les, pour le moment, à leur floroscope.

Regardez les fleurs avec les yeux d'un amant, subissez-en le charme attirant, laissez-vous gagner par l'admiration qu'elles feront naître en vos sens et moquez-vous du bagage scientifique d'autrui.

La tige des cypripèdes n'est pas très haute ; les feuilles sont elliptiques et peu remarquables. En revanche, la fleur est grande et de couleur blanche, ou jaune, ou rosé, ou d'un blanc strié de rouge. Leur

partie inférieure a la forme d'un sac ou d'une bourse. Le tissu en est luisant et ressemble à du satin.

A première vue, on dirait une sorte de soulier fabriqué par des anges pour des êtres supérieurs. Le peuple n'a pas manqué de saisir ce rapport et il lui a donné, selon les pays, les noms de souliers de Vénus, *Ladies' slippers,* ou sabots de la Vierge. C'est ici le moment de remarquer que lorsqu'il existe une ressemblance quelconque entre certains organes d'une plante et un article d'usage journalier, le peuple leur applique toujours le nom de l'article en y ajoutant celui de la Vierge, d'un saint ou même du diable.

C'est ainsi que nous avons, relativement à Marie, les noms populaires suivants : Sabots de la Vierge, gants de Notre-Dame, jarretières de la Vierge, cierge de Notre-Dame, chemise de Notre-Dame, herbe à la Vierge, herbe au lait de Notre-Dame, violette de Marie, etc.

Le peuple témoigne ainsi de la grande vénération en laquelle il tient la Mère de Jésus. Il lui dédie ces végétaux et semble croire qu'ils ont été créés pour l'usage de la première Dame du paradis.

Naïve et touchante idée qui nous démontre combien le sentiment poétique est développé chez les êtres simples que le terre à terre de la vie n'a pas gâtés !

XV

PREMIÈRE NEIGE

Croquis montréalais

Il neige. Depuis le matin, de gros flocons étoilés, hexagones parfaits, tombent obliquement avec une extrême lenteur et une régularité admirable. Ils se posent délicatement sur le sol, sans bruit, sans secousses, sans rien. Pareil à ces tissus flexibles qui drapent le corps sans en dissimuler les formes, le manteau de neige qui va envelopper la nature pour plusieurs mois, se prête aux moindres caprices du terrain, indique les plus petites sinuosités.

Là-haut, le spectacle est curieux : le ciel paraît une masse compacte, d'une couleur laiteuse, qui se divise

insensiblement par petits morceaux de plus en plus éloignés à mesure qu'ils approchent de la terre.

C'est la neige doucement
Qui croule du firmament,
Elle y dormait paresseuse
Sur le nid qu'elle couvait,
Et sans bruit son fin duvet

descend sous forme de papillons,

..................lents, lourds,
Au corset de blanc velours,
Aux ailes d'hermine blanche,
Un, cent, mille, millions,
Tourbillons de papillons,
Papillons en avalanche,
Aux ailes d'hermine blanche.

JEAN RICHEPIN

Flânant dans les rues, je m'amuse à contempler. Le sort des flocons m'intéresse. Les uns s'accrochent aux toits des maisons et demeurent là, résignés ; les autres descendent plus bas, effleurent la froide pierre et disparaissent bientôt, ne laissant, pour trace de leur passage, qu'une larme. Certains se suspendent aux enseignes, aux corniches, formant une architecture fantastique pardessus l'architecture humaine ; d'autres encore s'arrêtent sur les fourrures des passants et s'y font de petits nids soyeux ;

quelques-uns, les plus galants, se posent sur la figure jolie de nos Canadiennes. Les audacieux vont même se consumer sur les lèvres carminées, dans un baiser virginal, plein d'amour. Le reste a une destinée moins belle ; ils jonchent la terre gelée, l'asphalte, le bois, puis sont foulés par les pieds des hommes et le sabot des bêtes.

C'est monotone, et pourtant, c'est beau !

* * *

Les *sleighs* apparaissent et l'air se remplit du son de leurs clochettes.

Le soir, comme par enchantement, le fluide électrique chasse les ombres de la nuit. Les lumières se reflètent avec un plus vif éclat et la ville semble joyeuse de sa toilette d'épousée ; tendue d'hermine, elle attend les plaisirs, et le carnaval se montre à l'horizon.

XVI

RÊVE

Après avoir ardemment bataillé avec la vie durant mon adolescence et mon âge mûr, je voudrais passer ma vieillesse dans une maisonnette édifiée en face du Saint-Laurent, non loin d'un modeste village et d'une forêt sombre et silencieuse.

Seul avec ma compagne fidèle, j'emploierais mes journées à cultiver mon jardinet, à dorloter mes fleurs, à laisser ma barque errer sur les flots, ou à parcourir les bois mystérieux. Le soir, après la lecture de nos auteurs favoris, nous ferions, ma femme et moi, un bout de causerie languissamment affectueuse. La rêverie s'emparerait de nous et nos âmes prendraient leur vol vers le pays des doux souvenirs. Sans autre désir que de bien faire et de vivre dans

une tranquille médiocrité, je coulerais une existence paisible, digne conclusion d'un prélude agité.

Bercée par la musique des vagues de l'immense fleuve farouche dans son courroux, débonnaire dans son repos ; enivrée par les troublantes senteurs estivales, rudoyée par la bise fortifiante de l'hiver, caressée par la neige aux douceurs de ouate immaculée, mon âme exulterait et s'élèverait sans cesse vers le Dieu créateur.

Cela me suffirait pour être heureux.

Jean CHARBONNEAU

I

Saisons de la vie

Quand la nature donne à ses beautés muettes,
Avec ses frissons d'or, le soleil du printemps,
Le sablier dévide à nos premiers vingt ans
Des rêves, de l'amour et des douleurs secrètes.

L'angoisse, les désirs, l'orgueil et la fierté,
Tout ce qui nous dévore, à l'été de notre âge,
Irrévocablement nous incline au servage,
Et nous oblige à croire à l'immortalité.

Mais tout s'enfuit. L'écho des mornes solitudes,
Quand l'automne plaintif a des regrets sans fin,
Ne nous apporte plus, ainsi qu'un chant lointain,
Que nos illusions ou nos incertitudes.

Et quand l'hiver a fait courber nos fronts tremblants
Près de l'âtre où rayonne une flamme tranquille,
Avec la majesté d'un grand spectre immobile,
Le sablier dévide aussi nos cheveux blancs !

II

Devant un vase grec

Ce vase grec est fait de jaspe et de porphyre,
Il a brûlé l'encens en l'honneur de Vesta ;
Et sur son pied poli, Praxitèle sculpta
Une nymphe des eaux dans les bras d'un Satyre.

Sur sa frise, un rayon de soleil fait reluire
Les diamants et l'or que l'orgueil incrusta,
Et devant sa beauté, plus d'un cœur palpita,
Comme aux vibrations divines d'une lyre.

O toi qui ne connus le nombre ni le temps,
Qui nargues la puissance et l'outrage des ans,
Vieux prophète sorti du limon de la terre,

Puisses-tu, quelque jour, laisser là ta fierté,
Et verser dans mon âme, ô vase solitaire,
L'oubli de mes douleurs, pendant l'éternité !

III

Saisons de l'amour

Jeune fille, voici le printemps de l'amour ;
Laissons se marier nos cœurs pleins de jeunesse ;
La vie est à vingt ans une coupe d'ivresse,
Profitons de la vie, elle n'aura qu'un jour.

Jeune femme, voici l'été des fleurs moroses ;
Laissons nos mains s'unir et bien vite aimons-nous ;
Peut-être que demain tes deux grands yeux si doux,
O tristesse ! pourront pâlir comme des roses.

Femme, voici venir l'automne et ses frimas ;
Laissons rêver encor notre âme inassouvie :
Nous sommes tous les deux au déclin de la vie
Et nos espoirs passés ne nous reviendront pas.

O vieillesse, voici l'hiver, fermons nos portes ;
Laissons s'éteindre en nous l'amour, car désormais,
Nos cœurs sont des tombeaux où dorment à jamais,
Comme des trépassés, nos illusions mortes !

IV

Fantaisie sur les valses de Chopin

Que j'aime à vous jouer sur mon clavier jauni,
Par ces soirs langoureux et remplis de tristesse,
O valses de Chopin, où son âme en détresse,
Mêle aux motifs un peu de vague et d'infini !

Que j'aime à vous jouer sur le clavier jauni !

Que j'aime la beauté de votre rythme étrange,
Grisant, ainsi que les doux parfums d'encensoir,
O valses de Chopin, que sa belle âme, un soir,
Modula doucement sur la lyre d'un ange !

Que j'aime la beauté de votre rythme étrange !

Vous êtes les chansons que m'apporte la brise
Des pays enchantés du rêve et des amours,
O valses de Chopin, je chanterai toujours
Vos motifs enivrants dont mon âme se grise !

Vous êtes les chansons que m'apporte la brise !

Soyez à mon chevet à l'heure d'agonie ;
Vous bercerez encore un peu de mes douleurs,
O valses de Chopin, valses divines, pleurs
Tombés en perles d'or de la sainte harmonie !

Soyez à mon chevet à l'heure d'agonie !

Je voudrais vous entendre au-delà des tombeaux,
Jouer dans l'infini par l'orchestre des anges,
O valses de Chopin, dont les plaintes étranges
Feront frémir encor la cendre de mes os !

Je voudrais vous entendre au-delà des tombeaux !

V

QUELQUES MOTS SUR LE SYMBOLISME

Comme le naturalisme, le symbolisme a une signification philosophique bien arrêtée.

Il fut d'abord le langage des cultes primitifs de l'Orient.

En ce temps-là, la littérature sacrée s'exprimait par des symboles hiéroglyphiques.

Nous voyons dans l'histoire que le système graphique des Egyptiens, des Chinois, des Scythes, des Ethiopiens, des Indiens mêmes, est le plus ancien qui nous soit parvenu. Le symbolisme anthropomorphique fut aussi en honneur chez les Grecs, qui lui donnaient le caractère de la personnalité.

Mais en littérature, pas n'est besoin d'aller chercher si loin l'origine du symbolisme.

Sans en faire remonter la filiation jusqu'au byzan-

tinisme pour y découvrir ce qu'il signifie, disons immédiatement que ce mot : symbolisme, ne doit s'appliquer ici qu'à un groupe d'écrivains mystiques de cette dernière moitié du XIXe siècle.

Je n'entends pas analyser les cent trente-deux sectes,—je veux dire les cent trente-deux divisions que le symbolisme littéraire nous présente,—ce qui serait tâche difficile ; — je me contenterai d'en étudier les quatre principales.

I

La poétique de l'école symboliste dont Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé sont les chefs, fut tracée par l'auteur de " Sagesse ", dans ces vers :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela, préfère l'impair,
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise;
Rien de plus cher que la chanson grise,
Où l'Indécis au précis se joint,

Car nous voulons la nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance.
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor.

Après la musique est venue la couleur. Arthur Rimbaud nous donne la couleur des voyelles, dans un sonnet resté célèbre :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu,—voyelles,
Je dirai, quelque jour, vos naissances latentes.

Et René Ghil a ajouté dans son "Traité du Verbe" :

"Constatant les souverainetés les Harpes sont "blanches ; et bleus sont les Violons mollis souvent "d'une phosphorescence pour surmener les paroxys- "mes ; en la plénitude des Ovations les cuivres sont "rouges ; les Flûtes, jaunes, qui modulent l'ingénu "s'étonnant de la lueur des lèvres ; et, sourdeur de "la Terre et des Chairs, synthèse simplement des "seuls instruments simples, les Orgues toutes noires "plangorent."

II

L'école romane a pour but de ressusciter la langue de Ronsard.. Jean Moréas, son représentant, et que l'on prétend un "musicien coloriste", a subi l'influence de Théophile Gautier et de Verlaine.

III

L'école évolutiste-instrumentiste, dont l'âme est celle de René Ghil, est sortie vivante du sonnet

d'Arthur Rimbaud sur les voyelles, et que l'auteur des " Légendes d'âme et de sang " a pris naïvement au sérieux.

IV

Enfin, l'école magnificiste ne se contente plus de ressusciter la belle langue de Ronsard, elle veut remonter jusqu'à la source même des choses. St-Pol Roux le proclame lui-même dans un manifeste :

" Les poètes magnifiques ne dispenseront pas la " brute vérité, mais exprimeront son origine et son " but : ils en diront le meilleur et le progrès, ses illu- " sions perdues, ses deuils, ses chutes, son espérance."

Sans être les " Argonautes de la Beauté recherchant la Toison divine de la Colchide de la Vérité ", il faut nous garder d'attribuer à ces écoles une signification contraire à leur nature, surtout si nous remarquons l'extraordinaire et visible influence qu'ont exercée sur les grands symbolistes trois des maîtres du Parnasse contemporain : Théophile Gautier, Charles Baudelaire et Théodore de Banville, le premier, par un tempérament particulier de coloriste, dans une œuvre où la plastique et l'amour de la forme paraissent dominer la pensée ; le second, par une sorte de mysticisme où déjà la pensée se voile à demi, et le troisième, par un retour à l'art antique, où le culte du primitif se manifeste d'une manière très sensible.

Mais puisque nous en mentionnons quelques-uns, disons que les parnassiens ne sont pas étrangers à la formation du symbolisme. Mallarmé, du reste, dans ses " Divagations ", reconnaît que " la précaution parnassienne n'est pas restée oiseuse, qu'elle fournit le point de repère entre la refonte toute d'audace, tout romantique, et la liberté, et qu'elle marque (avant que ne se dissolve, en quelque chose d'identique au clavier primitif de la parole, la versification) un jeu officiel et soumis au rhythme fixe." Cette identité avec le clavier primitif de la parole, c'est le symbolisme tendant à se défaire de l'influence de l'école parnassienne.

Et pour le plus grand bien de ses formules obscures, Mallarmé ajoutait : " Nommer un objet par son nom, " c'est supprimer les trois quarts de la jouissance. " Tout écrit, extérieurement à son trésor, doit, par " égard envers ceux dont il emprunte, après tout, " pour un objet autre, le langage, présenter, avec les " mots, un sens même indifférent : on gagne de dé- " tourner l'oisif, charmé que rien ne l'y concerne, à " première vue."

Comme le symbolisme, Mallarmé nous suggère vaguement des obscurités profondes quand il nous apprend " qu'il y a quelque chose d'occulte au fond de tout, et que certainement " quelque chose d'abs- " cons " habite le commun.

Du reste, le symbolisme repose sur l'abus du sens des mots et sur l'initiative verbale de chacun, sur la valeur musicale ou pictorale, comme vous voudrez,

des voyelles et de leur consonnance, sur des formules toutes personnelles et comprises par des initiés seulement : l'ésotérisme en littérature ; de la classification subjective et arbitraire des mots de la langue française.

Cela n'empêche que les parnassiens soient les vrais ancêtres des symbolistes.

Nous ne pouvons nier, en effet, que Baudelaire a eu l'honneur d'être un dieu chez les symbolistes, avec ses "Fleurs du mal", au moment même où s'accomplissait la réaction mystico-symboliste, en 1882. Et Baudelaire est incontestablement un parnassien, dans ses derniers vers.

A cette époque, les hydropathes, — c'est ainsi qu'on les appelait, — se réunissaient au sous-sol du "Soleil d'or", un café situé au Quartier Latin. C'est là qu'évoluèrent les représentants les plus illustres de la première période symboliste. C'est à cette époque, dis-je, que l'on buvait au Dieu Baudelaire, à qui on brûlait l'encens et on offrait des cantilènes. Ce fut donc dans le silence des nuits que se révélèrent les "Fleurs du mal" et que le symbolisme pérora sur l'avenir de la littérature.

Mais les vers que les initiés seuls pouvaient entendre ne furent connus du grand public que lorsqu'on en parla dans les journaux. Malgré la critique, le symbolisme fut pédantesque et intolérant, il fit l'enfant gâté, sous prétexte qu'on l'avait d'abord cajolé et dorloté ; il imposa ses doctrines, que

les naïfs acceptaient. Autant il avait été obscur, autant il fit parler de lui. La presse, tout d'abord presque craintive, lui décerna quelques louanges. Quelques poètes symbolistes se virent exalter, et M. Emile Zola, qui venait d'écrire " Pot-Bouille ", désigna Charles Morice comme l'écrivain de l'avenir.

Les luttes du symbolisme rappelaient celles du XIXe siècle naissant. Mais avant de lui décerner le titre de héros et de l'accepter comme tel, le public, silencieux d'abord, se réveilla tout à coup et voulut connaître le nouveau-né. On lui demanda son origine et l'on voulut savoir si la nouvelle génération pouvait donner, comme preuve de bonne foi, seulement un chef-d'œuvre qui répondît aux espérances qu'on avait fait naître. C'est alors que le symbolisme prit la parole et qu'il se mit en frais d'éloquence.

Charles Morice fit l'histoire de la littérature pour en arriver à conclure qu'une communication secrète entre l'homme et la divinité prête un sens caché aux choses de ce monde, et que, nécessairement, le mysticisme doit faire prédominer le sentiment sur la raison.

En d'autres termes, il fit remonter la filiation du symbolisme jusqu'aux sources de la langue française et même jusqu'au symbolisme philosophique, sous le prétexte de chercher " comment la direction des formules accomplies donne naissance aux nouvelles formules qui s'agitent aujourd'hui sous l'effort de tant d'influences nouvelles.

Pour le triomphe de ses croyances, Chs. Morice ramène toute l'histoire de la littérature au mysticisme, à la synthèse de la pensée et de l'expression, et il fait sortir de ce XVIe siècle fécond et étonnant, l'évolution moderne dans toute sa force et sa grandeur.

La résurrection du paganisme, qui ne peut cependant résister devant le christianisme, voilà la grande lutte religieuse dont la fin va marquer la transition entre le moyen âge et les temps modernes.

Et dès que, suivant Morice, le XVIIe siècle se caractérise par le "désir de connaître une généralité spirituelle restreinte à l'un de ses aspects, se lève l'aurore d'un des plus beaux jours de l'histoire de la littérature." Nous entrons en plein mysticisme.

Il est évident que Chs. Morice a voulu détourner l'histoire de son véritable cours.

Quand il dit que la science devra nécessairement conclure au mysticisme et que ce sera là le retour à l'originelle simplicité, il est bien loin de résoudre le problème de l'avenir. Nous voulons bien admettre que le XVIe siècle ait ressuscité le paganisme, et que, sous l'influence du christianisme, mystique dans ses manifestations, "l'œuvre de la littérature de tout à l'heure se soit dessinée par la visible reconstruction, par la synthèse de tout ce qui avait été divisé par l'analyse", mais ce que la raison ne peut admettre, c'est un retour vers l'originelle simplicité et le mysticisme, alors que l'homme du XIXe siècle tend, de jour en jour, à se débarrasser des spéculations abs-

traites et à ne vouloir que l'implacable positivisme dans l'art et dans la science.

Retour au mysticisme, cela veut dire : recherche de la certitude, non plus dans la raison, mais dans la divinité ou dans un monde supérieur, cela veut dire dégagement complet des choses matérielles pour se laisser dominer par une sorte de nostalgie.céleste ; cela veut dire : renonciation au visible, au fini, à l'imparfait, pour remonter vers les pays bleus du mystère et de l'extase. Sublime désir de l'humanité que de vouloir remonter vers l'infini !

Mais franchement, est-ce bien au XIXe siècle que l'on pourrait essayer de détacher la pensée humaine de toute matérialité ? L'homme du temps présent s'acharne, de jour en jour, à interroger la nature et à lui demander l'explication de ses mystères ; et à mesure que l'expérience vient s'ajouter à la vie, un besoin de positivisme envahit l'univers.

N'est-ce pas l'homme des temps présents qui a reconstruit la pensée, en donnant à la philosophie un fondement rationnel, avec l'illustre Descartes ?

Mystiques, les temps modernes ? quand déjà, au XVIIe siècle, Pascal, le plus sincèrement chrétien des philosophes de son temps, réduisait en une formule de mécanique un problème qui n'avait existé jusque-là que dans l'entendement humain ? quand déjà l'auteur des "Pensées", en prophète qu'il était, prédisait, un siècle à l'avance, l'empire de la nature et du matérialisme ? quand l'impassible Kant ramène tou-

tes nos connaissances à la raison pure ? quand Fichte veut la liberté absolue et que Schopenhauer croit à la volonté sans limite ? quand Spinosa dépense sa vie à rechercher la science de la véritable utilité, et que Auguste Comte préconise l'altruisme ? quand Rousseau ramène tout à la conscience et veut un retour à la nature ? quand la littérature de l'Europe avec Hégel, et sous l'influence de l'esprit allemand, introduit les procédés de la science dans les préceptes les plus élémentaires de la rhétorique ?

Nous comprenons avec Chs. Morice que le " singulier, l'unité, soit le nombre affirmatif et divin ; que le pluriel décompose la vie ; que la synthèse devra irrévocablement rendre l'art à la primitive et centrale unité ; " mais ce que personne ne peut nier, c'est que l'auteur lui-même reconnaît, dans son livre, que la science a envahi l'art et la littérature, que la critique est devenue scientifique, que la poésie se ressent de l'influence de la philosophie et qu'il ne serait pas prudent pour la littérature d'accepter le renfort que lui apporterait la science.

Il a été forcé lui-même, Chs. Morice, malgré ses proclamations, de convenir que nous marchons rapidement vers une esthétique dont le siècle matérialiste a lui-même tracé les lois, non celles que nous apportera la pure connaissance de l'harmonie et de la consonnance, mais celles que la science approuvera à l'appui d'une théorie positive et toute expérimentale.

Après cela, il est visible que le symbolisme se four-

voie quand il cherche ses origines. Et Chs. Morice aura beau dire que le XVIIe siècle eut pour objet et pour préoccupation la recherche des " réalités idéales ", ou bien que sa seule ambition a été de connaître et de penser, le symbolisme, pas plus qu'il ne peut se réclamer du moyen-âge, ne peut faire remonter sa filiation même jusqu'au siècle de Louis XIV.

Mais si nous en restons au XIXe siècle, comment le symbolisme pourra-t-il remonter même jusqu'à Lamartine, pour qui, cependant, les décadents avaient une profonde admiration ? Nous convenons que l'auteur des " Méditations " a fait la poésie moderne et que nous lui devons la " possibilité " des poètes qui l'ont suivi ; mais Lamartine est le poète " lumineux " par excellence. Toute sa vie, il nous a éclairés de cette lumière dont ses œuvres brillent d'une manière indéfectible. Il a de plus l'admirable simplicité, et la clarté qui manquent entièrement aux symbolistes, dont les vers se ressentent du gongorisme et du tour précieux particuliers au style des " ruelles" et des salons littéraires du XVIIe siècle.

La seule ambition que pourrait avoir le symbolisme serait de s'appliquer ce mysticisme religieux que Lamartine veut réaliser dans ses livres, et dont les décadents entrevoient le règne dans un avenir très prochain.

De Châteaubriand, ils ne peuvent non plus se réclamer. "Atala," le livre qui a été le plus grand initiateur de la littérature européenne au com-

mencement de ce siècle, se pose en contradiction flagrante avec les procédés symbolistes, puisqu'il a été, en quelque sorte, avec la " Nouvelle Héloïse " de Rousseau, un retour à la nature. Or, les symbolistes revendiquent contre les naturalistes une très visible et complète indépendance, parce que le naturalisme, — c'est Chs. Morice qui parle, — " a bien prouvé qu'il " avait biffé le mot : mystère, en nous donnant ses " tristes et fades brutes, qui n'ont rien de mystérieux, " mais qui manquent de vérité dans la mesure précise " où elles manquent de mystère."

Quant à Alfred de Vigny, il est inutile de le nommer ici ; de même que Stendhal. Le premier, matérialiste profond, sceptique hautain, qui a écrit " La mort du loup ", n'a aucun rapport avec les symbolistes, pas plus que le second, Stendhal, un personnage à part dans l'histoire de la littérature au XIXe siècle.

Je passe rapidement sur Victor Hugo, le vrai dominateur du XIXe siècle, et dont nul poète ne peut nier l'influence, quant à la forme, du moins.

L'auteur de " Madame Bovary ", Gustave Flaubert, s'est appliqué à rendre exactement et par les expressions les plus savamment étudiées et coordonnées, l'âme même des choses et les secrets de la nature. Or, les symbolistes pourraient-ils se dire les disciples de Flaubert, quand Arthur Rimbaud écrit : " Farry ", " Guerre ", " Génie ", ou que Mallarmé, " le poète entre tous, que l'avenir consulte le plus," nous donne les " Divagations ", un livre bien loin de répondre aux

procédés si substils de " L'Education sentimentale " et de " Salammbo ", deux œuvres manquées ?

Nous pourrions encore citer Balzac et Wagner, avec qui les symbolistes se trouvent beaucoup de parenté, mais je m'arrête ici et je reviens aux trois véritables maîtres du symbolisme, les seuls que l'on puisse ainsi appeler.

Personne n'ignore que Chs. Baudelaire est, avant tout, un romantique. C'est de Victor Hugo, comme tous les écrivains sortis du romantisme, qu'il a appris le véritable sens de la circonlocution et de la métaphore. Cette pièce fameuse : " La Charogne ", est d'invention toute romantique :

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux......

Cette autre pièce : " Tristesse de la lune ", procède encore, quant à la forme, du romantisme :

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse....

La seconde manière de Baudelaire nous vient directement des parnassiens. Nous pouvons en juger par ce sonnet :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche, on dirait qu'elle danse ;
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leur bâton agitent en cadence.

Baudelaire, comme parnassien, a quelquefois des vers à l'allure classique et d'une beauté majestueuse.

" Les Chats " est une pièce de haute valeur. Elle renferme un des plus beaux vers de la langue française :

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erêbe les eût pris pour ses coursiers funèbres
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Les " Fleurs du mal " est un livre unique en son genre, dans sa conception et dans sa forme. Nous pourrions dire qu'il est une étude très curieuse sur les rapports inexprimables existant entre les hommes et la pensée que les troubles et l'épuisement mettent dans une évolution constante.

Il est bien vrai qu'en relisant les " Fleurs du mal " on est porté à penser à ce conte d'Hawthorne, dont nous parle Théophile Gautier, et dans lequel il est dit qu'une jeune fille vivant au milieu des fleurs empoisonnées s'est habituée peu à peu aux parfums mortels qui s'exhalent de leurs corolles. Après quelques années, elle devient pâle, d'une pâleur mortelle, empoisonnée à son tour. Malheur à quiconque lui cueillerait un baiser.

"Les Fleurs du mal" ont cette puissance funeste ; elles ont de ces parfums exotiques que nous n'avions jamais rencontrés auparavant, qui nous attirent, mais qui, d'un seul coup, peuvent nous tuer.

Volontairement Baudelaire s'est longtemps préparé à l'effet produit. A l'instar d'une vieille sorcière, extrayant de l'euphorbe, de la jusquiame et de la ciguë, des philtres empoisonnés, Baudelaire s'est enfoui en lui-même, dans le sépulcre du doute et du dédain, où il a distillé un poison lent et destructeur.

Voilà, quant au fond de son œuvre, ce qu'a fait Baudelaire. Quant à la forme, nous allons voir, plus loin, comment les symbolistes ont su en tirer profit.

Th. de Banville a travaillé toute sa vie la facture du vers et en est venu à s'appliquer à lui-même la poétique qu'il s'était faite. Il a été le poète de la rime ; il a ressuscité d'anciennes formes, il a tiré de l'oubli le genre marotique, la ballade et le rondel.

Seulement, il y aurait bien des reproches à lui faire, à lui et à ceux que l'on a bien voulu appeler les poètes " rothschildiens ".

La combinaison et l'arrangement des mots ne furent jamais une excuse à la pauvreté des pensées.

A notre époque, nous le savons, la combinaison et l'arrangement résument toute la poésie : les lois de la pensée et du bon sens ne sont rien en réalité. Les expressions hétéroclites, la polyphonie des sons, les mots exotiques et barbares, le gongorisme, l'ésotérisme, voilà ce qui constitue le vers. Puis à cela, ajoutez une versification décousue, avec, çà et là, des enjambements et des constructions phraséologiques dont la syntaxe n'est pas toujours d'une concision rigoureuse

et dont le maniérisme et l'emphase touchent au ridicule.

Tels sont bien les poètes qui ont suivi Banville, tels sont bien Jean Moréas et ses adeptes.

Quelques-uns ont été plus loin : ils ont prétendu que la rime finale n'est pas suffisante à la beauté et à la consistance du vers, ils ont rimé en entier les pieds de chaque vers, de chaque distique. D'autres encore se sont appliqués au genre "lipogrammatique" qui consiste à exclure une voyelle ou une consonne dans un vers ou à les y faire entrer de force.

Remarquons, en passant, que Th. de Banville paraît être de la vieille école des Villon, des Régnier et des Ronsard. Il a quelque chose de la jovialité de Rabelais, avec cette manière de parodier tout ce qui lui tombe sous la main, ce qui n'est pas toujours du goût et de l'esprit français, ce qui manque souvent de verve et d'enjouement.

Th. de Banville a cru sérieusement à cet aphorisme de Lebrun-Pindare : " les mots et leur arrangement peuvent avoir une valeur indépendante de la pensée ", et son œuvre en est l'expression la plus vive. Nous ne pouvons citer que : " Néron le baigneur ", " Molière chez Sardou ", " Balade des célébrités du temps jadis ", sujet emprunté à Villon.

Ces quelques pièces ne procèdent pas d'une pensée nouvelle, et nous ne pouvons nier que l'idée dominante d'une pièce de Th. de Banville provient plutôt de l'arrangement rhythmique du vers.

Déplorable vérité ! tandis que Banville travaillait à ressusciter le passé des Villon, des Marot, et des Régnier, la France subissait une banqueroute littéraire.

Théophile Gautier est un vieux lion, un demi-dieu. Il a été, avec Victor Hugo, le péristyle de l'édifice romantique, et personne ne le méconnaît. Il a été le musicien, le peintre, le poète de la pléiade de 1829 ; il s'est fait mérovingien pour " l'Hernani " de Victor Hugo ; il eût pris les ailes d'un ange pour porter les œuvres du maître jusqu'aux nues. Admis dans le cénacle romantique, il y rencontra Sainte-Beuve, les deux Deschamps, Bouchardy, Pétrus Borel, toutes les célébrités d'alors. Plus tard, il devint le promoteur du mouvement parnassien, se fit des adeptes comme Victor Hugo : il eut ses autels et son char triomphal.

Th. Gautier est, avant tout, un poète descriptif, mais dans sa poésie, celle des "Emaux et Camées ", il cherche déjà à se débarrasser de la personnalité et du moi, tant en honneur chez les romantiques. Il marque véritablement une transition entre le romantisme et l'école parnassienne. Dans ses " Emaux et Camées", il a tâché d'objectiver le subjectif, c'est-à-dire d'examiner comme un objet d'étude très sérieux ce qu'il y a d'objectif dans chacune de nos perceptions, de nos vues et même de nos idées.

Son œuvre, cependant, n'est pas, à l'instar de celle

de Leconte de Lisle ou de Baudelaire, empreinte de ce caractère pessimiste ou matérialiste qui distingue ces deux maîtres. Th. Gautier, en philosophie, ne poursuit aucun but déterminé. Il est l'écrivain le plus varié de la littérature du XIX siècle, et porte en lui le don d'universalité.

Mais il est artiste avant tout, artiste consciencieux, emporté, violent quelquefois. Il est romantique par nature, d'un romantisme exagéré, tant il a de respect pour son maître, Victor Hugo. Il disait volontiers que s'il lui arrivait de trouver un mauvais vers de l'auteur de "Notre-Dame de Paris", il s'en irait le lire au fond d'une cave, à la lueur d'une bougie.

Le bon Théo, comme on l'appelait familièrement, est conciliant, conciliant au possible ; ses emportements sont des envolées, ses violences, des vents alizés, bienfaisants et d'une chaleur méridionale. Il plane, mais ne va pas au fond des choses. Il n'aime qu'à embellir sa pensée par un coup de pinceau impeccable. C'est comme artiste incomparable que Th.Gautier a rempli toute une époque du bruit de son nom. Il a la figure rayonnante de l'Hercule antique ; il a forgé la foudre comme les Cyclopes de la fable, il a volé le feu du ciel comme Prométhée, et si le romantisme venait à disparaître du souvenir des hommes, je crois qu'il le sortirait de l'oubli par son seul prestige.

Tels sont les vrais maîtres du symbolisme.

Mais, me direz-vous, comment les symbolistes se sont-ils appropriés les procédés de Gautier, de Bau-

delaire et de Banville ? Comment ont-ils pu en faire la base du symbolisme ?—A cela, je réponds :

1o. En substituant à la pensée quintessenciée de Baudelaire, — laquelle nous rappelait déjà l'empire d'un mysticisme subtil et étrange, — le véritable mysticisme : celui qui veut l'impression pure et simple, et qui, en tirant la quintessence des choses, arrive à la synthèse des pensées et des expressions ;

2o. En substituant à la forme, au style,—cette arme puissante que Gautier appelait la vie supérieure de la forme, — les demi-teintes, les nuances par lesquelles l'impression devient plus intense ;

3o. En substituant aux procédés de Banville, tirés de l'art grec et du moyen-âge, — mais que l'usage avait rendus vulgaires,—l'originelle simplicité, le culte du symbole primitif.

Voici, maintenant, la définition du véritable symbolisme, celle qui convient aux écrivains symbolistes :

"Mysticisme, synthèse des pensées et de l'expression, influence scientifique et son alliance avec le sentiment religieux, affranchissement de la forme orientée vers des effets plus intenses, par des moyens plus rares, retour aux origines."

Cette définition parle par elle-même. Il est bien visible, après l'avoir donnée, qu'il est inutile d'aller chercher les origines du symbolisme chez les peuples de l'Orient, ou dans l'histoire du moyen-âge, ou chez les grands rénovateurs littéraires du commencement de notre XIXe siècle, quand les symbolistes se ressen-

tent si manifestement de l'influence des trois maîtres dont je viens de parler.

Quoi qu'il en soit, le symbolisme restera le fruit d'une génération bizarre, tourmentée, et ne doit pas, certes, continuer la tâche de la littérature, sous prétexte qu'il a voulu nous ramener vers la synthèse de l'Art et l'Unité. Il est bien prétentieux à lui de s'être appelé un rénovateur parce qu'il s'était fait une poésie toute personnelle en ramenant l'homme du XIXe siècle au symbole primitif d'un autre âge.

Cette tentative personnelle est restée personnelle, et le symbolisme, dans l'avenir, se détachera des autres systèmes apparus au XIXe siècle. Il s'en détachera d'autant plus qu'il a rendu indépendantes la forme et la pensée, qu'il a fait dominer l'une sur l'autre dans un temps où, surtout, la pensée avait besoin de dominer la forme.

II

Nous allons voir, maintenant, que, nonobstant leurs proclamations et leurs promesses, les symbolistes, livrés à eux-mêmes, n'ont nullement ramené l'homme à l'originelle simplicité, mais qu'ils se sont fourvoyés misérablement.

Là précisément où les décadents ont manifesté quelque tempérament lyrique, c'est dans les vers de leur première manière, où presque tous les maîtres du

symbolisme procèdent des leçons de Baudelaire, de Gautier et de Th. de Banville.

En veut-on un exemple ?

Prenons Paul Verlaine. Ce poète n'est réellement lui-même que dans quelques-unes de ses premières pièces.

Nous avons tous lu et relu "Mon rêve familier". Nulle part, l'auteur de "Sagesse" n'a montré autant de modération et surtout d'élévation. Ou bien encore, je citerai la "Nuit du Walpurgis classique", et même "l'épilogue" qui termine les "Poèmes Saturniens". Ecoutez "Mon rêve familier" :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ?—Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Voulez-vous un exemple de la seconde manière de Verlaine où déjà les intentions de la musique se devinent dans le vers et dans le procédé ?

Voici, extraite des "Fêtes galantes", une pièce intitulée : "Mandoline" :

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Echangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

Cette pièce est loin d'avoir toute la beauté de la première, et nous ne pourrions dire que Verlaine ait conquis le champ si vaste de la pensée avec des ébau-

ches de ce genre et qui font, cependant, les délices de messieurs les décadents.

Voyons maintenant la première manière de Stéphane Mallarmé. Je vous cite une pièce intitulée : " Brise marine " :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! Là-bas fuir ! je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur, qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai. Steamer, balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages,
Perdus, sans mâts,, sans mâts, ni fertiles flots....
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Cela est assez net et assez bien dit, mais voyons la seconde manière.

J'ai pris au hasard un sonnet intitulé : " Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui ".

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec son coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique, mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise en songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

Un autre sonnet : " Vieux Rêve ".

Quand l'ombre menaça de la fatale loi
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,
Affligé de périr sous les plafonds funèbres
Il a ployé son aile indubitable en moi,

Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi,
Se tordent dans leurs morts des guirlandes célèbres,
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi,

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à toi pareil qu'il s'accroisse ou se nie
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

Ne rions pas, car nous venons de donner deux pièces où le symbolisme ne pourrait jamais mieux se peindre. Mallarmé, du reste, est la conscience de l'école ; il est considéré comme l'organisation la plus puissante et la plus complète que la littérature présente ait produite. Ne rions pas, si, dans la suite, nous constatons que les symbolistes de la seconde période sont presque tous des disciples de Mallarmé et qu'ils prennent leur rôle au plus grand sérieux.

Ne rions pas. Car les lois qui prescrivent l'alliance de l'harmonie musicale et de la poésie sont, ici, rigoureusement mises en pratique. " Cette poétique manière ", toute d'incantation mystérieuse et d'un rhythme " très peu obscur ", doit nous suggérer de très véritables impressions d'infini et de lointain. Mais, malgré notre bonne volonté, ces deux sonnets n'en excluent pas moins, avec la clarté, la précision et la cohérence, les éléments de pure syntaxe, à moins que nous ayons le cerveau trop peu symbolique pour comprendre.

Mais, attendez, ce n'est pas tout. Si Mallarmé a " la science absolue des secrets du vers, musique et peinture, métaphysique profonde et vie intense ", nous allons voir ce que les différentes écoles symbolistes nous réservent de surprises.

Parmi ceux qui restent fidèles au maître, (Mallarmé) nous prenons au hasard Vielé-Griffin.

Vielé-Griffin nous a donné un volume, " les Cygnes ", et je ne crois pas que nul le lise jamais en

entier, quoiqu'il n'ait que cent petites pages. M. Griffin est un musicien "ambulant", un formiste, qui cherche des effets musicaux dans le rhythme, et qui fait grand cas de l'obscurantisme :

On m'a pris à elle, avec des mots
Sonnant faux dans l'aube — il me souvient :
Les hauts blés verts, les blés nouveaux
—Forêt d'enfance — et leurs bluets ;
Je ne sais de plus doux rêves que le mien :
La route tiède et douce au pied nu,
Le merle fraternel surpris,
Et le grand ciel clair au-dessus des épis,
La source où le regard émerveillé s'est vu
—On m'en fit un péché, de mon univers,
Devant le livre ouvert.

Remarquons que tous les symbolistes ont leurs fantaisies.

Ainsi, René Ghil a porté "l'art de l'obscur" à un point que nul n'a pu surpasser, et comme "instrumentiste", il est le moins goûté parmi les siens. Il a voulu, néanmoins, construire, sur des données scientifiques, une œuvre purement logique, où des lois universelles d'art et de philosophie nous donneraient la note juste de la littérature et les secrets de l'avenir—modeste prétention—; cependant, chez lui, le sentiment, la prosodie, la clarté, la pensée, tout disparaît : c'est l'ésotérisme en littérature :

Amour—germe dans lui de lui germant—Amour,
De lui :
O d'autres stellements ordre qui lent allume !

Coutume et devant adhésion
qui n'a point et l'Avent et le Terme et n'est lentes
qu'œuvres d'événements en l'immense et l'augment ;
vœu de transport lent immanent à un volume :
Amour—germe dans lui de lui germant—Amour.

Il est inutile, n'est-ce pas, d'ajouter aucun commentaire ? Passons outre.

Jean Moréas est de l'école romane. Il croit sincèrement, avec Mallarmé, que le monde doit aboutir à un beau livre, et qu'il est incontestablement l'auteur de ce livre. Il a commencé par écrire les "Pèlerins passionnés", et nous a donné, plus tard, les "Iconostases", où, cependant, je vous prie de le croire, il n'a pas réalisé ses espérances. Jugez plutôt :

Sœur, douce amie "lui disais-tu" douce amie,
Les étoiles peuvent s'obscurcir, les amaranthes avoir été.

—Pardonnez ce vers de dix-huit pieds.—

Que ma raison ne cèdera mie
De radoter de votre beauté.
Car Cupidon ravive sa torche endormie
A vos yeux, à leur clarté ;
Et votre regarder "lui disais-tu" est seul mire
De mon cœur atramenté.

Je pourrais encore citer des vers de Jules Laforgue, de Gustave Kahn, de Dumur et même de Chs. Morice sur qui l'on fondait le splus grandes es-

pérances, mais je m'arrête plutôt sur deux pièces : l'une, de Adolphe Retté, l'autre, de Arthur Rimbaud :

Je ne sais... je voudrais boire à la même brise
Un peu de l'oubli frais qui sommeille aux ramures—
Où, vierge aubade, espoir des aurores futures
M'agenouiller au seuil très lointain d'une église.

Et pourtant, et pourtant, ô fière solitude,
Parmi les parfums morts et les frissons des soirs,
Je revis l'hymne lent des soleils blancs, prélude
D'un chœur pleuré par nos archanges noirs,
Prophète de la nuit que le silence élude.

Voici, pour terminer, une poésie charmante de Rimbaud, intitulée : " Ophélie ".

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
—On entend dans les bois de lointains hallalis...

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses reins et déploie en corolle
Ses longs voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ,
Elle éveille, parfois, dans une aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile.
—Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

O pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
—C'est que les vents tombant des grands monts de
[Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté !

C'est qu'un souffle inconnu, fouettant ta chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur entendait la voix de la nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits !

C'est que la voix des mers, comme un immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou s'assit, muet, à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu.
Tes grandes visions étranglaient ta parole ;
—Un infini terrible effara ton œil bleu.

III

—Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

III

Le symbolisme est une tentative finie, non seulement parce qu'il fut une vivante contradiction de lui-même, mais parce que, en voulant identifier la musique et la poésie, il a faussé la notion qu'il avait de ces deux arts, et les a dénaturés.

Ce qui plus est, il a l'air de séparer complètement l'art de la vie, c'est-à-dire de spiritualiser, en quelque sorte, l'existence humaine, voulant la nature pour s'en servir comme d'un moyen et non comme d'un but.

Cependant, si nous détachions l'art de la nature, que serions-nous ? Comment le symbolisme, par lui-même, pourrait-il prétendre découvrir les lois de l'esthétique sans le secours de la nature ? Sont-ils deux inconnus, elle et l'homme, et sont-ce des circonstances fortuites qui les lient par d'intimes rapports ? Mais les symbolistes devaient être les premiers à le savoir : la nature est faite pour l'homme, elle se réfléchit en lui, et nous n'en serons jamais qu'une image très fidèle. Pourquoi vouloir s'en détacher, si par une nécessité de notre organisation, nous lui devons la vie ? Pourquoi vouloir changer ses lois et les refaçonner suivant notre caprice, parce qu'elles ne se révèlent pas entièrement à nous et nous invitent à les découvrir ? Pourquoi le symbolisme défendrait-il à la

nature de s'envelopper de mystère, s'il s'efforce lui-même d'être obscur et d'échapper complètement à notre compréhension ?

Si, du moins, il s'était contenté de mourir de dépit pour n'avoir pu s'implanter dans l'histoire de la littérature, et si, par un hasard heureux, il n'avait exercé une influence néfaste sur la jeunesse contemporaine, nous lui pardonnerions déjà de s'être séparé de la nature. Malheureusement, nous sommes obligés de le constater, il n'a pas été étranger à l'introduction d'une sorte de cosmopolisme en France, un cosmopolisme spéculatif, dont surtout, la belle langue française se ressent.

La langue française s'altère de jour en jour, et ce cosmopolisme en est la première cause. La pureté du langage, qui faisait le caractère du XVIIe siècle, tend à s'altérer, le dictionnaire s'augmente d'anglicismes, d'amalgames, d'idiômes, de composés hybrides, issus des langues mortes ou vivantes. Ce qu'il nous fallait, en cette fin de siècle, ce n'était pas le symbolisme, mais un rénovateur ? Pourquoi ne l'aurions-nous pas ? Au moyen-âge, Malherbe a dépensé sa vie à épurer le langage de la cour, à le débarrasser de l'influence de l'italianisme, et ce fut son plus grand triomphe. Au XVIIe siècle, Molière enveloppe de sa gloire l'esprit français, parce qu'il sait rester le plus français des écrivains de son temps. Au XVIIIe siècle, Rousseau, au XIXe, Châteaubriand, s'indignaient de l'introduction de mots étrangers dans la langue.

En constatant que le siècle de Louis XIV avait conçu les " idées libérales ", l'auteur du " Génie du Christianisme " s'écriait : " Comment se fait-il que notre prodigieux amour de la patrie aille toujours chercher ses mots dans un dictionnaire étranger ? "

Oui, le cosmopolisme est dangereux, à tous les points de vue, et nous croyons qu'il a contribué pour beaucoup au désœuvrement de la pensée, dans cette dernière moitié du XIXe siècle. Il a travaillé à faire prévaloir une espèce de panthéisme de l'art, où les littératures du monde entier manifesteraient un tempérament parfaitement identique, après avoir conclu à l'unité de l'esprit humain et des langues.

Ainsi que les arts doivent conserver leur identité première, et cela pour le maintien de leur caractère distinctif, ainsi les nations doivent se garder d'identifier leur langage. C'est le langage d'un peuple qui fait son caractère national. Shakespeare est véritablement grand parce qu'il est resté anglais, toujours et dans toutes ses œuvres, depuis "Hamlet" jusqu'à "Henri VIII" et "Richard III" ; depuis "Macbeth" jusqu'à cet éternel type de " Falstaff". Goëthe est sublime parce que, dans la synthèse de l'humanité qu'il entreprend et que, peut-être, il a menée plus loin que tout autre, il a conservé la fierté germanique des aïeux. Molière, La Fontaine, Châteaubriand, Flaubert, Alfred de Musset, sont au nombre de nos idoles parce qu'ils sont français, et seulement français.

Tous ces grands écrivains, qui se ressemblent par

plus d'un point, pris individuellement, se détachent les uns des autres, s'isolent tout à fait. Et ce qui le prouve, c'est que Shakespeare y perd beaucoup à être traduit, à être joué dans une langue étrangère. Le " Faust ", de Goëthe, ne nous donne réellement l'illusion voulue, que sur la scène allemande, et nous nous demandons quel effet produiraient les sonnets de Pétrarque ou la "Divine Comédie" du Dante, traduits en russe ou en allemand. Autant seraient ridicules, sur la scène anglaise, le " Misanthrope" et le " Tartufe " de Molière, la " Phèdre " et " l'Athalie " de Racine.

Nier cette vérité que les langages ne doivent pas s'identifier, serait conclure à l'unité de l'esprit humain.

Il est admis qu'un lien secret unit les peuples de la terre, et que la pensée se ressent des influences étrangères ; mais, d'un autre côté, vouloir tout ramener à l'unité des langages, dans un siècle où, surtout, nous avons besoin d'affirmer notre caractère national, serait tenter une entreprise chimérique, qui n'aboutirait qu'à diminuer en nous le culte de la patrie, du beau, et du sentiment si profond de l'amour, cet éternel flambeau de la vie.

Germain BEAULIEU

I

Au poète

Tâche de ressembler, ô grande âme blessée....
P. BOURGET

Tâche de ressembler, ô martyr du génie,
Toi dont la pensée est comme l'âme, infinie,
A ces fleurs du chemin qui croissent sans appas,
Que, sans même les voir, on meurtrit sous nos pas !
Rien n'aurait révélé leur présence, peut-être,
Si ces pauvrettes, pour se faire reconnaître,
A ceux qui les brisaient et sans remords aucun,
N'avaient, avec leur sang, donné tout leur parfum.

II

Reviendront-ils ?

Je regardais tomber la neige,
C'était un jour sombre d'hiver,
Et je disais : mon Dieu, protège
Les oiseaux dont tu peuples l'air.

Dans le vent glacé qui pénètre,
Ces fragiles jouets de Dieu
Voltigeaient là, sur ma fenêtre,
Comme au printemps sous le ciel bleu.

Le cœur ému de leur détresse,
J'ouvris ma porte à leur appel...
Le vent sifflait avec ivresse,
La neige obscurcissait le ciel.

Mais tous poursuivant leur volée
Disparurent dans les frimas :
Les vents rageurs et la gelée
Les tueront-ils ? Je ne sais pas....

III

Pas un sou

Il faisait un froid à tout fendre,
La neige criait sous les pas......
Un vieux mendiant vint me tendre
La main, en me disant tout bas :

" Ma femme souffre en la chaumière,
Nous nous mourons de pauvreté.
Daignez écouter ma prière :
Au nom de Dieu, la charité !"......

Quand les yeux mornes de sa femme
L'ont tendrement questionné,
Il a dû répondre : l'infâme,
L'infâme ne m'a rien donné !......

O vieillard, de grâce ! pardonne ;
Ne maudis pas, j'en serais fou :
Au pauvre qui pleure, je donne,
Mais, là, je n'avais pas un sou !......

———

IV

Hélas !

Rien ne nous satisfait ; nous sommes tous les mêmes,
Maudissant aujourd'hui les beaux jours du passé ;
Et l'amertume coule entre nos lèvres blêmes,
Comme l'eau d'un vase brisé.

Les autres vont jetant leurs rires par saccades,
Et chaque heure qui passe a pour eux des bienfaits ;
Tandis que de nos yeux, les larmes, en cascades,
Hélas ! ne tariront jamais !

Sous les coups assurés et rigoureux du rire,
Nous irons au hasard, sans cesser d'être fous,
Et nous finirons tous comme le chien qui crève
Sous une grêle de cailloux.

C'est qu'ils ne savent pas de quoi notre âme est faite,
Ceux qui blâment ainsi nos âmes de rêver.
Pardonnons au dédain qu'ils ont pour le poète :
Sachons plus haut nous élever !...

V

La jeune mère

L'enfant venait de naître, et son vagissement
Faisait pleurer de joie, en son lit, la maman.
Elle songeait combien sont heureuses les mères ;
Son esprit se peuplait de milliers de chimères !
Conjecturant déjà sur le sort de son fils,
Elle se demandait ce que serait ce lys
Lorsqu'il aurait grandi, qu'il se serait fait homme
Sous le souffle puissant du cœur faible qu'on nomme :
La mère ! Et souriant à cet être béni
Qui dormait là, perdu dans ce tout petit nid
De soie et de rubans, et de plume choisie,
Préparé depuis tant de mois pour ce messie,
Elle plongeait ses yeux dans l'avenir sans fond,
Comme, en semblable cas, toutes les mamans font,
Pour essayer d'y voir, et d'y changer peut-être
Le sort qu'il réservait à ce tout petit être.
Et le rêve s'empare alors de son esprit :
Ce bébé rose à qui sa figure sourit,
Il a grandi, grandi ; c'est un homme ! La foule
Autour de lui se meut comme une immense houle !...
Il est vêtu de pourpre !... on se courbe à ses pieds !...
On l'acclame partout !... Tous sont extasiés.

Ils se prosternent tous devant son fils qui passe
Et dont l'auguste main, distribuant la grâce,
Bénit au nom du Dieu qu'il remplace ici-bas !.....

Ce rêve, quelle mère, enfin, ne le fait pas ?

Mais la réalité non moins riante encore
L'a ramenée auprès de ce fils qu'elle adore.
Il repose près d'elle ; et pendant que son œil
Contemple avidement l'enfant avec orgueil,
La voisine qui veille auprès de la malade,
Demande : " N'est-ce pas que ce petit maussade
Est bien tout le portrait du père ? "
Celui-ci
Entrait au même instant dans la chambre, abruti
Par l'absinthe et le vin, et crachant le blasphème.....
Et la mère pencha tristement son front blême.

VI

La mort d'un papillon

Un pauvre papillon allait enfin mourir :
Las de voler toujours et de toujours courir
Où le menait sans trêve un caprice ou la brise,
Il s'était arrêté dans la poussière grise,
Au milieu du chemin désert, en plein midi ;
Et, sans douleur aucune en son corps engourdi,
La mort, douce et riante, avec un air d'extase,
Il la sentait glisser sous sa robe de gaze.
Or, pendant que l'insecte, avant de s'en aller
Aux sphères qu'en mourant les bêtes vont peupler,
Repassait en son cœur, les regrettant peut-être,
—Car il est dur à tous de mourir ou de naître,—
Les quelques jours d'été qu'il avait survécu ;
Pendant qu'il revoyait tout ce qu'il avait vu :
Le feuillage des pins, les fleurs aux frêles tiges,
Les champs de trèfle avec leurs éternels prodiges,
Les seigles et les foins, les épis verts des blés,
Les nids mystérieux, ou déserts ou peuplés ;
Pendant qu'il revoyait, en esprit, tant de roses
Sous son regard fiévreux, à chaque jour écloses,
Et que, ayant tout revu, tout aimé de nouveau,
Il allait rendre l'âme et s'envoler là-haut,
Un entomologiste échappé du collège
Le piqua gravement à son casque de liège...

VII

Soit !

Soit ! nous aurons toujours nos instants de folie,
Nos heures de chagrin et nos peines d'amours ;
Soit ! dans le fleuve amer de la mélancolie
Nous baignerons nos cœurs ardents de troubadours ;

Nous souciant trop peu de ce qu'est notre vie,
Poètes, nous irons au hasard de nos jours
Sans connaître jamais l'universelle envie
D'amasser ces trésors qui périssent toujours.

Soit ! nous aurons passé comme un léger nuage
Dans le bleu du ciel pur sous un soleil ardent,
Mais nous aurons vécu poètes, cependant,

Tous heureux et tous fiers du bienfaisant ombrage
Qu'avant de disparaître au suprême moment,
Nous aurons ici-bas prodigué follement.

VIII

Deux espoirs

Le soleil souriait aux fleurs épanouies :
C'était le chaud printemps, c'était le vrai réveil,
Et les feuilles croissaient superbes, réjouies
Sous le regard doré d'un radieux soleil.

Or, auprès d'un ruisseau dont le glou-glou sonore
Chantait et babillait dans le creux du vallon,
La pâquerette avait, de bonne heure, à l'aurore,
Ouvert timidement son jeune et frais bouton.

Elle était là, pensive. Elle attendait, sans doute,
—Qui sait ce qui se passe en ces cœurs incompris !—
Qu'un papillon flânant, furtif, par cette route
Lui vînt dire combien son parfum a de prix.

Le volage passa sans voir la pâquerette,
Et sur la fleur voisine, un instant s'arrêta.
Et longtemps, bien longtemps attendit la pauvrette !...
Le soir du même jour, un agneau la brouta...

L'espoir de cette fleur et l'espoir du poète !
Ces deux espoirs brisés sont le même souvent ;
Ils grandissent tous deux dans une âme inquiète,
Sous le souffle de l'art, sous le souffle du vent.

IX

Les âges du cœur

A dix ans, l'on voit tout en rose,
On ne s'arrête qu'au présent ;
La vie est un songe amusant,
Et le cœur repose.

A vingt ans, l'âme est une lyre
Que fait vibrer le moindre vent ;
Dans le rêve, on se perd souvent,
Et le cœur soupire.

A trente ans, les beaux jours de fête
Perdent beaucoup de leur gaîté ;
Au printemps succède l'été,
Et le cœur regrette.

A quarante ans, la moindre brise
Emporte les parfums d'antan ;
On pense au bonheur inconstant,
Et le cœur se brise.

X

LES CICINDÉLIDES DU CANADA

Cette famille de coléoptères relativement peu nombreuse, n'est représentée, dans Québec et Ontario, que par le seul genre cicindèle.

Ce qui caractérise surtout les cicindélides, c'est que les antennes, filiformes, sont insérées sur le front, au-dessus de la base des mandibules. En outre, le menton est profondément échancré, avec une dent aiguë au milieu ; les jambes sont grêles et propres à la course.

Il ne se rencontre au Canada que deux genres de cette intéressante famille : le genre *Omus* et le genre *Cicindela*. Les *Omus* ne se trouvent guère que le long de la côte du Pacifique, dans la Colombie Anglaise et l'île de Vancouver ; ils se distinguent des Cicindèles par leurs yeux qui sont beaucoup plus petits, et leur forme qui se rapproche davantage de celle des carabiques. Quant aux cicindèles, que les Anglais nomment vulgaire-

ment *Tiger Beetles,* elles sont répandues dans tout le Canada. Ce sont de beaux insectes de taille moyenne, à couleurs généralement aussi voyantes que variées. Ils vivent pour la plupart dans les terrains sablonneux où ils font une guerre incessante aux petits insectes qui s'y aventurent. De tous les coléoptères, c'est certainement celui dont le vol est le plus rapide, quoiqu'il ne puisse se soutenir très longtemps.

C'est un insecte défiant, qui se laisse approcher difficilement et dont la capture demande beaucoup de patience. On le rencontre quelquefois le long des sentiers fleuris, mais toujours dans les lieux où le soleil projette ses rayons les plus brûlants.

Ces insectes aiment le soleil ; c'est sous le regard de cet astre vivifiant pour eux, qu'ils prennent leurs ébats ; c'est de cet astre quils respirent ; et si quelque brouillard le voile, ils se tiennent cachés dans leurs retraites d'où ils ne sortent que lorsque reparaissent les rayons bien-aimés.

Les cicindèles doivent être classées parmi les insectes les plus utiles à l'agriculture. Elles sont éminemment carnassières; comme le tigre des Indes, elles tuent, non seulement par nécessité, mais surtout par instinct, par plaisir, et des insectes plus faibles qu'elles rencontrent sur leur route, nul n'est épargné.

Tous les coléoptères étant à métamorphose complète, il s'ensuit que l'existence des cicindèles passe par quatre phases distinctes : l'œuf, la larve, la chrysalide et l'état adulte.

L'œuf, de forme ovoïde, aplati sur les côtés, est déposé par la femelle dans un endroit où la larve, une fois née, pourra le plus facilement pourvoir à sa nourriture.

La larve est une des plus curieuses par ses formes et ses habitudes. Elle a une tête énorme comparativement au reste du corps, de couleur brune, et couverte d'une plaque cornée qui se termine par deux redoutables mandibules en forme de tenailles. En outre, elle est munie, au dos du neuvième segment de son abdomen, de deux forts tubercules avec crochets. A l'état parfait, la cicindèle, grâce à sa force et à son agilité, chasse au grand jour et sans ruse. A l'état de larve, elle est lourde, embarrassée par le poids de sa tête, et il lui faut recourir à l'astuce. Elle se creuse un trou oblique dans le sable, qu'elle ferme à l'aide de cette plaque cornée de sa tête, et, accrochée aux parois de sa cachette à l'aide des tubercules de son dos, elle attend patiemment. Sent-elle un insecte lui marcher sur la tête, aussitôt elle se laisse tomber, entraînant dans sa chute le téméraire, qu'elle dévore incontinent. Puis elle recommence son jeu cruel.

Quand enfin la larve a vécu son temps et que l'heure est arrivée pour elle de se transformer, elle se creuse dans le sol une retraite plus profonde, et, après en avoir fermé l'accès, attend le moment de sa métamorphose.

C'est alors la troisième phase de la vie de la cicindèle, qui demeure ainsi sous terre, immobile nymphe,

durant toute la saison des froids, pour se réveiller au printemps suivant, vive et légère, dans toute sa force et son activité.

Durant toute son existence, à l'état de larve comme à l'état parfait, la cicindèle n'a donc cessé de rendre service à l'homme en faisant une chasse incessante à tous les insectes qui peuvent nuire à l'agriculture. C'est dire assez qu'elle mérite notre estime et notre reconnaissance.

Les cicindèles se rencontrent dans toute l'Amérique du Nord, jusqu'au soixantième parallèle ou à peu près ; mais elles sont beaucoup plus nombreuses dans les pays tropicaux.

XI

PROMENADE DANS LES CHAMPS

Le soleil répand à flots sur toutes choses ses rayons bienfaisants, une douce brise murmure dans le feuillage, et, mêlée à l'hymne de l'oiseau, s'élève vers le ciel la chanson joyeuse du laboureur. Tout respire le calme, ce calme délicieux qui saisit l'âme, l'emporte aux sphères les plus hautes, et la dépose aux pieds de Dieu où elle s'abîme dans un acte d'adoration suprême.

Arrêtons-nous sous ce bosquet, près de ce petit ruisseau qui chante à travers les cailloux, et écoutons, écoutons longtemps, recueillis et silencieux... C'est un bruissement continu qui semble venir du ciel, ou sortir de terre et nous environner ; c'est un murmure étrange qui s'élève on ne sait d'où ; c'est un concert majestueux qui se prolonge sans cesse et surpasse tous les autres... C'est l'œuvre de l'insecte.

Là, au-dessus de nos têtes, l'infatigable cigale chante son refrain strident, comme un salut au pay-

san qui travaille, la sueur au front, mais l'espoir au cœur. L'abeille bourdonnante va s'arrêter là-bas, sur cette humble fleur qu'arrose le ruisseau, et qui cache le miel en son calice ; les moucherons s'agitent en tous sens, sans se douter que dans un instant, ils vont servir de pâture à cet oiseau qui bâtit son nid de blanc duvet. Le petit ruisseau, on le dirait endormi, mais à sa surface courent, agiles, semblables aux araignées, les *gerris* qui dévorent les insectes noyés. Au-dessus des hautes herbes qui croissent dans sa fange, de gentilles libellules, de toutes formes et de toutes nuances passent et repassent, montent, descendent, s'élèvent, tourbillonnent vives et légères, bruissantes et joyeuses.

Ecoutons encore : dans le tronc de cet arbre auquel nous sommes adossés, un grincement monotone vibre jusqu'à nous : c'est celui de la larve. Chrysalide bientôt, elle restera endormie jusqu'au jour où ses ailes toutes neuves pourront la promener sous les feux du soleil.

Secouons maintenant un rameau de ce même arbre: il en descend, suspendues à un fil protecteur, une infinité de chenilles rouges ou blanches, bleues ou vertes, qui s'étalaient sur chaque feuille, attendant l'heure où il leur serait donné de s'envoler, sous la forme de papillons capricieux.

Cependant, le soleil s'est englouti dans les brumes du couchant ; le laboureur est rentré à son foyer, l'oiseau à son nid ; tout bruit a cessé. Seul, l'insecte

poursuit son travail mystérieux ; c'est toujours le même grincement monotone dans le trou de l'arbre ; autour de nous, toujours le même bourdonnement, le même cri strident du grillon ; pendant que tout semble anéanti dans la mort, il est là qui annonce encore la vie, comme l'étoile qui vient d'apparaître annonce le triomphe de la lumière sur les ténèbres.

Albert FERLAND

I

La débâcle

Le fleuve dans son lit ne voulant plus dormir,
Comme un jeune coursier frappé d'un coup de lance,
Terrible, impétueux, se redresse et s'élance,
En rugissant si fort qu'il nous fait tous frémir.

Tandis que sur la rive on le voit rebondir,
Et qu'il semble agiter quelque crinière immense,
En tordant ses flots verts, dans sa sombre démence,
On entend par les cieux mille échos l'applaudir.

La glace avec fracas se brise, s'amoncelle,
Forme un mont palpitant dont le sommet chancelle
Et plonge dans l'abîme en frissonnant d'horreur.

A le voir élever cette cime si fière,
On dirait qu'il lui faut des volcans le cratère,
Pour épancher comme eux sa sublime fureur.

II

Résurrection

L'ange de Jéhovah, plus prompt que la lumière,
Des célestes hauteurs est descendu soudain :
Du tombeau de Jésus il écarte la pierre
Où l'on mit vainement le sceau du Sanhédrin.

Alleluia ! le Christ, glorieux, ressuscite !
Au Golgotha, tout tremble, et l'esprit confondu,
Comme frappé de mort, l'impuissant satellite
Tombe dans la poussière, interdit, éperdu !

Alleluia ! le Christ fait selon ses paroles !
En vain, Saducéen, tu crus que sur la croix
Se taisait, pour toujours, l'auteur des paraboles,
Et que Jérusalem n'entendrait plus sa voix !

Alleluia ! le Christ, triomphant, règne encore !
Madeleine, Marie, et vous, ô Salomé,
Hâtez-vous de quitter Béthanie à l'aurore,
Car, par vous, le vainqueur doit être proclamé !

III

Sagesse

De la femme il est doux d'exalter la beauté,
Mais n'aimer qu'elle au monde est une vanité :
N'adorons point l'humaine et mortelle beauté.

La chair brûle d'amour en sa splendeur d'albâtre. .
Que ne vaut-elle, hélas ! que l'homme l'idolâtre !...
N'adorons point la chair en sa splendeur d'albâtre.

D'un flot divin la gloire abreuve les puissants,
Mais la gloire est assise à la croupe du temps :
N'adorons point la gloire ainsi que les puissants.

L'Eternel seul est grand, Lui seul est adorable,
Il n'est rien devant Lui qui ne soit périssable :
Adorons l'Eternel, Lui seul est adorable.

IV

Holocauste

Puisque vous ne sauriez vous lasser, ô mes yeux,
D'admirer la splendeur de sa beauté charnelle,
Subissez à jamais son charme impérieux,
Et soyez obsédés des feux de sa prunelle !

Puisqu'il m'est douloureux d'oser, en mon amour,
Vous sevrer du nectar de sa bouche incarnate,
Mes lèvres, brûlez donc de boire chaque jour
Son baiser qui parfume ainsi qu'un aromate.

Puisque en moi s'est accru le désir obsesseur
D'étreindre follement ses mains d'impératrice,
O mes mains, recherchez leur contact enchanteur,
Jusqu'à ce que le temps, pour toujours, les flétrisse.

V

Septentrion

Sortis du sein brumeux des régions arctiques,
D'immenses blocs de glace, en bancs irréguliers,
Escortés d'embrunis, s'engagent par milliers
Dans les flots écumeux des courants atlantiques.

Himalayas flottants, lancés vers les tropiques !
Instables archipels fatals aux baleiniers !
Ils vont, s'évaporant aux rayons printaniers,
Attrister de brouillards le ciel des Amériques.

Et tandis que l'on voit, au souffle hyperboré,
Dominant leurs sommets, vers un but ignoré,
L'aigle porter, parfois, son essor grandiose,

A leur base, émergeant de l'abîme marin,
Le phoque paresseux, la paupière mi-close,
S'endort au poudroîment du glauque pulvérin.

VI

Crépuscule

" Il est pour la pensée une heure.... une heure sainte,
" Alors que s'enfuyant de la céleste enceinte,
" De l'absence du jour pour consoler les cieux,
" Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux."

LAMARTINE

C'est le soir. Moins brillant, l'astre du jour décline
Et semble, au loin, derrière la colline,
Disparaître comme à regret.
Les rumeurs de la forêt
Et des ondes s'apaisent;
Aux bords des ruisseaux,
Dans les roseaux,
Les oiseaux
Se taisent.
Seul
Encore,
D'un tilleul
Un chant sonore
Monte dans les airs ;
Puis tout, aux champs déserts,
Sur la rive, au bois, dans l'ombre,
Devient silencieux et sombre,
Tandis qu'au ciel l'azur se rembrunit,
Qu'une étoile s'allume et que le jour finit.

VII

Bébé

Bébé, le tapageur, l'âme de la maison,
Le choyé, le chéri, l'adorable mioche,
Le tyran qu'on apaise avec une brioche,
A quitté, l'an dernier, ses langes d'enfançon.

Il marche, parle et rit, taquine sans façon,
Rêve, de l'aube au soir, d'une fine bamboche :
L'idée incessamment s'accroît en sa caboche,
Se brillante, et l'on voit qu'il devient grand garçon.

Joueur de mirliton, mangeur de sucre d'orge,
Il chantonne. et très fier, bravade et se rengorge,
Danse, bouffonne et mime ainsi qu'un baladin.

Son père en a conçu de l'orgueil, et, ravie,
Sa mère en le baisant rêve que le destin
Vers le ciel de la Gloire oriente sa vie.

VIII

Rêve

Cette femme qui passe, au lever de la lune,
Voilée, et dont le voile est le jouet du vent.
Cette femme qui passe et gémit sur la dune,
Me disais-je, rêvant.

Est-elle une beauté brune, blonde ou châtaine.
Cachant, le cœur ému, sous un voile jaloux.
Des épaules de neige ou des tresses d'ébène.
Ou des yeux andalous ?

Vient-elle de l'Attique ou de l'Occitanie.
Du Nil ou de l'Indus, de Rome ou de Paris,
Ou se dit-elle enfant de la Lusitanie,
Ou d'un autre pays ?

Se nomme-t-elle Ea, Bérénice ou Pauline,
Armide ou Madeleine, Eliane ou Ninon,
Isaure, Iole, Ida, Nohémi, Jacqueline,
Ou d'un plus joli nom.

Cette femme qui passe, au lever de la lune,
Voilée, et dont le voile est le jouet du vent,
Cette femme qui passe et gémit sur la dune ?
Me disais-je, rêvant...

IX

La Communiante

" Eh bien ! ce monde, effroi de mes sens douloureux,
" M'apparait comme un lac tranquille et ténébreux,
" Où, coupant le flot noir de lumineuses lignes,
" Les radieux enfants passent comme des cygnes."

Le Général Pitié.

Ma sœur, ton front s'incline, ainsi qu'aux vents d'été
Celui des lis neigeux au sein des solitudes...
Serait-ce qu'on aurait d'exquises attitudes
Lorsque l'on communie au Dieu de sainteté ?

Dis-moi, ma sœur, pourquoi, plus calme que naguère,
Ton regard resplendit de paix et de douceur ?...
Serait-ce le regard que l'on aurait, ma sœur,
Lorsque l'on communie à ce Dieu de lumière ?

Dis-moi, pourquoi fais-tu ton parler, en ce jour,
Si suave et si doux, qu'on s'émeut de l'entendre ?
Dis-moi, ma sœur, la voix se fait-elle plus tendre
Lorsque l'on communie à notre Dieu d'amour ?

X

Patrie

Canada ! Canada ! terre immense et féconde !
Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde !
Héroïque pays d'espérance et d'honneur !
Sol hyperboréen, qui de l'onde atlantique
Jusqu'aux flots azurés de la mer pacifique,
Déroule, avec orgueil, son altière splendeur !

Canada ! Canada ! toi que le ciel protège !
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à toi, nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent, dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté !
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

XI

Omniprésence

Ici, fils de la terre, ici, comme en tout lieu,
Règne l'indivisible immensité de Dieu.
Songe combien, mortel, terrible et trois fois sainte,
Sa présence, à jamais, doit te remplir de crainte ;
Songe que l'Eternel, arbitre de ton sort,
Observe, ici présent, ta marche vers la mort ;
Songe qu'Il est en tout, qu'Il vit dans chaque atôme
Que l'homme,aux poussiéreux sentiers de son royaume,
A soulevé naguère, et foulera demain ;
Songe qu'Il est ainsi partout sur ton chemin,
Dans l'insecte et la fleur, qu'en ces êtres infimes,
Comme au sommet d'autant de Sinaï sublimes,
Lui seul dit, maintenant, comme aux siècles enfuis :
"Je suis, Je suis en Moi, Je suis Celui qui suis."

Henri DESJARDINS

I

Silence

Plus de bruit, plus de bruit ! Le soir silencieux
Dans la sérénité désille ses grands yeux,
Et l'Ange de la Paix va traverser les cieux.

Plus de vent, plus de vent ! La brise va se taire...
La rumeur des flots noirs sur l'âme solitaire
Passera tout à l'heure en l'infini mystère.

Plus de chants,plus de chants! Dans leurs nids,les oiseaux
Dorment leur doux sommeil à l'ombre des roseaux,
Et la lune d'or rit de la plainte des eaux.

Mais des pleurs, mais des pleurs ! Les fleurs se sont
[fermées,
Espérant la pâleur des aubes embaumées,
Aubes aux baisers pleins de larmes enflammées...

Des regrets, des regrets ! Dans l'ombre qui s'enfuit,
L'espoir d'aimer s'en va tout languissant d'ennui,
Et toi seule, ô douleur, tu veilles dans la nuit !

II

Væ soli

Hier, perché sur un roseau,
Un pinson vit l'hirondelle
Tremper son aile dans l'eau,
Pour, après, s'enfuir chez elle.

Il en fut bien attristé
Du bonheur de l'hirondelle,
Et d'un vol précipité
Il s'en fut à l'eau comme elle.

Amis, ne le consolez pas :
Le printemps dernier est morte
La moitié de ses ébats,
Et son nid, le vent l'emporte.

Il n'en bâtira plus, lui,
De beaux nids dans les ramures,
Car aucun espoir n'a lui
Pour guérir ses meurtrissures...
. . . .

Las ! ce matin, des oiseaux
Avec leurs douces oiselles
Vinrent chanter près des eaux
Et se laver les deux ailes,

Mais ils se turent soudain
En voyant flotter sur l'onde
Le corps d'un pinson badin
Mort d'une douleur profonde ;

Puis, tous reprenant en chœur
Chantèrent avec tristesse
L'amour qui perdit ce cœur
De gai pinson en détresse......

Et le vent plaignait le sort
Du malheureux sur sa lyre ;
Tout pleurait avec délire,
Car l'amour comptait un mort !...

III

L'hiver

Lamentable saison ! hiver vêtu de givre !
Oh ! le frisson de l'âme et le frisson du corps !
Quand, sous mes pas, j'entends de crépitants accords,
Leur écho dans mon cœur me cause un mal de vivre.

Jour froid... plus froide nuit !... Soleil couleur de cuivre !
Saison désespérée ! il neige du remord...
Quel linceul émouvant pour celui qui se livre
A retracer un deuil en désirant la mort !

Aux vitres des logis, de blanches fleurs écloses,
Sans parfum ni corolle... Oh ! les fenêtres closes.
Qui ne disent plus rien aux passants du chemin !

Hiver du souvenir, chagrins, regrets, folies,
Glaces de l'amour fier, dans vos mélancolies
Je sens que tout mon cœur se glacera demain....

IV

Isolement

O bonheur d'être seul et de broyer du noir,
De mutiler son cœur, de le mettre en poèmes
Et de jeter ce livre à d'autres faces blêmes
Qui pleureront peut-être en le lisant un soir !

Mais, douleur de marcher dans l'humaine cohue,
Qui nous lance l'injure et croit nous faire mal !
Cohue à qui le nom de poète est fatal...
Cohue à qui l'on voit battre un chien dans la rue...

Pauvre enfant qui t'en vas parmi ces horions,
Toi qui n'as dans le cœur aucun désir de nuire,
Toi qui cherches là-haut ce qui peut te séduire,
Rentre dans ton logis rêver tes visions !

La plèbe ne croit rien, la plèbe est ignorante,
Et celui qui s'y mêle y sera mutilé !
Si tu ne la sers pas, tu seras exilé,
Tu boiras la ciguë, ô belle âme souffrante !

Ne la revois jamais que pour la dominer !
Si tu ne le peux pas, retire-toi loin d'elle.
Mais lance-lui plus tard,—à ton dédain fidèle,
Ton livre, et tu pourras l'entendre pardonner !

O bonheur d'être seul, de vivre sans les autres,
Mais de vivre pour eux, sous le même ciel noir !
O gloire d'être seul, d'écrire chaque soir
Les sanglots de ces cœurs qui passent par les nôtres !

V

Elégie

Je la perdis à l'automne dernier,
Les bois dorés laissaient tomber leurs feuilles ;
Sur son cercueil, dans un petit charnier
Toujours orné des mêmes chèvrefeuilles,
Je déposai l'humble bouquet dernier.

Pleurez, ô fleurs de son petit charnier,
Embaumez-la sans jamais me la rendre !
Sonne son glas, ô cloche, le dernier,
Mais laisse-moi la douleur de l'entendre,
Doucement, près de son petit charnier !

Comme j'aimai son baiser, le dernier !
C'était l'amour, la gloire et l'espérance.
Me voilà seul ! elle est dans le charnier.
Le ver la ronge avec indifférence,
Et sur son front, prend mon baiser dernier...

Qu'elle soit froide en son petit charnier,
Je la désire et je la veux encore !
Je la verrai dans son regard dernier.
Peut-être, aussi, que l'amour la décore,
Qu'elle sourit dans son petit charnier ?

Viens, oh ! revis comme au printemps dernier !
Sois belle encor ! viens revivre en mon âme !
Oh ! ne dors plus dans ce petit charnier,
La pierre est froide, et ta tombe est sans flamme !...
Viens me donner un baiser, un dernier.

Mais elle dort, bien morte en son charnier,
L'illusion que me vola l'automne.
Elle n'est plus comme au printemps dernier !
Morte ! elle est morte en mon cœur monotone
Et triste, aussi, comme un petit charnier !...

VI

La chanson du fer

Au souffle d'un courant, le feu rougit le fer
Qui chante une chanson dans ce brasier d'éclair.
Il dit que c'est le feu qui l'arracha des couches
Où, dans sa léthargie, en des noirceurs farouches,
Il reposait d'abord ; que dans les souterrains,
Le fer cherche le fer ; que le fer est sans freins,
Qu'il fouit dans le sol jusqu'au cœur de la roche,
Et que, sur le granit, souvent, il se ricoche.
Il dit qu'il est, lui seul, le maître des métaux,
Des riches diamants ; que c'est dans ses étaux
Qu'on polit les onyx, les améthistes pâles,
Les jalons des joyaux ; qu'il fabrique des balles
Et qu'il est l'instrument de vie et de trépas ;
Qu'il monte vers le ciel et qu'il vient de bien bas.
— Transformé par le feu d'où ta chanson m'arrive,
Sais-tu, fer orgueilleux, d'où ton orgueil dérive ?
Tu ne te connais pas ! N'as-tu point de remord ?
L'homme te fait la vie, et tu lui rends la mort !
Tu lui mets à la main un instrument infâme
Et tu deviens le noir meurtrier qu'il proclame !
Bâtisseur de palais qu'il n'habite qu'un jour,
Ciseleur d'une clef de cadenas d'amour

Ou de prison obscure !... Et l'acier d'où s'élance
Le pouvoir flamboyant, ô fer, t'a mis en lance !
Mais, qu'es-tu de plus, donc, qu'un éclair pour les yeux,
Quand, poussé par un arc, tu blesses l'aigle aux cieux ?
N'as-tu pas trop chanté ta gloire et ton essence ?
Peux-tu répondre ?—
Ami, le fer, c'est la puissance !
On me dit fils d'enfer, lorsque je monte au ciel...
On me dit destructeur, moi qui formai l'Eiffel...
On dit que je suis lourd, quand je flotte sur l'onde...
On me croit un tyran, moi, l'esclave du monde !
Ah ! je suis bien cruel, mais l'homme l'est bien plus !
Qu'il entr'ouvre la terre où je dors tout perclus,
Sans forme et sans penser ; qu'il me donne son âme ;
A son feu qui pétille et me rougit de flamme,
Qu'il me forge et me frappe avec un fer pareil,
Je suis son serviteur, je suis son appareil !
Mais, j'ai droit d'être fier, si je flotte sur l'onde,
Si je vais, vers les cieux, atteindre un autre monde.
Et, fier, j'aime ce feu qui sait me rendre pur,
Brillant comme un soleil qui règne dans l'azur !—

II

Et le fer, s'entourant d'une rouge auréole,
Fit resplendir son âme en cette autre parole : —
Des souterrains obscurs, tu viens troubler la paix,
Homme enclin à la guerre, et les voiles épais
Qui te cachent l'abîme où seul, au fond de l'ombre,
Je dors inconscient de tes crimes sans nombre.
Tu t'en viens m'implorer d'aller semer la mort
Sur la terre, où le droit n'appartient qu'au plus fort.
Pourquoi chercher le fer si loin de la lumière
Si tu le veux toujours pour arme meurtrière ?

Pourquoi vers mon domaine abaisses-tu tes yeux,
Toi dont le front altier peut défier les dieux ?
Tu vis, laisse-toi vivre en élevant ton âme,
Et laisse-moi dormir exempt de tant de blâme !...
Ah ! je sais trop pourquoi tu ne me réponds pas,
Pourquoi tu veux aussi que je suive tes pas !...
Relève donc ton front, homme, comprends ta vie !
Cette terre est, pour toi, si peu digne d'envie !...
Ah ! laisse la matière aux sombres souterrains ;
Laisse dormir en paix le fer que tu contrainds
A troubler ton repos ! Ne sonde qu'un abîme !
Regarde encor plus haut que la plus haute cime,
Et portant vers les cieux tes pensers plus profonds,
Prends les ailes de l'ange et fuis loin des bas-fonds!

VII

Raillerie douce

A un critique

Quand on n'a pas le don de plaire
Aux critiques, cés demi-dieux !
Il est bon d'aimer la colère
Qui ride leur front radieux.

Trônant sous l'étoile polaire,
Ils jugent nos vers de leur mieux,
Daignant descendre de leurs cieux
Pour monter dans notre galère.

Là, leur prose pique nos vers ;
Nos vers se meurent de leur prose,
Tant elle boit de leur sang rose.

O poëte, c'est le revers !
Toi, tu n'écris pas à salaire...
Les critiques doivent te plaire.

VIII

COLLIN ET COTTIN

Dialogue

COLLIN

Que les dieux et les saints exaucent mes prières !
Je cherche un éditeur pour mes rimes dernières.
Oui, bien-aimé Cottin, voici mes derniers vers:
Je jure par ton nom, le ciel et l'univers
Que je n'écrirai plus, non, jamais, et pour cause ;
Je hais la poésie et je maudis la prose.

COTTIN

Ami découragé, tu juges de travers ;
Pour ne pas te goûter, faut-il être pervers ?
Qu'un éditeur dédaigne imprimer ton poème,
C'est juste et raisonnable, et c'est te servir, même ;
Car les vers, après tout, tu le sais comme moi,
Ne mettent pas les gens au comble de l'émoi.

COLLIN

Quoi ! j'aurai travaillé pendant des nuits entières
A ne faire des vers que pour les cimetières !
Je pensais bien, pourtant, la réputation
Promise à mes écrits......

COTTIN

L'imagination
N'est pas fort en honneur chez un homme d'affaire ;
Le poète, pour lui, n'eut jamais rien à faire
Que de crever de faim dans la société ;
Sa mort est un hommage à l'imbécillité.

COLLIN

Tu parles d'or, mon cher ! Je sais qu'une cervelle
Est plus avide, ici, d'une fraîche nouvelle,
D'un crime de viol, de lèse-majestés,
Que de vers où l'on voit sourire des beautés.

COTTIN

Et que veux-tu qu'on fasse à cet état de choses ?
Pour un sou, les journaux nourrissent les névroses
De scandales géants, illustrés de portraits.
N'est-ce rien que d'apprendre à lire à peu de frais !
Puis un livre, ma foi, lorsqu'il est nécessaire,
On n'a qu'à l'emprunter d'un bonasse confrère.

COLLIN

Celui qui fait des vers est un Sancho-Pansa.

COTTIN

Des vers alexandrins ? l'on ne comprend pas ça.

COLLIN

Donc, pas moyen de vivre avec nos belles rimes,
Et nos vers n'auront point les lecteurs qu'ont les crimes?
Sourires de la muse !... Ah ! le cruel destin !...

COTTIN

Pourquoi désespérer d'un peuple aussi latin ?
Si dans Québec, un jour, les budgets sont prospères,
On nous achètera la langue de nos pères.
D'ici là, mon ami, travaillons par plaisir,
Et ne publions pas les fruits d'un doux loisir.

COLLIN

Mais mon volume est prêt. S'il faut que je mendie
Pour publier les vers dont j'eus la maladie,
D'après ton beau discours, je ne pourrai manger
Avant d'aller dormir... Il y faut bien songer !...

COTTIN

Eh ! bien, dans ce cas-là, fais de la politique
Ou fais-toi mendiant, comme un homme pratique.
Demande au *Recorder* l'autorisation
De mourir en quêtant par sa permission.

COLLIN

O sort cruel et doux ! toi qui m'as fait poète,
Maintenant que je sais qu'il faut être une bête
Pour vivre avec bonheur, j'abandonne les vers,
Et devant ce soleil qui luit sur l'univers,
Je jure que demain, mort à la poésie,
J'entrerai tout vivant dans notre bourgeoisie.

COTTIN

Pour y dormir en paix... Plus de vers à la nuit,
De rimes à l'amour, de strophes à l'ennui.
Brûle ton dernier rêve et ton premier volume.

COLLIN

Puisque dans le pays, ça ne vaut rien, la plume!...

EMILE NELLIGAN

I

Un rêve de Watteau

Quand les pastours, le soir des crépuscules roux,
Menant leurs grands boucs noirs aux râles d'or des flûtes,
Vers le hameau natal, de par delà les buttes
S'en revenaient le long des champs piqués de houx,

Bohêmes écoliers, âmes vierges de luttes,
Pleines de candeur blanche et de jours sans courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous
Nous allions gouailleurs prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle tout au loin...

Puis las, nous nous couchions, frissonnants jusqu'aux
[moelles
Cependant que parfois dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles !

II

La Bénédictine

Elle était au couvent depuis trois mois déjà,
Et le désir divin grandissait dans son être,
Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,
Un bel oiseau bâtit son nid, puis s'y logea.—
La sœur lui mit au cou, par caprice, une lettre....
L'oiseau ne revint plus : elle s'en affligea.
La vieillesse, neigeant sur la Bénédictine,
Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,
Les yeux levés au ciel, par l'extase agrandis.
Or, comme elle y montait au chant d'un chœur étrange,
Elle vit, demandant sa place en Paradis,
L'oiseau qui remettait sa lettre aux mains d'un ange.

III

Sainte Cécile

La belle Sainte, au fond des cieux,
Mène l'orchestre archangélique
En la lointaine basilique
Dont la splendeur hante mes yeux.

Depuis que la Vierge biblique
Lui légua ce poste pieux,
La belle Sainte, au fond des cieux,
Mène l'orchestre archangélique.

Et loin du monde diabolique
Qui fait mon front tant soucieux,
Combien je rêve à ces milieux
Que célèbre, mélancolique,
Son orgue d'or au fond des cieux !....

IV

Les Camélias

Dans le boudoir tendu de choses de Malines,
Tout est désert ce soir, la marquise est au bal.

Seuls, de beaux résédas en un glauque bocal
Vont clore peu à peu leurs prunelles câlines.
Sur des onyx épars, des bijoux et des bagues
Croisent leurs maints reflets dans des boîtes d'argent.

Tout pleure cette absente ; avec des plaintes vagues,
Le perroquet digère un long spleen enrageant.

Le saxe tinte... Il est aube ;... sur l'escalier
Chante un pas satiné dans le frisson des gazes ;

Tout s'éveille alourdi des nocturnes extases.
La marquise s'annonce au doux bruit du soulier ;

Sa main, effeuille, lente, un frais bouquet de roses,
Ses regards sont voilés d'une aurore de pleurs ;

Au bal, elle a connu les premières douleurs,
Et sa jeunesse songe au vide affreux des choses
Devant la sèche mort de camélias roses.

V

Bohême Blanche

Au temps où je portais des habits de velours,
Eparses sur mon col roulaient mes boucles brunes ;
J'avais de grands yeux purs comme le clair des lunes ;
Dès l'aube, je partais, sac au dos, les pas lourds.

Mais en route aussitôt je tramais des détours,
Et comblant les pions de mes jeunes rancunes,
Je montais à l'assaut des pommes et des prunes
Aux vergers qui bordaient les murailles des cours.

Etant enfin resté loin des autres élèves,
Loin des bancs, tout un mois, à vivre au gré des rêves,
Un soir, à la villa, craintif comme j'entrais,

Devant le crucifix où sa lèvre se colle,
Ma mère ayant pleuré, je lui dis mes regrets,
Et depuis, fus toujours le premier à l'école !

VI

Fra Angelico

Le moine Angelico travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui :

C'est pourquoi le prieur, lors des vêpres latines,
L'a vu souvent rêver dans la nef, ébloui :
Le moine Angelico travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui.

Or un soir que sonnaient les cloches argentines,
Dans sa cellule on vit l'artiste évanoui :
Sous sa robe il tenait le chef-d'œuvre enfoui
Qu'un ange déroba des célestes Sixtines
Pour son Frère toujours à l'œuvre dès matines.

VII

Amour Immaculé

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
Le front nimbé d'un astre, une Sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle, sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours j'aimerai,

Toi qui restes muette, impassible et qui, fière,
Peut-être me verras, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière !

VIII

Le Talisman

Pour la lutte qui s'ouvre au seuil des mauvais jours
Ma mère m'a fait don d'un petit portrait d'elle,
Un gage auquel je suis resté depuis fidèle
Et qu'à mon cou suspend un cordon de velours.

" Sur l'autel de ton cœur, puisque la mort m'appelle,
Enfant, je veillerai, m'a-t-elle dit, toujours ;
Que ceci te protège des vaines amours,
Comme un lampion d'or gardien d'une chapelle."

Ah ! sois tranquille en les ténèbres du cercueil :
Ce talisman sacré de ma jeunesse en deuil
Préservera ton fils des bras de la luxure ;

Tant j'aurais peur de voir un jour sur ton portrait
Couler de tes yeux doux les pleurs d'une blessure,
Mère... dont je mourrais plein d'éternel regret.

IX

La Passante

Hier, j'ai vu passer comme une ombre qu'on plaint,
En un grand parc obscur, une femme voilée :
Funèbre et singulière, elle s'en est allée,
Recélant sa fierté sous son masque opalin.....

Et rien que d'un regard, par ce soir cristallin,
J'eus deviné bientôt sa douleur refoulée ;
Puis elle disparut en quelque noire allée
Propice au deuil profond dont son cœur était plein.

Ma jeunesse est pareille à la pauvre passante :
Beaucoup la croiseront ici-bas, dans la sente
Où la vie à la tombe âprement nous conduit ;

Tous la verront passer, feuille sèche à la brise
Qui tourbillonne, tombe et se fane en la nuit ;
Et nul ne l'aimera, ne l'ayant pas comprise.

X

Devant deux portraits de ma mère

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien !

Ma mère que voici n'est plus autant la même,
Les soucis ont passé sur le marbre frontal ;
Il a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son printemps chantait comme un rose poème.

Aujourd'hui, je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front chargé de joie et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années ;

Mais, mystère de cœur qui ne peut s'éclairer !
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ;
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer !

XI

Potiche

C'est un vase d'Egypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés ;
De côté, l'on y voit souple, les reins cambrés,
Une immobile Isis tordant sa chevelure.

Flambantes, des nefs d'or se glissent sans voilure
Sur une eau d'argent plane aux tons de ciel marbrés ;
C'est un vase d'Egypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés.

Mon âme est un potiche où se sont décorés
De vieux espoirs mal peints sur sa fausse moulure ;
Aussi j'en souffre en moi comme d'une brûlure,
Mais le trépas bientôt les aura tous sabrés ;
C'est un vase de vie à pauvre ciselure.

———

XII

Devant mon Berceau

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant,
Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
Hier j'étais courbé sur ma couche d'enfant,

En la grand'chambre ancienne aux rideaux de guipure,
Où la moire est flétrie et le brocart fané,
Parmi le mobilier de deuil où je suis né
Et dont se scelle en moi l'ombre nacrée et pure...

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres ?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah ! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes,
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie en tremblant
Ma mère souriante, avec l'essaim des anges !

XIII

Rêve d'artiste

Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,
D'une sœur angélique au sourire discret :
Sœur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai le désir très pur d'une amie éternelle,
D'une sœur d'amitié dans le règne de l'art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle ;

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes
Et me chuchotera maint fraternel conseil
Avec le charme ailé des voix musiciennes,

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurir un immortel jardin plein de soleil
Dans l'azur des beaux vers : un livre à sa mémoire.

XIV

Le récital des anges

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges,
Un soir, je m'en allai chez la Sainte adorée
Où se donnait, dans la salle de l'empyrée,
Pour la fête du ciel, le récital des anges.

Et nul ne s'opposant à cette libre entrée,
Je vins, le corps vêtu d'une tunique à franges,
Le soir où je m'en fus chez la Sainte adorée,
Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges.

Des dames défilaient sous des clartés oranges :
Les célestes laquais portaient haute livrée ;
Et ma demande étant par Cécile agréée,
J'écoutai le concert qu'aux divines phalanges
Elle donnait, là-haut, dans des rythmes étranges...

XV

L'Idiote aux cloches

I

Elle a voulu trouver les cloches,
Les cloches d'or des Jeudis-Saints :
Les pieds meurtris contre les roches,
Elle a couru par les chemins,
        Ah ! lon lon laire,
Les pieds meurtris contre les roches...
On lui criait : "fouille tes poches !"
—Nenni ! devers les cieux romains,
Je veux trouver les cloches, cloches,
        Je veux trouver les cloches,
Et je les aurai dans mes mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

II

Toujours, aux heures vespérales,
Elle allait, solitaire, aux bois ;
Elle rêvait des cathédrales
Et des bronzes de leurs beffrois ;
        Ah ! lon lon laire ;

Elle rêvait des cathédrales......
Puis, tout à coup, pleine de râles,
S'élevait, tout au loin, sa voix :
Je veux trouver les cloches, cloches,
        Je veux trouver les cloches,
Et je les aurai dans mes mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

III

Un jour, au bord des routes croches,
On la trouva dans un fossé :
Dans la nuit du retour des cloches,
L'idiote avait trépassé ;
        Ah ! lon lon laire,
Dans la nuit du retour des cloches,
A leurs métalliques approches,
Son rêve d'or fut exaucé :
Un ange prit les cloches, cloches,
        Il prit toutes les cloches,
Et les lui plaça dans les mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

XVI

L'Homme aux Cercueils

Maître Christian Loftel n'a d'état que celui
De faire des cercueils pour les mortels, ses frères,
Au fond d'une boutique aux placards funéraires
Où, depuis quarante ans, le jour à peine a lui.

A cause de son air étrange, nul vers lui
N'ose jamais venir, pas même ses confrères.
Parfois, quelque homme en deuil discute des parères,
Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.

O sage, qui toujours gardes tes lèvres closes,
Maître Christian Loftel ! Tu dois savoir des choses
Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.

Réponds! Quand tu construis les planches péremptoires,
Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils,
Te content longuement leurs posthumes histoires ?

XVII

La Romance du Vin

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !
Un orgue au loin éclate en froides mélopées ;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai ! je suis gai ! dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

Je suis gai ! je suis gai ! vive le vin et l'Art !...
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
Des vers qui sonneront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Femmes ! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses ;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui maudissez ma vie et repoussez ma main !

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !

Je suis gai ! je suis gai ! vive le soir de mai !
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ;
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?

Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !

G. A. DUMONT

I

LE VIEUX TEMPLE

Il est là, avec son sourire moqueur à l'adresse du temps. Les grands arbres qu'il a vu naître lui font de leur ramure un abri contre les vents du nord. Ses murs lézardés, couverts de mousse, ses vitraux disjoints, par où l'air s'efforce de venir éteindre les cierges de l'autel, ses degrés usés par les pèlerins qui, depuis longtemps, y viennent prier, la tour tronquée qui le surmonte et sert de nid aux colombes, parlent de son antiquité avec une attendrissante éloquence.

A travers les abat-son descend la voix de la vieille cloche, messagère des joies et des douleurs des fidèles qu'elle convie encore régulièrement à la prière.

Le vieux temple, oh ! il a vu naître et mourir bien des générations ; il fut témoin de bien des vœux, de bien des bonheurs et de bien des larmes ! Dans quel-

les circonstances diverses l'enfance, la jeunesse et la décrépitude humaines y ont passé ! Que de fois la main qui y avait bénit des berceaux n'est-elle pas venue y consacrer des tombes !

Vieux temple, asile de la paix, un jour, lorsqu'il fallut défendre la patrie en danger, tu devins une citadelle, la citadelle du village ; c'est dans tes murs que se retranchèrent les paysans transformés en soldats. Relique du passé, relique deux fois chère, monument de la vaillance et de la piété vraie, puisses-tu triompher à jamais des injures du temps avec les souvenirs aimés qui se rattachent à chacune de tes pierres !

II

L'AMÉRIQUE PRIMITIVE

(Fragment)

Le continent américain est-il aussi ancien que les autres parties du monde ou est-il sorti du sein des eaux plusieurs siècles après elles ? Voilà une question que l'histoire et la géologie se sont posée, sans pouvoir y répondre définitivement.

Pour notre part, nous croyons que l'Amérique existait lorsque parurent les premiers hommes.

D'abord, l'étude du sol nous révèle une formation lente et graduelle, des couches harmonieusement superposées. Il est vrai qu'en certains endroits, on constate une origine volcanique, mais des terrains de cette origine, il s'en trouve partout. Il n'y a donc pas à conclure de là, comme le font certains géologues, que tout le continent américain est sorti de l'Océan par un brusque soulèvement de la croûte terrestre.

Une autre preuve, ce sont les fossiles qu'on y a découverts depuis quelques années, et qui démontrent que certains animaux y ont vécu aux époques préhistoriques.

Pour nous, d'ailleurs, le continent américain ne serait que le prolongement du continent asiatique, dont il n'est aujourd'hui séparé que par le détroit de Behring. Celui-ci a dû être formé par un enfoncement du sol, ou creusé par l'action lente et continue des deux mers qu'il fait communiquer. On voit encore, sur ses rives, du côté de l'Asie, les ruines d'une ville immergée, inconnue dans l'histoire, mais qui, à en juger par les vestiges qui en restent, devait jouir d'une civilisation égale à celle de n'importe quelle autre ville asiatique existant à l'époque de son immersion.

Il est fort probable que l'Amérique était connue des anciens. Platon parle d'une île appelée Atlantide et située en face des colonnes d'Hercule. Il dit qu'à une certaine époque, il en sortit des guerriers qui réduisirent en servitude tous les peuples établis entre la Lybie et l'Égypte, et poussèrent même leurs incursions jusqu'en Tyrrhénie. Mais, ajoute-t-il, ces peuples finirent par se révolter, et refoulèrent les envahisseurs dans leur île, qui, un jour, disparut.

On raconte aussi qu'en l'an de Rome 356, un capitaine de vaisseau carthaginois découvrit une île fertile et de grandes étendues de terre parsemées de fleuves. Voulant en garder possession, il y laissa une

partie de son équipage et s'en vint rendre compte de sa découverte au gouvernement de son pays ; mais celui-ci fit mettre à mort et le capitaine et ses hommes, pour empêcher, dans l'intérêt du commerce, cette nouvelle de transpirer. Quant aux marins abandonnés sur la terre étrangère, on n'entendit plus jamais parler d'eux.

Les Gaulois et les Normands, c'est indéniable, firent aussi des voyages en Amérique avant sa découverte par Colomb.

Les Scandinaves, de leur côté, non seulement vinrent de bonne heure en Amérique, mais ils y fondèrent aussi des établissements. Une bulle du pape Pascal II, adressée, en 1112, à Erik Upsi, évêque de Vinland (Groënland), nous apprend que les Scandinaves abordèrent pour la première fois, à ce dernier endroit, en 1001. L'évêché de Vinland comprenait, lors de l'envoi de la bulle, treize paroisses, entièrement peuplées de Scandinaves.

Cependant, lors de la découverte de l'Amérique par Colomb, ces établissements avaient disparu, sauf quelques-uns, qui furent retrouvés en 1831, par une expédition partie tout exprès de Copenhague. Il est probable que le changement survenu dans la température avait épuisé ces colonies. En effet, le Groënland et le nord de l'Amérique, en général, qui, jusqu'au XIVème siècle, avaient joui d'une température assez clémente, se refroidirent beaucoup vers cette époque.

Le sud du continent, aussi, fut habité tout d'abord par des populations nombreuses et civilisées. Elles étaient venues par l'isthme que remplace aujourd'hui le détroit de Behring, ou par les îles Aléoutiennes qui s'étendent comme un chapelet entre l'Asie et l'Amérique. Leurs mœurs et usages, de même que ceux de tous les autres sauvages de l'Amérique, dénotent leur origine asiatique.

Ces peuples, qui avaient apporté avec eux la civilisation de l'Asie, la perdirent peu à peu, en raison de leur isolement. Quelques-uns, cependant, la conservèrent et fondèrent des villes dont les vestiges grandioses existent encore au Mexique, au Pérou et ailleurs.

Quant aux *Mount-Builders* de la Floride, leur origine est plus difficile à retracer. Pourtant, les constructions qu'ils ont laissées ressemblent, par leur architecture, à celles que l'on voit en Asie.

Comme exemple de la forte civilisation qui a existé en Amérique, avant la venue de Colomb, nous nous contenterons de citer les Péruviens.

Le Pérou, à ces époques reculées, s'étendait depuis Sainte-Marthe jusqu'à la frontière du Chili, soit une étendue de mille sept cents milles. Il était gouverné par des chefs appelés *ingas* ou *incas*. Ces ingas, soit dit ici, ne paraissent pas avoir été de la même origine que les autres Péruviens, vu qu'ils parlaient une langue différente. Afin de ne pas se mésallier, les ingas épousaient leurs sœurs.

Comme il y avait plusieurs langues en usage — il

en était parlé jusqu'à trois dans un même village — les ingas imposèrent le *quichua* ou langue générale. Cependant, certaines provinces conservèrent leurs langues primitives.

Afin de parcourir plus facilement leur vaste empire, les ingas firent faire deux immenses routes. L'une, qui s'étendait depuis Pastos jusqu'au Chili, avait neuf cents lieues de longueur sur une largeur de vingt-quatre pieds. De quatre lieues en quatre lieues, étaient érigés de grands édifices appelés *tambos* ; ils contenaient des vivres, des habits et tout ce qui pouvait être nécessaire à des armées en campagne. Sur cette route appelée route des Ingas, étaient échelonnées, de demi-lieue en demi-lieue, des sentinelles qui transmettaient des messages en courant vivement : une sorte de poste à relais. L'autre route avait vingt-cinq pieds de large et elle traversait les plaines entre Piura et le Chili, où elle se réunissait à la première. Elle était flanquée, dans toute sa longueur, de deux murs très élevés.

La monarchie des ingas dura de cinq à six cents ans, ce qui la fait remonter à l'an 900 de l'ère chrétienne. Son fondateur fut Manco-Capac. La légende dit qu'il sortit du lac de Chuantu, ayant à la main une baguette longue de deux palmes et épaisse de deux doigts, que le Soleil, son père, lui avait remise. Là où elle s'enfoncerait dans le sol, il devait fonder une ville. Ainsi armé de sa baguette, il parcourut tout le pays et ne s'arrêta que dans la vallée de Hua-

nacauri, alors une forêt. En cet endroit, sa baguette s'étant enfoncée dans le terrain, il réunit ses gens et fonda Cuzco. Disons ici, entre parenthèse, que, contrairement à la légende, le véritable fondateur de cette ville fut Yupangui, un autre inga.

Suivant le P. Blas de Valera, Manco Capac ne fit que s'emparer d'un royaume déjà établi. Il ajoute que le pays eut plusieurs souverains avant la naissance de Jésus-Christ.

L'inga Guaya-Capac (ou Huayna-Capac) fit la conquête du Chili et d'autres provinces. On doit à ce chef la construction de plusieurs forteresses et de plusieurs routes. Deux de ces routes s'étendaient parallèlement jusqu'à Cuzco, où demeurait sa fiancée Vayara. Elles avaient cinq cents lieues de long.

Sinchi-Yupangui occupa le trône après Manco. Il fit faire le recensement de son royaume, et trouva deux millions d'hommes en état de porter les armes. De plus, il fit exécuter des travaux considérables pour dessécher des marais, construisit des ponts, ouvrit des routes et creusa un canal pour le déversement des eaux du lac Titicaca.

Capac Yupangui, son successeur, illustra son règne par la construction d'un temple magnifique qu'il dédia au soleil et qui servit plus tard de retraite aux dominicains.

De son côté, Viracocha-Paullo réalisa une fortune colossale par l'exploitation des mines d'or du pays.

Lorsque Pizarre pénétra au Pérou, en 1525, il

trouva, dans le palais des ingas recouvert de plaques d'or, quantité de vaisselle d'un fort joli dessin, et, dispersés dans le jardin impérial, des animaux en or très habilement sculptés. C'était sous le règne d'Atau-Valpa. Ce dernier avait fait mourir son frère Guascar, pour s'emparer de tout le royaume que leur avait laissé leur père Guayna-Capac ; en punition de ce crime, les Espagnols le mirent à mort.

Suivant les chroniqueurs péruviens, Catari entre autres, les sauvages du sud vinrent en Amérique après le déluge, dont ils disaient avoir eu connaissance. Une tempête les avait poussés sur le nouveau continent. Les uns abordèrent à Caracas, où ils s'établirent ; les autres plantèrent leurs tentes à Sampu (maintenant Sainte-Hélène) sous la direction d'un cacique appelé Tumbe ou Tumba. Le règne de ce chef fut celui de la prospérité. A une certaine époque de son règne, Tumbe, voulant agrandir ses Etats, envoya une expédition dans l'intérieur des terres, mais elle ne revint jamais. C'est probablement cette expédition qui découvrit le Chili et le Brésil. Avant de mourir, il dépêcha une seconde expédition à la recherche de la première. Ce fut Quitumbe, l'aîné de ses deux fils, qui se chargea de la commander, abandonnant le trône à son frère, Otoya, qui mourut en prison, après avoir vu le royaume envahi par une armée de géants. Des puits très profonds, creusés par ces derniers, étaient encore visibles en 1631.

Ayant longtemps erré à travers les forêts, Qui-

tumbe fonda une ville qu'il nomma Tumbez, en souvenir de son père, et poussa ensuite ses recherches jusqu'à Rimac (maintenant Lima) sans découvrir aucune trace de la première expédition. Quitumbe épousa Llira, dont il eut un fils, Guayanaz (hirondelle), qui fut le premier ancêtre des ingas.

* * *

Après avoir parlé successivement de la formation de l'Amérique, des divers établissements qui y ont été faits par des peuples étrangers, la plupart venant de l'Asie, nous dirons maintenant quelques mots des indiens du Canada.

Par leurs habitudes et leurs mœurs, ces indiens prouvent aussi leur communauté d'origine avec les autres sauvages de l'Amérique.

M. John Campbell les divise en deux groupes principaux : l'un, malo-polynésien, l'autre, tartare. Les Tartares sont surtout représentés par les Iroquois-Wyandot, dont deux divisions sont bien connues : les Hurons et les Six-Nations. Autrefois, cette tribu s'étendait aussi loin que les Carolines. L'isolement de la branche iroquoise au milieu des Algonquins doit avoir eu pour cause leur amour de la conquête.

Les Assiniboines, dont le nom est algonquin, et qui demeuraient sur les bords de la Rivière-Rouge et de ses tributaires, se rattachent à la tribu des Da-

cotahs. A leur tour, les Dacotahs font partie des Sioux, qu'on trouve surtout à l'ouest du Mississipi.

Les Iroquois, les Dacotahs, les Cherokee-Choctows sont d'origine tartare, comme semblent le prouver leur langage et leur physique. Les Tartares comme on le sait, étaient fort répandus dans l'Asie et dans l'ouest de l'Europe. Ils sont les ancêtres des Mongols, des Magyars, des Hindous, des Japonais, etc.

En raison de l'étendue de leurs connaissances, le Dr Latham place au premier rang les Cherokee-Choctows, dans la famille desquels il fait entrer les Catowbas, les Woccoons et les Caddas. Ces indiens habitaient le territoire compris entre le Tennessee et la Floride.

La plupart de ces tribus disaient avoir eu connaissance du déluge, et plusieurs d'entre elles adoraient le soleil. Elles croyaient à une vie future.

Nous ajouterons qu'il existe beaucoup de ressemblance entre les indiens américains et les Chookchee, quoique ces derniers soient plus civilisés. Ils habitent les bords asiatiques du détroit de Behring.

* * *

Si Christophe Colomb ne fut pas le premier à venir en Amérique, nous ne pouvons cependant lui refuser le mérite d'avoir fait connaître définitivement l'Amérique à l'Europe.

On croyait si peu à l'existence d'un autre conti-

nent, que Colomb eut beaucoup de difficultés à surmonter pour réussir à mettre à exécution son projet de découverte. Il s'adressa d'abord aux Génois, ses compatriotes, puis à l'Angleterre et au Portugal, sans rien obtenir. De guerre lasse, il tourna les yeux vers l'Espagne, et, après trois ans de sollicitations, il en obtint trois petits vaisseaux, grâce surtout à l'intervention de la reine, Isabelle de Castille. C'est ainsi qu'il entreprit la traversée de l'Atlantique, et qu'après plusieurs mois de navigation, il atteignit, le 16 octobre 1492, une des îles Lucayes, qu'il nomma Saint-Sauveur. Les Espagnols, qui avaient payé les modestes frais de cette expédition, s'empressèrent de fonder des établissements en Amérique. Les Portugais vinrent plus tard et s'emparèrent du Brésil.

Tandis que l'Amérique du sud était découverte et se peuplait d'Européens, l'Amérique du nord était encore ignorée, et il devait s'écouler près d'un demi-siècle avant qu'elle fût découverte par Jacques Cartier.

Il est vrai qu'en 1524 et 1525, Jean Verazzani, un Florentin au service de François Ier, avait longé les côtes américaines depuis le cap Breton jusqu'à la Floride, mais il n'avait apporté de ses voyages que des observations sans importance.

Les deux Cabot (Jean et Sébastien), suivant certains historiens, découvrirent, eux aussi, les côtes nord-est du continent américain, en 1494 et 1497.

Mais les découvertes de Verazzani et des deux

Cabot sont si peu précises, que nous devons considérer Jacques Cartier comme le découvreur du Canada.

Jacques Cartier partit de Saint-Malo, le 20 avril 1534, avec deux bâtiments et cent vingt hommes d'équipage. Grâce à des vents favorables, il arriva, le 10 mai, en vue du cap Bonavista, dans l'île de Terre-Neuve. Les côtes étaient alors couvertes de neige. Pour cette raison ou pour une autre, il ne descendit pas à terre, et continua sa route. Il côtoya ainsi toute la partie septentrionale de l'île, puis se dirigea vers le sud, traversant le golfe et attérissant dans la baie des Chaleurs. Après avoir ainsi côtoyé Terre-Neuve et les autres îles du golfe, il prit possession du territoire au nom de François Ier, dont il était le protégé, et repartit le 15 août pour la France, où il arriva le 5 septembre.

Le 19 mai 1535, Cartier s'embarqua de nouveau pour l'Amérique, le roi, charmé de ses découvertes, lui ayant donné à cette fin trois vaisseaux et de bons équipages. Cette traversée fut difficile.

Enfin, le 10 août, la flottille entra dans une baie à laquelle Cartier donna le nom de Saint-Laurent. Ce nom s'étendit plus tard à tout le golfe, puis au fleuve, qu'on avait d'abord appelé "rivière du Canada." Remontant le fleuve avec ses trois vaisseaux, Cartier arriva à l'embouchure du Saguenay, le 1er septembre, puis à l'île aux Coudres, où il débarqua. Il atteignit ensuite une petite rivière qu'il nomma

Sanite-Croix (maintenant Saint-Charles). C'est en cet endroit qu'il reçut, le lendemain de son arrivée, la visite de Donnacona, chef de la bourgade de Stadaconé. Par l'entremise de deux sauvages qu'il avait amenés en France à son premier voyage, et qui, revenus avec lui, lui servirent d'interprètes en cette circonstance, il put traiter avec le chef.

Ambitieux d'étendre le champ de ses explorations, Cartier remonta jusqu'à l'île de Montréal, les rapides de Lachine l'empêchant d'aller plus loin. Là, en compagnie de ses hommes, il gravit le Mont-Royal. Au pied de cette montagne se trouvait la bourgade d'Hochelaga. "Elle était, dit Cartier, à peu près ronde, avec trois enceintes renfermant environ cinquante cabanes longues de plus de cinquante pas chacune, et larges de quatorze ou quinze pas, et faites en forme de tonnelles. Une seule porte dans l'enceinte, au-dessus de laquelle, aussi bien que tout le tour, il s'élevait une sorte de galerie où l'on montait avec des échelles, et pourvue de pierres."

De retour à Sainte-Croix, Cartier décida d'y passer l'hiver. Le scorbut lui ayant enlevé une partie de ses gens, dès la réouverture de la navigation il repassa en France avec deux de ses vaisseaux seulement, forcé qu'il était d'abandonner le troisième, faute de bras.

François Ier, en 1541, nomma M. de Roberval vice-roi et lieutenant général du Canada, et Cartier, premier pilote. Cette expédition débarqua dans le

voisinage de Québec ; malheureusement, pendant l'hiver, elle perdit le quart de ses hommes. La guerre s'étant déclarée entre François Ier et Charles-Quint, M. de Roberval et les siens furent rappelés en France. Après la conclusion de la paix, en 1549, il se remit en route pour le Canada, mais il périt pendant le voyage.

Ce n'est que cinquante ans plus tard qu'on réessaya la colonisation, et encore, n'y eut-il pas lieu de se féliciter du résultat.

Du temps de Cartier, les Esquimaux habitaient l'extrémité nord de l'Amérique, où ils vivent encore. Au sud du golfe Saint-Laurent, le long de la mer, on trouvait les Souriquois, les Cannibas, les Abénaquis ; en haut du fleuve, sur les bords de la rivière Saguenay et du lac Saint-Jean, les Montagnais ; sur le Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'à Montréal, les Algonquins. Au sud des lacs Erié et Ontario, les Iroquois, composés de cinq tribus : les Agniers, les Onnontogué, les Goyogouin, les Onneyouth, les Tsonnonthouan. Les Hurons demeuraient au nord-ouest des tribus iroquoises. Quant aux Outaouais, ils fréquentaient d'ordinaire la rivière qui porte leur nom.

A l'exception des Iroquois, ces sauvages avaient un caractère inoffensif, mais en temps de guerre, tous étaient cruels ; ils torturaient leurs prisonniers, les mangeaient même. Ils croyaient à l'existence d'un être suprême qu'ils appelaient le Grand-

Esprit. Ils avaient aussi quelque idée d'une vie future. Ils savaient construire des cabanes, des canots, et fabriquer certaines armes, dont les plus usuelles étaient la flèche et le tomahawk. Ils faisaient de la peinture et de la sculpture, mais, il va sans dire, leurs connaissances en ces matières étaient fort limitées. Ils se faisaient des habits de peaux, vivaient de gibier, de poisson et de légumes.

Ainsi, on le voit, les sauvages du nord étaient baucoup plus arriérés que ceux du sud.

A. de BUSSIÈRES

I

Kita-no-tendji

C'est un temple de pierre aux structures énormes,
Dont les contours pesants estompent l'horizon ;
Granits, marbres en blocs, pylônes à foison,
Flanqués d'ombres. Autour, des cèdres ou des ormes.

Au sein de l'éclatante et vaste floraison
Des chrysanthèmes d'or aux sépales difformes,
Triste, ainsi que ses dieux aux immobiles formes,
Un vieux bonze accroupi murmure une oraison.

Kita-no-tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte
Ne vont troubler la paix de son divin sommeil.

Mais les temps l'ont penché vers l'abrupte colline;
Il chancelle, pareil au vieillard qui décline
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil...

II

Simple promenade

D'après un tableau

Sous le ciel empourpré de son pays natal,
Belle en son fin sourire, et de pose charmante,
Elle allait vers les prés où l'iris et la menthe
Mariaient leur fraîcheur aux parfums du santal.

Sur sa gorge brûlait la perle ou le métal,
En des feux aussi doux que sa grande âme aimante;
Et les rayons mordants de son regard d'amante
Se perdaient dans l'azur du vague oriental.

Mais la brise rieuse épanchait dans ses tresses
Le souffle parfumé de ses chaudes caresses
Et tordait les duvets de son rose évantail ;

Puis, lasse de marcher, la blanche demoiselle,
Dans le soir qui dorait les marbres du portail,
Sentit battre son cœur et pénétra chez elle.

III

Comparaison

Ainsi, quand le doigt de l'aurore
Dévoile le sein nu des fleurs,
Pétales aux fraîches couleurs
Qu'un chaud rayon de soleil dore,

Colibris et merles siffleurs
Désertent la plage sonore,
Et vont, pour revenir encore,
Y boire la rosée en pleurs.

Ainsi, dans ton cœur, ô mignonne,
Source où l'amour toujours frissonne.
Je bois sans pouvoir l'épuiser.

Et plein d'une amoureuse flamme,
Radieux, je berce mon âme
Dans l'ivresse de ton baiser.

IV

Soirée allemande

Le silence endormeur pèse dans l'air serein
Sur la tranquillité des pics aux sommets roses ;
Et l'absence de chants ou joyeux ou moroses
Attriste les flots bleus du Danube et du Rhin.

Bientôt le crépuscule issu d'un noir écrin
S'en vient mettre de l'ombre au front pâle des roses,
Et là-bas le couchant qui pleure sur les choses
Change en voile de deuil son voile purpurin.

Par delà les grands monts aux crêtes inconnues
La lune mollement verse du fond des nues
Les images du songe et les tristes sommeils,

Et contemple sous elle, en scènes fantastiques,
Parmi vos reflets d'or, ô nocturnes soleils !
La sauvage beauté des plaines germaniques.

V

Khîrma la Turque

Des arômes subtils nagent en pleins vergers,
Tout autour des bosquets fleuris des promenades
Où le kokila dit ses folles sérénades
Au dahlia qui croît entre les orangers.

Et sur les gazons doux comme des satinades,
Ceinte d'un voile pourpre aux plis fins et légers,
Khîrma s'endort au sein des rêves mensongers,
Près du yali désert flanqué de colonnades.

Sa lourde tresse blonde ondule sur le sol
A la vague des mers en sa forme pareille ;
Et la fière indolente au vent du soir sommeille

Sous le palétuvier qui s'ouvre en parasol,
Et la clarté qui fuit, éperdûment vermeille,
Mêle des reflets d'or aux blancheurs de son col.

VI

Soirée oastillane

Vagues comme un reflet très doux des porcelaines,
De lumineux éclats d'astres demi-voilés
Caressent doucement sous les cieux constellés
L'immobile verdeur des pâles marjolaines.

Aussi, dans le silence, on entend vers les blés
Le grand vol alourdi des nocturnes phalènes,
Pendant qu'au loin, la voix des belles madrilènes
Résonne sur la route aux sables grivelés.

Un franc toréador, rêvant de ses parades,
Sourit en son parterre orné de balustrades
Où l'onagre fleurit près des alcarazas ;

Et la brise du soir, harpiste éolienne,
Eveillant des parfums le long des mimozas,
Vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne.

VII

Journée d'automne

Le vent qui grince au fond des bois mornes et chauves,
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,
Traîne lugubrement, le long des végétaux,
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.

Dans le lointain, cachant la pente des côteaux,
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et guimauves;
Et le merle fuyant vers les horizons mauves,
Jette ses cris plaintifs aux vents orientaux.

Dans les sillons, plus rien, rien sur la plaine nue ;
L'âme ressent en elle une crainte inconnue
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.

Et l'homme frissonnant en sa triste demeure,
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé
Au soleil souriant à la terre qui pleure.

Pierre BÉDARD

I

DOUX MYSTÈRE

Elle était jolie, et sa robe beige seyait à merveille à son teint de brune. C'était une andalouse vraie, perdue dans un coin d'Amérique.

Lui, type parfait de notre paysan, il l'aimait avec cette sincérité des cœurs honnêtes qui ne connaissent que le ciel bleu, les bois enchanteurs, les blés d'or.

La main dans la main, le cœur rempli d'ivresse, l'oreille ouverte aux mille bruits des futaies, aux harmonies qui s'élevaient de partout comme un hymne, ils allaient tous deux sous les grands arbres, par le vert sentier frangé de marguerites.

Cet hymne mystérieux des choses, c'était un thème d'amour mystique parlant à l'âme ravie, lui disant le bonheur d'aimer et d'être aimé, de jouir des

tendresses infinies, de s'abandonner à l'espérance, aux caresses ardentes, et de boire à longs traits le vin capiteux des baisers.

L'émeraude du feuillage et des mousses, les subtils parfums, la douce lumière, les chants d'oiseau, tous les attraits de la nature en fête venaient mettre des sourires aux lèvres et de l'extase dans les yeux.

Osèrent-ils ?... Je ne l'oserais jurer ; mais, — Dieu me pardonne ! — je crois qu'ils... n'osèrent pas.

— Pas quoi ?

— Ah ! bien, bon, laissez-moi tranquille.

Hector DEMERS

I

Néron

(Le vaisseau qui mène Agrippine à la mort, s'éloigne. Néron sur le rivage avec un de ses intimes.)

NÉRON

Mon confident, regarde : à l'horizon lointain,
Ne vois-tu pas blanchir ses voiles de satin ?
Il vogue sur les eaux ainsi qu'une colombe,
Ce vaisseau qui conduit ma mère vers la tombe,
Ce vaisseau que sa voile emporte au vent du soir,
Et qui semble plonger, au loin, sous le ciel noir.
Approche, ami, j'ai peur ! Oui, j'ai peur des fantômes.
Réponds, quand tout sommeille, aux palais, sous les chaumes,
Le tombeau garde-t-il toujours ses habitants ?...
Leurs spectres sortent-ils à ces mornes instants,
A cette heure troublante et pleine de silence,
Où la nuit sur la terre étend son voile immense ?
Moi, je frémis encor de mon crime incertain,
Je doute de Néron, je doute du destin.

Je voudrais, sans merci, voir pleurer mes victimes,
Faire couler du sang, accumuler des crimes ;
Je voudrais être seul régnant par la terreur,
Etre plus que Néron, être plus qu'empereur ;
Je voudrais des pouvoirs escalader le faîte ;
Je voudrais commander aux vents, à la tempête ;
Je voudrais, je voudrais, sous mon regard de feu,
Voir, la nuit, s'allumer la route du ciel bleu,
Les astres m'obéir dans les océans d'ombre,
Et je tremble à l'aspect de ce vaisseau qui sombre,
Et je crains de revoir, dans mes tristes ennuis,
Se lever Agrippine au milieu de mes nuits.
Lâche !...

ANICÉTUS

Eh ! quoi donc, seigneur ? elle va dans les ondes ;
Quand elle quittera ces demeures profondes
Où Pluton retient tout sous sa rigide loi,
Nous serons disparus dès longtemps, vous et moi.
D'ailleurs, ne craignez rien, la porte de la tombe,
Quand elle s'est ouverte, et quand elle retombe,
Garde en un cachot mieux assuré tous les jours,
Celui qui vient, hélas ! y vivre pour toujours.
Mais quels tristes soucis occupent donc votre âme ?
Chassez cela, seigneur. Oh! quels regards de flamme!...

NÉRON

Dans la plainte profonde, éternelle des flots,
N'entends-tu pas monter des râles, des sanglots !...
Elle approche... elle approche... elle vient, la victime.
La vois-tu sur la lame ?... O mon meurtre ! O mon crime !
O sang que j'ai versé ! O fantôme vengeur !
De grâce, laissez-moi ! Pitié pour l'empereur !

ANICÉTUS

Je commence à trembler ; quel est donc ce mystère ?

NÉRON

Reviens-tu de la mort, fantôme de ma mère ?

ANICÉTUS

Imagination, vaine chimère, erreur !

NÉRON

Non, non, je l'aperçois dans toute son horreur,
Avec ses noirs cheveux que couvre l'onde amère,
Son geste menaçant... Oh ! oui, c'est bien ma mère!...

II

L'Abdication

(C'est la nuit : l'Empereur dans le palais de Fontainebleau, au maréchal Ney qui se tient respectueusement debout devant lui.)

L'EMPEREUR

Avez-vous reconnu mes soldats, tout à l'heure ?
De quelque vain danger que votre esprit se leurre,
Les épiques porteurs des étendards gaulois
Ne peuvent se laisser ainsi dicter des lois.
Ce matin, tous rangés en files, sous la brume,
Tandis que, par les champs, quelque bivouac fume,
Ce matin, m'acclamant longtemps avec fureur,
Ils n'auraient pas songé qu'à moi, leur empereur,
On allait demander jusqu'à la déchéance
Pour la sotte raison du bonheur de la France,
Lorsqu'ils croyaient voir, quand sonnaient mes éperons,
Passer toute leur vie au souffle des clairons.
Maréchal ! au milieu de mes douleurs muettes,
Vous et les autres qui devez ce que vous êtes
Au clément empereur devenu votre ami,
Vous voulez que le coup ne soit pas à demi

Porté. Vous, chefs, malgré nos cinquante mille hommes!...
Ah! ne sommes-nous plus, pardieu, ce que nous sommes!
A l'heure où, sur nos fronts, fondent les mauvais jours,
Aigles que vous étiez, seriez-vous des vautours ?
Vous pensez qu'un soldat, étrange escamotage,
Aux durs évènements, en changeant de visage,
S'accommode sans peur, sans souci, sans remords,
Vous croyez qu'il pourrait, sans souffrir mille morts,
Connaître que le sol, le sillon, la chaumière,
Jusqu'à l'air qu'on respire et jusqu'à la lumière,
Sont souillés, viciés par un souffle ennemi,
Que le peuple français s'affaissant à demi
Sous l'empoisonnement subtil de son mécompte,
En lisant son histoire, en devrait avoir honte ?
Allons donc, maréchal ! connaissez votre sang !
Veillez, car c'est de haut, parfois, que l'on descend.
Mais, serait-ce que, par la fatalité sombre,
L'empire, le plus grand vaisseau des âges, sombre ?
Ses flancs, comme des murs, sur la meute des flots,
Glissaient, éperonnés de cris et de sanglots,
Tandis que se riant des gouffres qu'on prépare,
Le pilote géant se tenait à la barre.

LE MARÉCHAL

Il est créé, l'abîme insondable de maux
Que ne peut plus voiler la souplesse des mots.
Sire, voyez-vous bien ? il faut s'en rendre compte.
Et je ne pense pas qu'ils doivent avoir honte,
Les héros des combats dont j'ai le souvenir ;
Ces hommes dont le sabre, aux yeux de l'avenir,
Aura courbé la tête à la morgue allemande
Et jeté tant d'éclairs au fond de la Légende,

Oui, vous les fites grands, comme vous disiez bien,
Et pourtant, en ce jour, ils ne veulent plus rien,
Rien qu'un peu de repos, rien qu'un peu moins de gloire,
Car on se lasse, enfin, même de la victoire.
Faire trembler le sol où se portent vos pas,
Parcourir des pays que l'on ne connaît pas,
Toujours l'épée au poing, et pendant tant d'années ;
Passer les Alpes, le Rhin, franchir les pyrénées,
Aspirer le vent froid ou l'âme du mistral,
Monter d'un vol sublime, orgueilleux, sidéral,
Monter, sans laisser voir de signes de faiblesse,
Monter rigidement, sans relâche, sans cesse,
Cela n'est pas possible à vos vieux vétérans,
Leurs bras se sont meurtris à faucher des tyrans.
Fatigués et caducs, perclus dans tout leur être,
Ils sont restés toujours fidèles à leur maître,
Mais, pour avoir couché tant de nuits en plein vent
Sous le dôme du ciel nébuleux et mouvant,
Ils ne peuvent aller plus loin, quoi qu'il leur coûte,
Car avec la victoire, ils ont gardé la goutte.

L'EMPEREUR

Ah ! vous avez la goutte, invincibles guerriers,
Et pour vous endormir sur un lit de lauriers,
Vous avez attendu cette heure solennelle
Où l'aigle avait de la fatigue dans son aile,
Où l'ennemi me tient dans un cercle de fer
Dont je ne puis sortir qu'avec vous ou l'enfer !
Goutteux de votre cœur, goutteux de la mémoire,
Vous avez plus de goutte encore que de gloire !
Maréchaux, généraux aux larges galons d'or,
Paradant au travers d'un fabuleux décor,
Tant que pour vos désirs j'eus une riche proie,
Vous suivîtes avec des murmures de joie ;

Mais qu'un revers s'en vienne au milieu des combats
Mettre cette valeur falsifiée à bas,
Par ce coup du hasard votre âme est terrassée,
Et vous avez la goutte à votre ardeur passée.
Lâches, lâches, cent fois lâches que vous étiez !
J'ai pour vous du mépris, je n'ai pas de pitié.
Donc, je vais abdiquer, à vos instances, mes âmes.
Mais cette encre fera des taches sur vos lames,
Qui, rongeant leur acier avili désormais,
S'élargiront toujours, sans s'effacer jamais.

LE MARÉCHAL

Mais sire, songez donc, songez au roi de Rome !

L'EMPEREUR

Et sans les fondements, qu'arrive-t-il au dôme,
Sinon de s'écrouler à quelque instant fatal,
En broyant de ses blocs énormes de métal
Tout ce que le hasard avec ses mains sereines,
Vint jeter au-dessous, d'extases ou de haines !

(Rêvant.)

Humbles soldats tombés en de stoïques morts,
Sortez de vos tombeaux, sans peur et sans remords !
Relevez donc vos fronts sommeillant sous les dalles !
Venez, venez, démons, dans l'orage des balles,
Faisant revivre en vous l'orgueil des jours passés,
Nous rendre les vivants jaloux des trépassés !
Venez, jeunes et vieux ! venez, les capitaines
Dont les figures sont dans le temps si lointaines :
La phalange sacrée et douce de mes fils
Qui n'oublia jamais ce qu'un jour je la fis !

Ouvrez avec vos doigts la hideur de la terre,
Et nous quitterons tous cette ombre solitaire,
Pour forger, aux bruits sourds du canon dans les airs,
D'autres feuillets d'histoire éclaboussés d'éclairs.
Lannes, toi, le héros de ma belle épopée,
Agitant à ton poing la flamme d'une épée,
Chevauche ta monture étrange de brouillard ;
Après tant de jours mort, tu dois être un vieillard ?
Pourtant, que le sang frais qui de ta jambe coule,
Baignant mes maréchaux d'une vermeille houle,
Couvre de son torrent leurs corps appesantis,
Et les refasse grands, eux qui sont si petits !

(Un délire mystique s'empare de l'Empereur.)

Dieu ! tous ont entendu notre prière ardente....
Ils s'en viennent... traînant après eux l'épouvante
Des linceuls élargis sous le souffle des vents ;
Corps légers, nuageux, incertains et mouvants,
Dont les prunelles ont des lueurs de phosphore,
Et les bras amaigris, une grâce d'amphore.
Leurs pas glissent vers nous avec un frôlement,
Leurs yeux font du sol noir un autre firmament.
Ils passent sans relâche, et toute cette foule,
Ainsi qu'un fleuve immense, à l'horizon s'écroule.
Les uns pointent dans l'air des sabres inconnus,
Les autres vont tremblants, beaux, sublimes et nus,
Et leurs traits balafrés de stigmates livides
Gardent comme un reflet rouge des pyramides
Mêlé, du dernier coup que la mort leur donna,
Aux verdâtres glaçons de la Bérésina.
Quelle armée innombrable a surgi de la tombe !
Suivez-moi ! suivez-moi ! Puisque l'empire tombe,
Que l'ami vivant, plus que l'ennemi le bat,
Nous allons le refaire avec un grand combat !

(L'Empereur prend une petite bouteille remplie d'un liquide noir, sur une table.)

Frères, dans un instant, oui, dans une seconde,
Ensemble nous pourrons reconquérir le monde.
Réunis pour sauver nos mères et nos sœurs,
Marchant d'un ferme pas vers les envahisseurs,
Et laissant, en ce jour nouveau, l'arme ordinaire,
Nous irons, s'il le faut, dérober le tonnerre.
Univers assoupli sous la verge d'airain,
Tu vas réobéir à l'accent souverain
De celui qui régla si longtemps ta carrière.
Ah ! tu voudrais briser l'immuable barrière,
Torrent que j'ai dompté par la peur de la mort ;
Tâche de bouillonner dans un suprême effort,
Epuise ta vigueur en de folles fatigues,
Toujours, sur ton chemin, tu trouveras mes digues.
Adieu... Non, je reviens !... Monde lâche, au revoir !

(Le maréchal arrachant des mains de l'Empereur la bouteille noire que celui-ci porte à ses lèvres.)

Mais, sire, qu'avez-vous ? Je ne puis concevoir...

(L'Empereur sortant tout-à-coup de son délire.)

L'EMPEREUR

Que l'aigle que l'on met soudainement en cage
Ne meure pas, soudain, de douleur et de rage ?...

III

Le drapeau tricolore

O mon noble étendard ! qu'on t'admire ou blasphème,
Tu te fis un chemin au triomphe, quand même.
Après avoir, aux jours sanglants de la Terreur,
Foudroyé l'ennemi dans sa folle fureur ;
Après avoir lutté contre l'Europe entière,
Et, géante, l'avoir couchée en la poussière,
Tu passas radieux aux clameurs du canon,
Tu parcourus le monde où frémissait ton nom ;
Tu marchas, tu volas, démon de la bataille.
Dans tes plis déchirés s'engouffrait la mitraille,
Et tu mettais un souffle étrange dans les cœurs.
Et quand tous nos clairons sonnaient pour les vainqueurs,
Quand nos tambours battaient une dernière charge,
La gloire avait inscrit la France dans sa marge.
O jours ! jours immortels! jours d'effroi! jours d'éclairs,
Où la poudre ébranlait à tous moments les airs,
Votre empreinte est profonde aux pages de l'histoire !
Remportant aujourd'hui comme une autre victoire,
Il se déroule encore, notre illustre étendard :
Regardez sous ses plis tous ces enfants de l'art,
Vous qui ne voulez pas que la France soit reine ;
Regardez la science et sa clarté sereine,
Puis, dites : "ce drapeau n'est pas celui du roi",
Mais c'est celui du peuple, et je l'adore, moi !

IV

TIR AUX PIGEONS

Tous dans une même cage, ils tournaient, épeurés, leurs petites têtes fines, ouvraient bien ronds leurs yeux inquiets, avec une interrogation plaintive et douce au fond de leurs prunelles lustrées comme de la soie humide ou de l'émail qu'une vie intérieure viendrait animer de sa vive lumière.

Les ailes froufroutantes, les plumes éraillées, les roucoulements adoucis, la crépitation des coups de becs dans les auges, disaient toute l'insouciance et la légèreté de ces gentils oiseaux, dont l'inconsciente cruauté de l'homme allait faire des victimes. La lumière, diverse comme leurs mouvements, ajoutait des teintes merveilleuses à leur plumage multicolore, et devant ces gracieux condamnés à mort, enfants de la nature comme ceux qui allaient les exterminer, je sentais une amertume indéfinissable et lente m'envahir.

Un timbre grossier annonça l'ouverture du tir. Grave, les yeux fixés sur les deux boîtes aléatoires, un homme émergea de la foule ; le soleil attachait un mince et mobile ruban d'or sur le canon du fusil qu'il tenait à la hauteur de sa poitrine. Tout à coup, sous la poussée automatique, l'une des boîtes s'ouvrit, et quelque chose comme un paquet de plumes alla s'ébouriffer dans l'air brûlant ; puis une tête s'allongea, deux ailes s'étendirent avec des battements rapides. Le fusil tira sa courte langue fauve dans un nuage de fumée blanchâtre, et le pigeon, blessé à mort, de rouler par terre avec des palpitations et des saccades qui soulevaient, par intervalles, sa petite tête soyeuse au-dessus du gazon éclaboussé de gouttelettes de sang.

Après, ce fut le tour d'un autre, puis d'un autre encore, et cette tuerie chargeait le grand panier, réceptacle des victimes, de cous inertes, d'ailes brisées où la trouée du plomb s'annonçait par de petits points rouges, macules ou caillots ; de plumages brutalement froissés, dont la splendeur évanouie dans la mort ne présentait plus qu'une masse, une agglomération de tons bruns, blancs ou roses, s'écroulant les uns sur les autres avec des airs de conscience et d'incompréhensible désespoir.

De temps à autre, quelques pigeons parvenaient à fuir, et après avoir traversé la ligne des tirailleurs qui les guettaient aux alentours, leur vol, devenu incertain, les emportait circulairement dans l'azur comme des jouets impondérables de l'atmosphère,

pour les ramener trop souvent sous la bouche menaçante et sombre des fusils qui détonnaient en projetant, quelquefois avec une maladresse excessive, une mitraille éparpillée comme les jets d'une fontaine. Tourbillonnant dans cette rafale mortelle, les pigeons finissaient presque toujours par s'ébouler sur l'herbe, d'où, par hasard, ils reprenaient, affolés, leur vol, leur fuite instinctive, en perdant de petites plumes légères comme un duvet, qui voguaient dans la brume imperceptible des exhalaisons florales.

Alors, les pauvres fugitifs décrivaient une ligne courbe vers l'horizon, ou montaient droit dans le firmament, jusqu'à des hauteurs prodigieuses, où ils s'arrêtaient tout à coup, immobiles écorchures pâles dans une voûte de lapis-lazuli criblée de javelines de flammes.

Pauvres oiseaux ! les cieux ne sont que le couvercle inéluctable de l'universel cercueil, et vous allez vers ces abîmes chercher un refuge contre le plomb qui hache vos chairs, mais ne nous jalousez pas ; nos cœurs, la vie les meurtrit aussi avec une plus froide, plus persistante et plus aveugle rage, comme le raisin dans un pressoir éternellement inassouvi.

ANTONIO PELLETIER

I

Clair de lune

Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale
Obscurcie à demi dans son vol sur l'azur
Par un nuage brun aux nuances gris pâle
Déroulant ses replis dans le firmament pur;

Sur un lac endormeur où les clartés douteuses
Des flambeaux de la nuit promènent doucement
Leurs reflets diaprés en vagues onduleuses
Parmi les joncs penchés capricieusement;

Dans un léger esquif qui projette son ombre
Sur l'onde caressante, à la merci des flots
Disant avec douceur, tout près, dans la pénombre,
Leur éternel refrain de ris et de sanglots;

Au milieu du silence imposant de la grève,
Lorsque tout dort, le soir, sous le dôme des bois,
Une femme inconnue, au regard sombre, rêve
Aux charmes envolés des amours d'autrefois.

II

A mon canot

Va sur l'onde, mon canot,
Cours et coule sur le flot.
Tout t'invite
A voguer ;
Cours, va vite
Naviguer.

Sur nos têtes scintille
Le feu du firmament
Qui dans l'eau danse et brille ;
Le liquide, gaîment,
Se balance et sautille.

Sur le flot,
Cours et gronde,
Va sur l'onde,
Mon canot.

De ses rayons, Phébus dore le lac limpide
Et lance mille jets de feu
Aux regards éblouis du mortel intrépide,
De son œil fixant l'œil de Dieu.

Tout t'invite
A voguer ;
Cours, va vite
Naviguer ;
Vole et gronde
Sur le flot,
Cours sur l'onde,
Mon canot.

La nappe transparente
Baisera
Ta carène brillante
Qui dira :
Tout m'invite
A voguer,
Je cours vite
Naviguer.

De sa lèvre galante,
Le zéphyr indiscret
Te dira le secret
De l'amant à l'amante ;
Il caressera
De sa douce haleine
Ta poupe, et dira :
Levons l'ancre et la chaîne ;
A voguer,
Tout invite ;
Courons vite
Naviguer.

L'onde pressée
S'enfuira moins vite que toi ;
Enlève-moi
Plus rapide que la pensée.

Allons, bercés capricieusement
Au refrain de l'onde,
Jouir tous deux, au doux balancement
De la vague ronde.

Sur le flot,
Courons vite ;
Tout invite,
Mon canot.

Au vent qui t'appelle,
Entr'ouvre ton aile,
Mon canot,
Va sur l'onde,
Coule et gronde
Sur le flot.

III

A un ami

J'ai goûté les refrains de ta dolente lyre,
Car ses accords berceurs sont venus jusqu'à moi;
Ils m'ont dit un amour et deux cœurs en émoi,
Et les plaisirs si doux de votre âme en délire.

Il fait bon, en effet, de mêler un sourire,
Une larme brûlante, aux serments pleins de foi ;
De proclamer bien haut les douceurs d'une loi
Qui veut que chacun aime et que chacun soupire.

Demande au roitelet ce qui le fait chanter,
Demande à l'univers ce qui le fait lutter:
L'amour partout fleurit leur espérance,... et passe...

Oui, l'amour, ici-bas, parfois meurt ou se lasse.
Ami, lève ton cœur et regarde le ciel;
L'amour est là, car Dieu, c'est l'amour éternel.

H. DE TRÉMAUDAN

I

Rimes folles

A une jeune fille

Légère comme un papillon
Qui voltige sur la rosée,
Comme lui, rarement posée,
Tu t'envoles en tourbillon.
Tes yeux d'azur pleins de malice
Sont deux diamants précieux,
Ton sourire est délicieux,
Ta bouche, le plus frais calice.

Mignonne, ton rire perlé
Trouve un écho dans ma poitrine,
Car j'aime la chanson divine
De tout oiseau vite envolé.
J'aime le carmin de ta joue,
Ta lèvre plus rouge que fleur,
Dans ton œil brillant de bonheur,
Le joyeux rayon qui se joue.

Tu n'es encor qu'à ton printemps,
A peine connais-tu la vie !
Ton jeune âge me fait envie,
Car, moi, je n'ai plus dix-sept ans.
Oh! garde-la bien, ta jeunesse :
Conserve ta franche gaîté,
Ton regard plein de volupté,
Et ton sourire qui caresse.

Albert LOZEAU

I

Ivresse

Blême, je frissonnais sous le charme divin
Que sa main, voltigeant sur le clavier d'ivoire
Aux reflets blancs d'émail, de camée ou de moire,
En mon être infiltrait comme un flot de vieux vin.

Ivre et fou d'harmonie, un moment j'ai pu croire
Que le ciel abaissait ses chœurs de séraphins ;
Que je voyais leurs doigts nacrés, roses et fins,
Sur des harpes tendus, psalmodiant la gloire.

Quand le clavier chantait, moi je chantais aussi ;
Mais quand pleurait sa voix en un rythme obscurci,
Mon âme, soupirant, sanglotait avec elle.

Oh ! comme j'ai senti, dans ce trop court instant —
Assez long pour griser un poète, pourtant —
Au fond du cœur la Muse et l'Art battre de l'aile.

II

Le Manoir

De près, c'est un manoir aux antiques tourelles
Qu'ombragent des tilleuls les vertes frondaisons ;
Dans la fraîcheur des soirs, au temps des floraisons,
Venaient y soupirer les blondes pastourelles.

Etendus sur le flanc, gardant des passerelles,
D'énormes léopards mordillent des blasons ;
Sur leurs blocs de granit rongés par les saisons,
Roucoulent tristement les blanches tourterelles.

De loin, c'est un point noir vacillant dans la nue,
Qui disparaît soudain quand la nuit est venue !
L'ombre habite ses murs, le mystère, ses bois.

Tout y sommeille. Seule, en la pieuse enceinte
De l'unique chapelle, une immobile sainte
Semble écouter encor des psaumes d'autrefois.

III

Sans âme

Près de l'étang fiévreux où meurt le chrysantème,
Nous marchions côte à côte et la main dans la main,
Lorsque, vous arrêtant au détour du chemin,
Vous me dites ces mots à l'oreille : je t'aime !

Depuis trois mois, mon Dieu, c'était là votre thème !
Vous mentiez ! votre cœur n'eut jamais rien d'humain,
Et je hais cette bouche aux lèvres de carmin
Qui souilla mon front pur, comme un sombre anathème !

En votre corps d'albâtre et vos yeux andalous—
Dont je fus quelque jour, pourtant, un peu jaloux—
Croupit une âme, hélas ! plus noire que la fange !

Moi qui remerciais le Seigneur, chaque soir,
De pouvoir, en tremblant, à vos genoux m'asseoir,
J'adorais un démon, croyant aimer un ange !

IV

Au bord de la mer

La mer des naufragés et des vieux matelots
Sous la brise du soir mollement se balance
Et redit à la terre où règne le silence,
Ses longs chants à refrains qu'attristent des sanglots.

Et de petits flocons d'écume sur les flots,
Par la vague emportés au loin, sans violence,
Sautillent ; puis, la nuit, ont quelque ressemblance
Avec la lueur blanche et pâle des falots.

Comme un clair miroir, la lune, la première,
Mire sa face blonde et transforme en lumière
L'ombre qui nous voilait sa vieille majesté.

Et les étoiles d'or, vacillant dans la lame,
Viennent, semant sur l'eau leurs paillettes de flamme,
Sonder sa profondeur et son immensité !

———

V

Le Gueux

Longtemps on avait cru qu'il dormait pour toujours
Au fond d'un noir bourbier, comme un chien qu'on enterre;
Lui dont le front bruni s'inclinait vers la terre,
Et qui traînait, pareils à ses haillons, ses jours.

Pour lui s'ouvraient, la nuit, les portes des vieux fours
Où, sur la cendre éteinte, il couchait solitaire,
Cachant au monde avec quel effrayant mystère
Il courait les sentiers, les louches carrefours.

Hier, on l'a revu, pâle, tremblant, livide,
Tendant sa main calleuse et presque toujours vide
Au riche qui le toise et passe son chemin.

A son malheur enfin, voulant mettre une borne,
Las de voir s'assombrir sur sa tête un ciel morne:
" C'en est assez, dit-il, tu seras mort demain ! "

VI

Le Monastère

Sombre donjon de pierre à façade gothique,
Elançant vers le ciel son énorme clocher,
Campé comme un nid d'aigle au flanc d'un noir rocher ;
Masquant un coin d'azur de son portail antique ;

Saint asile où la paix s'exhale en un cantique
Doux comme la chanson que fredonne un nocher,
Le pieux monastère, à l'heure du coucher,
Voit ses longs corridors, ainsi que son portique —

Tel, en un cimetière, un cortège, la nuit,
De fantômes errants qui sur les tombes fuit—
Peupler soudain ses froids parvis d'ombre mouvante.

Puis, les spectres affreux disparaissent... Tout dort ;
Pendant qu'un vieux corbeau que l'orage épouvante
Jette son cri lugubre au vent rageur du nord !

VII

Le Chêne

Le vent du nord fait rage et penche sur son tronc
Le chêne qui résiste, en sa stature altière ;
Maintes fois l'ouragan a dépouillé son front
Et ses feuilles aux daims ont fait une litière.

Mais, n'importe ! En vainqueur il a subi l'affront
Des sombres éléments de la nature entière !
Ses grands bras décharnés bientôt reverdiront,
Son ombrage sera doux au vieux cimetière.

Soyons tels. Quand la vie, au souffle des douleurs,
Dans nos yeux, quelquefois, fera perler des pleurs,
Et ploiera notre corps vers une froide tombe,

Ne comptons point les coups portés à notre cœur ;
Sans songer en quel temps le destin veut qu'il tombe.
Gardons toujours au front la fierté du vainqueur !

———

TABLE

GONZALVE DESAULNIERS

E. Z. MASSICOTTE

JEAN CHARBONNEAU

GERMAIN BEAULIEU

Pages

ALBERT FERLAND

HENRI DESJARDINS

EMILE NELLIGAN

G. A. DUMONT

A. DE BUSSIERES

PIERRE BEDARD

